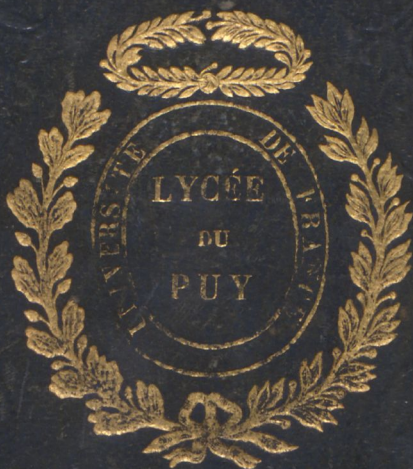
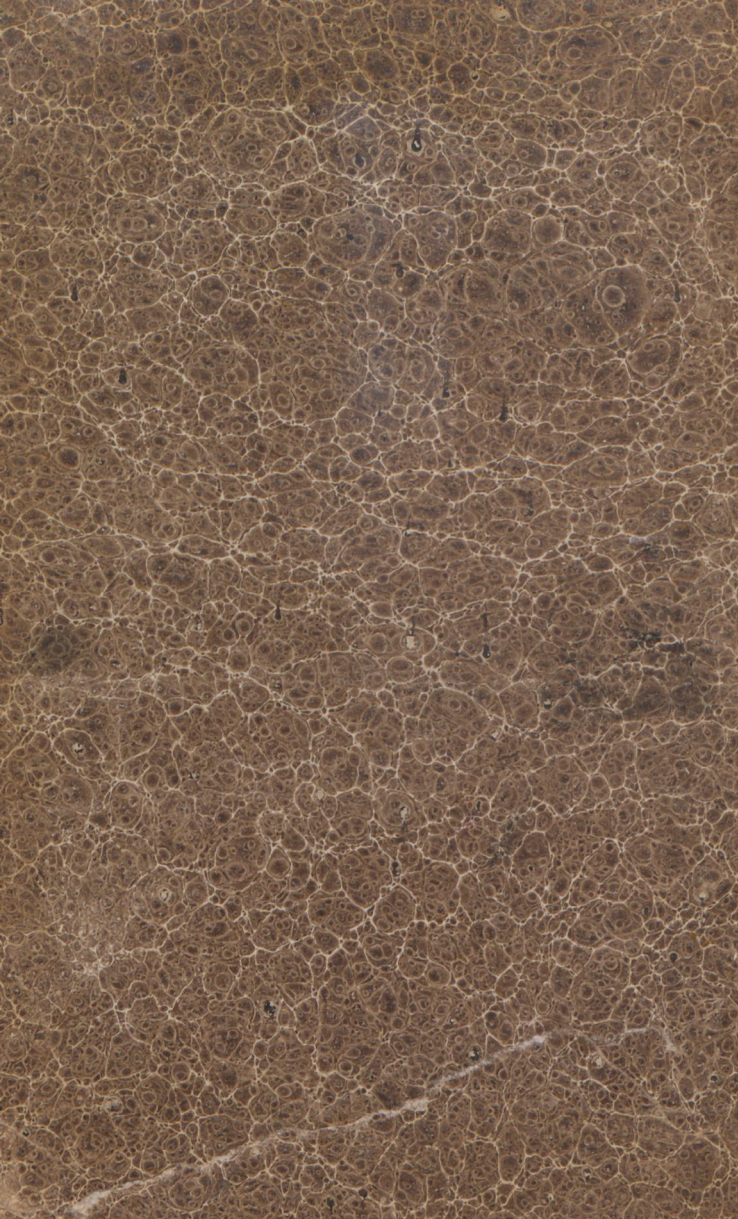
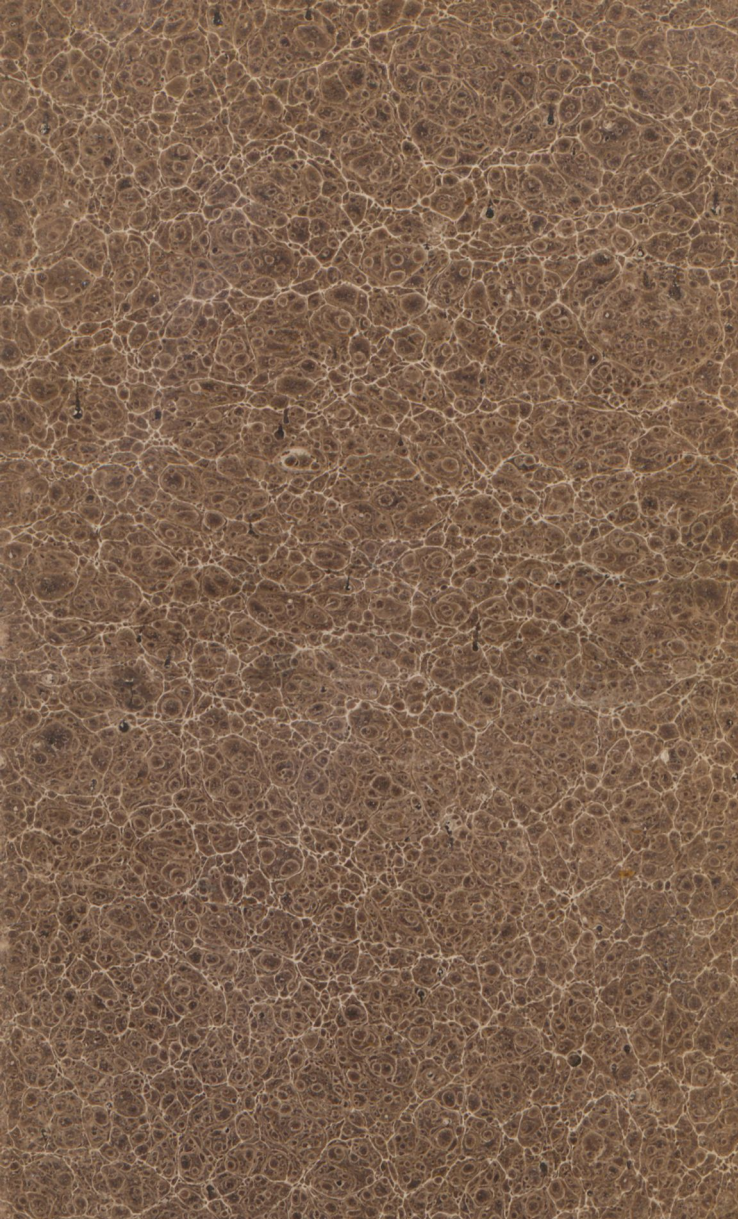










ANT
XIX
606

BIBLIOTHÈQUE
DE LA
JEUNESSE CHRETIENNE

APPROUVÉE

PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Propriété des Éditeurs,

A. Mamey





Taric le frappa de sa lance, qui lui traversa la poitrine ;
Rodrigue tomba mort.

17 cm.

R-74.616



HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE

PAR LES ARABES

PAR

M. DE MARIÈS.

—
2^e ÉDITION.



TOURS

A^d MAME ET C^{ie}, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

—
1849



HISTOIRE

DE L'ESPAÑE

DE L'ESPAÑE

PAR M. L. J. J. J.

A



1783

PAR M. L. J. J. J.

1783

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE L'ESPAGNE

PAR LES ARABES.

CHAPITRE I.

État de l'Espagne au temps de la conquête. — Des émirs qui gouvernèrent au nom des califes de Damas. — Fondation du royaume des Asturies par Pélage. — Troubles.

Tandis qu'Alaric, roi des Goths, menaçait l'Italie et le trône chancelant des Césars, les Alains, les Vandales et les Suèves se précipitaient sur l'Espagne et se partageaient ses provinces sans éprouver beaucoup de résistance. Elle n'était plus cette Espagne puissante et généreuse qui avait si noblement combattu pour sa liberté contre les tyrans du monde, cette Espagne dont les courageux habitants savaient s'ensevelir sous les rem-

parts détruits de leurs cités, et livrer aux flammes Sagonte et Numance, plutôt que d'accepter l'esclavage. Les Carthaginois et après eux les Romains y avaient apporté pour prix de l'asservissement le goût du luxe et des plaisirs; l'amour des arts avait remplacé l'amour de la patrie; la science des voluptés avait succédé aux mœurs austères; et quand le faible empire d'Occident, marchant à grands pas dans la voie de la décadence entre la dépravation et la mollesse, laissait entrevoir sa dissolution prochaine, l'Espagne, renfermant dans son sein tous les germes de destruction que ses dominateurs y avaient déposés, semblait attendre de Rome le signal de sa propre ruine.

Ce signal fut donné. Pour se délivrer d'Alaric, l'empereur lui céda la Gaule narbonaise et l'Espagne. Ce nouvel ennemi s'avança vers les Pyrénées, et cette barrière ne put l'arrêter. Après bien des batailles livrées, les Alains furent détruits, les Vandales passèrent en Afrique, et les Suèves se concentrèrent dans la Galice, où ils se soutinrent en se déclarant tributaires des Romains. Peu de temps après, Odoacre, l'un des anciens généraux d'Attila, ayant détrôné Augustule, se fit couronner roi d'Italie; il confirma la cession de l'Espagne en faveur des Goths. Luivigilde, un des successeurs d'Alaric, vainquit les Suèves et

réunit la Galice à ses domaines. Ainsi l'Espagne entière devint le patrimoine des Goths, qui n'usèrent de leur puissance que pour opprimer les indigènes, et préparer leur affaiblissement en s'isolant de la nation conquise. Ils en étaient séparés par les mœurs, ils s'en séparèrent encore par les lois ; non-seulement ils affectaient un grand mépris pour les Espagnols, qu'ils appelaient Romains, et c'était suivant eux l'injure la plus grave ; mais encore ils les éloignaient de toute espèce d'emplois civils et militaires ; et, de peur que la pureté de leur race ne fût altérée par le mélange du sang espagnol avec le noble sang des Goths, le mariage entre les deux nations était sévèrement défendu. Ce système d'exclusion contre les vaincus et l'asservissement où on les tenait devaient nécessairement dégrader leur caractère. Accoutumer les hommes à la bassesse et à l'humiliation, c'est leur ôter toutes leurs forces ; mais si par cette fausse politique les Goths consolidèrent leur puissance sur un peuple énérvé, tout ce peuple devenait inutile s'il s'agissait de repousser l'ennemi. Les Espagnols, esclaves, pauvres et malheureux, ne pouvaient aimer leurs tyrans, ni vouloir les défendre ; et comme les peuples qu'on charge de chaînes soupirent toujours après un changement, dans l'espérance d'être moins maltraités, les Espagnols ne

virent sans doute dans les Arabes que des libérateurs qui venaient briser leurs fers et les rendre à leur première liberté.

D'un autre côté il y avait alors en Espagne une immense quantité de Juifs que les Goths avaient réduits aux plus viles conditions. Lorsque les Arabes eurent abordé sur les côtes de l'Andalousie, ils les secondèrent de tout leur pouvoir. Quant aux Goths eux-mêmes, n'étant pas soutenus par la nation, désunis entre eux par la discorde, plongés dans la fange du vice, ils étaient peu capables de défendre l'Espagne. Depuis plusieurs années l'État était en proie aux dissensions intestines. Opprimé d'une part par la tyrannie de Vittiza, agité de l'autre par l'esprit d'intrigue et de révolte, il paraissait toucher au moment d'une prompt dissolution ; et il est vraisemblable que la présence des Arabes ne fit que hâter cet événement qui serait arrivé par la seule force des choses ; car toutes les fois que le despotisme n'est que cruel sans génie, il faut que le despotisme succombe. Les dernières années de Vittiza n'offrent qu'un long tissu de crimes ; il mourut détesté, et, suivant quelques-uns, empoisonné. Rodrigue ou Roderic, duc de Cordoue, s'empara de la couronne ; les fils de Vittiza se sauvèrent en Afrique. Le comte Julien, gouverneur de la Tingitane ou Espagne

transfrétane (1), leur offrit un asile dans Ceuta. Ce comte, ainsi que son frère Oppa, avait tout à redouter de Rodrigue. Le premier avait épousé la sœur de Vittiza; le second, nommé par Vittiza à l'évêché de Tolède, voyait s'évanouir l'espérance qu'il avait eue de se placer à la tête du clergé espagnol. Ils avaient embrassé l'un et l'autre le parti des princes fugitifs : c'était assez pour encourir la haine de Rodrigue, ce qui les plaçait dans l'alternative du supplice ou de la révolte ; ce fut la révolte qu'ils choisirent ; mais comme ils ne voulaient rien donner au hasard, ou que peut-être ils craignaient l'inconstance de quelques conjurés, ils résolurent d'appeler en Espagne les tribus arabes qui, après avoir subjugué l'Égypte, venaient de conquérir toute la Mauritanie.

Le comte Julien se rendit auprès de l'émir d'Afrique, Mousa-ben-Nasser, et pour que le général arabe ne doutât point de sa sincérité, il commença par le mettre en possession de Tanger. Mousa était ambitieux et entreprenant, mais la prudence tempérait en lui l'ambition et l'audace ; il fit prendre des renseignements sur l'Espagne, sur le souverain, sur les forces militaires du pays,

(1) C'est la partie de l'Afrique qui se trouve au delà du détroit de Gibraltar.

et ses agents lui firent un rapport fidèle de tout ce qu'ils avaient vu et remarqué. Ils lui vantèrent la douce température de cette contrée, son beau ciel, ses richesses, la bonté de ses fruits, ses eaux pures et abondantes, la marche régulière des saisons, la variété de ses productions, ses monuments, ses vastes et populeuses cités. « L'Espagne, lui dirent-ils, l'emporte sur toutes les régions connues; c'est la Syrie pour l'air et le climat; c'est l'Yémen pour la fertilité du sol; c'est l'Inde pour ses aromes et pour ses fleurs; c'est le Katay pour ses mines précieuses; c'est l'Aden pour ses ports et ses beaux rivages. »

Ces riantes descriptions séduisirent Mousa, qui informa aussitôt le calife des propositions du comte Julien, et de la facilité de conquérir ces riches contrées, qu'un détroit de peu d'étendue séparait seul de l'Afrique. Le calife approuva l'intention de son général, dont il connaissait le zèle et l'habileté. Muni de ce consentement, Mousa fit ses préparatifs d'invasion; mais voulant d'abord sonder les dispositions du peuple espagnol et juger de l'effet des promesses de Julien, il envoya cinquante cavaliers d'élite à Ceuta, pour être de là transportés en Espagne. Il donna le commandement de cette troupe à Tarik-ben-Zegar, dont il avait éprouvé les talents et la bravoure dans la guerre

d'Almagreb (1). Le passage s'effectua sur quatre grands bateaux qui abordèrent heureusement de Ceuta aux rivages andalous. Les Arabes parcoururent toute la côte sans éprouver de résistance. Au bout de quelques jours Tarik ramena sa troupe à Tanger, chargée de butin (an 91 de l'hégire (2); 710 de J.-C.).

Mousa conçut de ce premier succès les plus heureux présages, et rassemblant aussitôt un nombreux corps d'armée, il chargea le même Tarik d'aller commencer la conquête. Tarik alla prendre terre à Jezira-Alhadra, ou l'île Verte, en face de la ville actuelle d'Algéziras. Les Espagnols opposèrent quelque résistance; mais au bout de quelques minutes ils prirent la fuite. Tarik fit alors passer son armée sur le continent, et son premier soin fut de se retrancher au pied du mont Calpé; ce fut de lui que la pointe du rocher qui se projette dans la mer reçut le nom de *Gib al Tarik* (montagne de Tarik), dont les modernes ont fait *Gibraltar*. Ce grand événement eut lieu sur la fin d'avril de l'année suivante (711; 92 de l'hégire).

(1) Par le mot d'Almagreb, les Arabes entendent les terres situées à l'occident; ce mot ici désigne l'Afrique occidentale, Fez et Maroc.

(2) On entend par hégire l'ère des mahométans; elle commence l'an 622 de l'ère chrétienne.

Le Goth Tadmîr ou Théodemir, que quelques-uns pensent être le même que le fameux Pélage qui fonda plus tard le berceau de la monarchie espagnole, fit de vains efforts pour arrêter la marche de Tarik. Il se hâta d'écrire au roi pour lui demander du secours. « Il vient de paraître sur nos côtes, lui manda-t-il, une horde d'Africains ; je ne sais s'ils viennent du ciel ou de la terre. Ils m'ont attaqué à l'improviste, et je n'ai pu ni résister à leur nombre, ni soutenir avec mes soldats leur choc impétueux. Envoyez-moi des troupes sans délai ; rassemblez tous vos gens de guerre. La chose me paraît si importante, que votre présence ici serait nécessaire. » Rodrigue envoya sa cavalerie à Théodemir, et les Arabes parurent d'abord effrayés de la multitude d'ennemis qu'ils auraient à combattre.

Tarik commença par leur répéter les paroles que le premier calife Abou-Beckre avait adressées à l'armée qui allait envahir la Syrie ; paroles remarquables qui renferment tout le droit de la guerre observé par les musulmans. « Soldats ! quand vous rencontrerez l'ennemi sur le champ de bataille, souvenez-vous que vous êtes enfants d'Ismaël. Dans les marches, dans les combats, serrez-vous autour de vos drapeaux ; soyez dociles à la voix de vos chefs. Ne tournez jamais le dos

à l'ennemi, car c'est pour la cause de Dieu que vous allez combattre; mais précipitez-vous sans crainte au milieu des infidèles, et jamais vous ne les compterez. Si Dieu vous donne la victoire, n'en abusez point; que vos épées ne se teignent jamais du sang des vieillards, des enfants ou des femmes; épargnez aussi ceux qui vous demanderont grâce. Quand vous traverserez le pays ennemi, n'abattez point les arbres, respectez surtout les palmiers (1); ne brûlez ni les champs, ni les maisons; vous pouvez prendre seulement ce qui vous est nécessaire et emmener les troupeaux. Emparez-vous des forteresses; renversez jusqu'aux fondements celles qui pourraient servir d'asile à vos ennemis; que le besoin seul de la défense vous y oblige. Frappez de mort celui qui vous résistera; mais usez de compassion envers les vaincus qui s'humilieront, afin que Dieu vous traite un jour avec miséricorde. Soyez francs et généreux dans vos traités; piquez-vous envers tous d'exactitude et de loyauté, et ne manquez jamais à vos promesses. »

Tarik voulut ensuite imposer à ses Arabes la nécessité de vaincre; sous leurs yeux il fit mettre le

(1) Nom générique d'une grande famille à laquelle appartiennent les dattiers, les cocotiers, le sagou, l'arec, etc., arbres précieux aux Arabes.

feu aux vaisseaux qui les avaient apportés. En leur ôtant tout moyen de retraite, il leur donna le courage du désespoir ; aussi les Goths furent-ils battus toutes les fois qu'ils se présentèrent. Tout le pays voisin d'Algéziras et de Sidonia se soumit, et Tarik pénétra même jusque dans Séville. Rodrigue sentit qu'il n'y avait pas un moment à perdre ; il rassembla une armée qui s'élevait, dit-on, à quatre-vingt-dix mille hommes. Tarik ne s'inquiéta nullement de l'approche de cette multitude mal armée, sans discipline et sans expérience ; il promit à ses Arabes la victoire, et la victoire lui fut fidèle. La bataille se livra sur les bords du Guadalète, à deux lieues de Cadix, près du lieu où s'élève aujourd'hui la ville de *Nerez de la Frontera*. Suivant tous les historiens arabes elle dura trois jours entiers (les 24, 25 et 26 juillet 711). Le troisième jour, Tarik s'aperçut que ses Arabes commençaient à perdre courage, rebutés par la longue résistance des Goths. Alors parcourant les rangs, il s'adressa aux soldats : « Musulmans ! s'écria-t-il, vous hésitez ! vous, les vainqueurs d'Almagreb ! Et ne voyez-vous pas que la fuite vous mène à la mort ? Devant vous est l'ennemi, derrière vous la mer avec ses abîmes. Il n'est pour vous d'espoir qu'en votre Dieu, de salut qu'en votre courage. Musulmans ! imitez-moi. » A ces

mots il se précipita au milieu des rangs ennemis , suivi de ses plus braves , et de son cimeterre écartant tout ce qui s'opposait à son passage , il parvint jusqu'aux barrières des Goths. Là , reconnaissant Rodrigue aux insignes de la royauté , il précipita vers lui son cheval et le frappa de sa lance , qui lui traversa la poitrine ; Rodrigue tomba mort. Dès ce moment ce ne fut plus un combat , mais un horrible massacre ; les Goths laissèrent le champ de bataille couvert de leurs cadavres (1).

Ainsi tomba cette puissante monarchie des Goths : elle avait commencé par la conquête , versé pour se consolider des flots de sang espagnol , jeté dans la servitude ceux que le glaive avait épargnés , mis deux siècles à s'affermir : elle finit en un jour par le sort des armes. Exemple terrible pour les rois qui pensent que pour régner ils peuvent se passer de l'amour des peuples ; non moins terrible pour les peuples qui se séparent de la cause des rois dans les dangers de la patrie commune !

Mousa apprit avec satisfaction , mais non sans

(1) Quelques historiens espagnols ont douté de la mort de Rodrigue. Ils disent que ce prince , voyant la bataille perdue , se dépouilla des ornements royaux et s'enfuit à toute bride ; d'autres disent qu'il se noya dans le Guadalète. Les historiens arabes les plus accrédités affirment qu'il périt de la main de Tarik , qui envoya sa tête à Mousa.

jalousie, la nouvelle qui lui fut transmise de la grande victoire du Guadalète ; il écrivit au calife pour l'en informer, mais en même temps il envoya l'ordre à Tarik de suspendre sa marche , sous le prétexte que l'armée avait besoin de renforts et qu'il allait les lui amener. Tarik ne se méprit pas aux motifs qui poussaient l'émir à une mesure si contraire aux intérêts des armes arabes, et, désirant trouver un prétexte pour ne pas obéir, il assembla tous ses capitaines, leur communiqua les ordres de Mousa, et leur demanda leur avis. Le célèbre Amrou-ben-Alas, conquérant de l'Égypte, avait agi de même quand le calife lui envoya l'ordre de s'arrêter, et il fut absous par la victoire de sa désobéissance. Tous les capitaines de Tarik s'élevèrent avec force contre l'ordre intempestif de Mousa. Le comte Julien surtout prouva, par des raisons très-fortes, qu'il ne fallait pas laisser aux Goths le temps de revenir de la stupeur où les avait plongés leur défaite, et il soutint qu'il fallait sans délai marcher sur Tolède, capitale du royaume.

Cet avis ayant été adopté à l'unanimité, Tarik fit trois divisions de son armée, envoya l'une prendre Cordoue, chargea l'autre de subjuguier Malaga, et avec la troisième se dirigea sur Tolède. Cette ville, que défendaient de hautes murailles et sa position sur le Tage, aurait pu opposer une

longue résistance ; mais les habitants étaient épouvantés. Dans l'opinion populaire les Arabes étaient invincibles, on ne songea donc pas à se défendre, et dès que les Arabes parurent, les Tolédans leur envoyèrent des députés pour traiter avec eux. Tarik accueillit ces députés avec bienveillance, mais il voulut dicter les conditions, ce que les habitants acceptèrent. Ces conditions étaient d'ailleurs assez douces : les Tolédans devaient livrer leurs chevaux et leurs armes ; ceux qui ne voudraient pas rester dans la ville auraient la liberté d'en sortir, mais en perdant leurs biens. Ceux qui resteraient les conserveraient, sans autre charge que celle de payer au calife un tribut modéré. Ils conserveraient de même la possession de leurs églises et le libre exercice de leur culte, sans pouvoir néanmoins se livrer à des cérémonies religieuses hors de leurs églises. Ils continueraient à se gouverner par leurs lois et ils choisiraient leurs juges parmi eux.

De cette capitulation loyalement accordée et librement acceptée naquit entre les Tolédans et les Arabes une union intime qui ne fut presque jamais troublée tant que Tolède resta au pouvoir des musulmans ; et c'est probablement à cause de cette union que les habitants de Tolède furent appelés Muzarabes, mot dérivé du latin *mixti Arabibus*,

mêlés aux Arabes. Ces Muzarabes avaient conservé l'ancienne liturgie introduite au vi^e siècle par saint Isidore de Séville. Ce rite s'était même introduit dans plusieurs églises de l'Espagne. Vers le milieu du xi^e siècle les cortès de Barcelone le supprimèrent. Plus tard les rois de Castille le voulurent proscrire. Mais le clergé muzarabe opposa beaucoup de résistance ; cependant la puissance royale finit par l'emporter, et le rite romain fut établi partout ; mais à Tolède et à Salonque les Muzarabes conservèrent quelques chapelles : peu à peu l'office gothique fut aboli ; cependant dans le xvi^e siècle l'archevêque de Tolède fit ouvrir une chapelle muzarabe.

Tandis que Tarik, maître de Tolède, employait sa politique plus que la force des armes à soumettre les contrées voisines, Mousa débarquait en Espagne avec dix-huit mille hommes, Arabes ou Bérébères ; et comme en arrivant il apprit la désobéissance de Tarik, il jura de s'en venger ; mais avant de se rendre à Tolède, il voulut parcourir des pays que Tarik n'eût pas encore envahis, et il se dirigea du côté de Mérida, l'*Emerita Augusta* des Romains, cité alors magnifique, aujourd'hui n'offrant que des ruines. Arrivé en présence de cette ville, il s'écria : « Heureux celui qui triomphera de cette ville superbe, monument immense de l'industrie

humaine! » Mérida, qui compte à peine aujourd'hui cinq mille habitants, en avait alors cinq cent mille et même davantage, s'il faut s'en rapporter aux écrivains arabes. Les habitants se défendirent d'abord avec beaucoup de vigueur; mais lorsque du haut de leurs remparts ils virent arriver au camp des Arabes un corps nombreux de cavalerie, qu'Abdel-Azyz, l'un des fils de Mousa, lui amenait d'Afrique, ils commencèrent à perdre courage; et comme le défaut de vivres se faisait déjà sentir, ce qui excitait les murmures de la populace, ils se déterminèrent à faire des ouvertures de paix.

Mousa leur accorda des conditions avantageuses. On raconte que lorsque les députés de Mérida se présentèrent devant l'émir, ils furent étonnés de l'air majestueux de toute sa personne; ils considéraient surtout avec attention sa longue barbe blanche. Mousa, qui s'en aperçut, leur ordonna de revenir le lendemain à la même heure, pour la ratification ou l'annulation du traité. Les députés ne manquèrent pas de se rendre à cette invitation, et ils eurent assez de peine à reconnaître l'émir, qui, dans l'intervalle, avait fait teindre sa barbe en noir. De retour dans Mérida, les députés dirent aux habitants qu'il y avait de la folie à vouloir se défendre contre des hommes qui avaient le pouvoir de se rajeunir. Cette anecdote

a l'air d'un de ces contes dont les Arabes aimèrent toujours à charger leurs récits. Ce qui pourtant la rend assez vraisemblable, c'est que les habitants de Mérida ne firent une si vive résistance, à ce qu'il paraît, que parce qu'ils savaient que Mousa était fort vieux, et qu'ils espéraient qu'en mourant il laisserait le commandement à un général moins habile; et ce fut pour leur ôter cette opinion de sa mort que Mousa leur apparut la barbe teinte en noir. Mérida ouvrit ses portes en 712 (93 de l'hég.). Mousa prit pour otages plusieurs jeunes gens des meilleures familles, et la belle Egilone, veuve du roi Rodrigue.

Cependant Tarik n'était pas resté oisif dans Tolède, et il avait soumis tout le pays des environs jusqu'au delà de la chaîne de montagnes de Guadarrama. Dans une des villes qui se trouvaient sur la route qu'il parcourut, il prit une table précieuse, tout enrichie d'émeraudes et d'hyacinthes. Ce fut après que Tarik fut entré dans Tolède que Mousa vint lui demander compte de la glorieuse désobéissance qui valait au calife plusieurs provinces et un grand nombre de villes. Il n'était pas difficile à Tarik de se justifier, soit en parlant de son zèle pour la propagation de la loi du Prophète, soit en alléguant le vœu de l'armée. Aux raisons qu'il fit valoir, Tarik ajouta de riches présents, sachant

bien que sur l'esprit de Mousa c'était un des meilleurs arguments qu'on pût employer. Ce dernier accepta les présents ; mais il n'en conserva pas moins contre Tarik ses injustes désirs de vengeance ; et en présence de tous les scheiks arabes il déclara , au nom du calife , Tarik privé du commandement en punition de sa désobéissance. Cette conduite , improuvée de toute l'armée , excita surtout les murmures des troupes qui avaient servi sous Tarik ; cela ne fit qu'irriter la jalousie de Mousa , qui fit charger Tarik de fers et en informa le calife , dans l'intention de le faire périr.

Tadmir-ben-Gobdos ou Théodemir s'était retiré du côté de Murcie après la funeste bataille de Guadalète. Abdel-Azyz , jeune , ardent , plein de courage et de désirs de gloire , après avoir subjugué toute la portion de l'Espagne à l'est de Malaga , crut que son triomphe serait imparfait tant que Théodemir élèverait une puissance rivale à côté de l'Andalousie soumise. Il se mit avec sa cavalerie à la poursuite du prince goth , qui pendant longtemps rendit ses efforts inutiles ; mais à la fin , obligé d'accepter la bataille sous les murs de Lorca , ou de laisser prendre la ville sous ses yeux , il vit , dès le premier choc de la cavalerie arabe , ses soldats rompus et dispersés jeter leurs armes et prendre la fuite. Resté presque seul , il

alla s'enfermer dans Orihuela, seule place forte que le pays eût alors. Théodemir, qui n'avait pas assez de soldats pour soutenir un siège, fit prendre à toutes les femmes des habits d'hommes et des armes, et il les plaça tout le long des murailles et sur le haut des tours, leur recommandant en même temps de croiser leurs cheveux sous le menton, de manière à ce que de loin on pût prendre ces chevelures pour de longues barbes. Trompés par ce stratagème, les Arabes ne s'avancèrent que lentement et avec précaution. Théodemir fit aussitôt demander un sauf-conduit pour un parlementaire, ce qu'Abdel-Azyz accorda sur-le-champ. Un cavalier sortit immédiatement de la ville et se rendit auprès du général; celui-ci, naturellement généreux, accorda aux habitants tout ce que lui demanda le parlementaire, qui se dit autorisé à traiter de la paix. Dès que les conditions eurent été signées, le cavalier chrétien se fit reconnaître; c'était Théodemir lui-même. Abdel-Azyz le combla d'honneurs et de marques d'affection; il le fit même manger avec lui, ce qui rendait sacrée pour les Arabes la personne de Théodemir. Lorsque, le lendemain, Abdel-Azyz fut entré dans la ville avec ses principaux officiers, étonné de voir auprès de Théodemir si peu de soldats, il demanda au prince chrétien ce qu'était devenue la garnison

de la veille. Théodemir lui avoua pour lors son stratagème. Les scheiks arabes y applaudirent, et Abdel-Azyz ne se plaignit pas d'avoir été si ingénieusement trompé.

Le calife n'avait point partagé les préventions de Mousa à l'égard de Tarik, et, loin de servir le ressentiment de l'émir, il lui ordonna de restituer sur-le-champ à Tarik le commandement de ces troupes qu'il avait si souvent rendues victorieuses. Mousa, malgré son déplaisir secret, fut contraint d'obéir; il fit mettre Tarik en liberté et l'admit à sa table, comme pour prouver qu'il n'avait plus contre lui aucun ressentiment. Peu de temps après les deux généraux se séparèrent pour achever chacun de leur côté la conquête de l'Espagne. Tarik marcha du côté de l'orient, remonta le Tage jusqu'à sa source; de là, traversant la chaîne de Siguenza, il descendit vers les riches plaines que l'Èbre féconde de ses eaux. Mousa avait pris sa direction vers le nord. Il s'empara de Salamanque, poussa jusqu'à Astorga, d'où, revenant vers le Douero, dont il suivit le cours, il arriva par Soria sur les bords de l'Èbre. Tarik faisait dans ce moment le siège de Saragosse. Quand les habitants, qui déjà ne se défendaient qu'avec beaucoup de peine, virent arriver l'armée de Mousa, ils ne songèrent plus qu'à obtenir des

conditions favorables ; ils les auraient obtenues de Tarik , ils durent les subir onéreuses de la part de l'émir.

Après cette conquête les deux généraux se séparèrent de nouveau. Tarik descendit à l'est jusqu'à Tortose, où, tournant vers le sud, il prit Murviedro (l'ancienne Sagonte), Valence, Cativa et Denia, tandis que Mousa, remontant au nord, se rendit maître d'Huesca, de Calahorre, de Tarragone, Lérida, Barcelone, Girone et Ampurias, et ne s'arrêta qu'aux Pyrénées. On prétend même qu'il franchit ces montagnes et qu'il occupa Narbonne, d'où il emporta sept statues d'argent. Il revint ensuite vers Astorga, s'enfonça dans la Galice, passa de la Galice dans la Lusitanie, recueillant dans ces courses d'énormes richesses. Tarik, bien moins intéressé que le général en chef, réservait exactement pour le calife la cinquième partie du butin, et il distribuait le reste à l'armée sans rien réserver pour lui. Dans ses rapports au calife il dénonçait sans ménagement la rapacité de Mousa, qui, de son côté, ne l'épargnait pas. Il arriva de là que le calife, craignant que la mésintelligence qui régnait entre les deux généraux ne devînt funeste à l'islamisme, les rappela l'un et l'autre auprès de lui, et remit en d'autres mains le commandement des armées. Tarik partit le pre-

mier ; arrivé à Damas , il reçut du calife l'accueil le plus bienveillant. Mousa ne se décida qu'à regret à s'éloigner de l'Espagne ; encore ne le fit-il qu'après avoir confié le gouvernement provisoire à son fils Abdel-Azyz , transféré à Séville le siège de l'administration , établi à Tanger son second fils Abdelalas , et laissé à Caïrwan le plus jeune de ses trois enfants. Mousa perdit un temps infini à prendre toutes ces mesures , et ce fut pour lui un grand malheur ; car , lorsqu'il arriva , au bout d'un an , à Damas , le calife était dangereusement malade. Suléiman , son frère et son héritier présomptif , informé de l'approche de l'émir , lui avait écrit que , la maladie ne laissant aucun espoir de guérison , il le priait de s'arrêter en chemin et de n'entrer à Damas qu'après qu'il serait monté sur le trône. Mousa ne tint pas compte de cette prière , et il paya cher sa désobéissance. Le calife vivait encore quand l'émir entra dans Damas. Le calife , malgré ses souffrances , fit appeler devant lui les deux généraux et leur adressa beaucoup de questions ; après quoi Mousa étala sous les yeux du malade les trésors qu'il lui apportait. Au nombre des objets qu'il lui présenta se trouvait la fameuse table incrustée d'émeraudes ; Tarik réclama l'honneur de la découverte ; et comme Mousa soutint que cet honneur lui appartenait , Tarik , qui , avant

de livrer la table à Mousa , en avait détaché un pied , fit apporter ce pied , que Mousa avait remplacé par un pied d'or ou de vermeil ; ce qui couvrit ce dernier de confusion.

Peu de jours après le calife mourut , et son successeur , Suléiman , qui n'avait pas oublié la désobéissance de Mousa , l'envoya d'abord en prison , le fit ensuite battre de verges et le condamna à une très-forte amende. Au moment où Mousa recevait du calife cet indigne traitement , Abdel-Azyz achevait de soumettre l'Espagne par la conquête de la Lusitanie , aujourd'hui Portugal , et il envoyait au calife une somme énorme provenant de sa part du butin et de la levée de l'impôt. Le calife fit le meilleur accueil aux scheiks arabes qui lui apportaient l'or de l'Espagne ; mais dès le lendemain il renvoya quatre de ces scheiks avec l'ordre secret de se rendre à Caïrwan et à Tanger , de déposer les deux fils de Mousa et de les faire mourir. En même temps il envoya un ordre semblable à Séville aux deux scheiks Habib-ben-Obéïda et Zeyad-ben-Nabaa.

Ces deux chefs arabes furent d'abord frappés de stupeur , Habib surtout qui avait toujours été le compagnon et l'ami de Mousa ; mais le principe d'obéissance passive et absolue qui a sa source dans le Coran , faisait recevoir les ordres du calife

comme des préceptes sacrés. Ils résolurent donc de remplir la triste mission dont ils étaient chargés ; mais comme Abdel-Azyz était généralement aimé , craignant que l'exécution des ordres du calife n'excitât des troubles , ils imaginèrent de faire passer Abdel-Azyz pour un mauvais musulman, afin de le dépouiller de l'affection de l'armée. Malheureusement pour Abdel-Azyz, il n'était que trop facile de le calomnier à cause de ses liaisons étroites avec les chrétiens. Épris de la veuve du roi Rodrigue , il l'avait épousée , et ses noces s'étaient faites dans Séville avec beaucoup d'éclat. Les deux scheiks mirent à profit ces circonstances, et ils répandirent sourdement le bruit qu'entièrement soumis à sa femme *Ayela*, c'était le nom que les Arabes donnaient à Egilone , Abdel-Azyz voulait rétablir la puissance des Goths , qui lui avaient promis de le choisir pour leur roi, s'il abjurait l'islamisme.

Ces propos, tout absurdes qu'ils étaient, trouvèrent du crédit parmi les musulmans , et lorsque Habib et Zeyad firent connaître les ordres du calife, ils ne trouvèrent que très-peu d'opposition. Abdel-Azyz fut frappé d'un coup mortel tandis qu'il faisait la prière du matin. Les assassins lui coupèrent la tête et la remirent au scheik Habib, qui partit peu de jours après de Séville pour la

porter à Damas. Théodemir, informé de ce qui s'était passé, craignit que la mort d'Abdel-Azyz n'entraînât la rupture du traité qu'il en avait obtenu ; il se hâta d'envoyer des ambassadeurs au calife pour en demander la ratification ; ces ambassadeurs partirent avec Habib. Le calife les reçut bien ; il accorda même à Théodemir, avec la ratification du traité, une diminution dans l'impôt. On ajoute que le calife eut la basse cruauté de montrer à Mousa la tête d'Abdel-Azyz. « Maudit soit de Dieu, s'écria le malheureux père, le barbare qui a égorgé l'homme qui valait mieux que lui ! » Mousa sortit aussitôt du palais, quitta sur-le-champ Damas, et alla s'enfoncer dans l'Arabie, où la douleur d'avoir perdu ses enfants ne tarda pas à lui donner la mort.

Suléiman avait cruellement offensé Mousa ; il devait craindre le ressentiment de ses trois fils, qui étaient puissants et considérés parmi les Arabes, et pour prévenir les suites d'une première injustice, il lui fallut ordonner des crimes. Étrange condition des despotes, qui ne peuvent régner qu'en multipliant les supplices !

Après le départ d'Habib, les scheiks arabes s'étaient assemblés pour donner un successeur à l'infortuné Abdel-Azyz. Leur choix tomba sur Ayab, neveu de Mousa, et jouissant au plus haut degré

de l'estime bien méritée de toute l'armée pour ses talents, sa bravoure et sa probité. Le nouvel émir transféra son séjour à Cordoue, position plus centrale, qui rendait plus aisées les opérations du gouvernement. Se proposant ensuite de parcourir les provinces d'Espagne pour consolider la conquête par de sages institutions, il se rendit à Tolède, d'où, après avoir réglé quelques différends entre les habitants et le gouverneur, il partit pour Saragosse, et de là pour les Pyrénées. Avant d'y arriver, il passa par une ville qui tombait en ruine; il donna l'ordre de la relever et d'y construire une forteresse à laquelle il donna son nom. La forteresse n'existe plus, mais la ville s'élève encore sur la route de Saragosse, à quinze lieues de cette ville, sous le nom de Calatayud (1)

Suleyman ne survécut pas longtemps aux victimes qu'il avait immolées à sa sûreté; il eut pour successeur Omar II, son cousin; celui-ci, apprenant qu'Ayûb était de la famille de Mousa, le remplaça aussitôt par Al-Haour-ben-Abd-el-Rahman. On raconte de Suleyman que, se regardant un jour dans un miroir, et plein d'admiration pour lui-même, parce qu'il était très-beau de figure, il s'écria : *Je suis le dieu de la jeunesse*. Une de

(1) *Calat* signifie fort, château.

ses femmes lui répondit sur-le-champ par des vers dont voici le sens : « Tu es le plus beau des hommes, on en convient, et tu pourrais en tirer vanité si la beauté n'était point périssable ; mais la beauté de l'homme passe comme une ombre légère et finit comme la fleur des champs. » On ajoute que depuis ce moment une noire mélancolie s'empara du calife, et qu'au bout de quelques jours elle le conduisit au tombeau.

Al-Haour, voyant toute l'Espagne soumise, traversa les Pyrénées et fit une irruption dans les Gaules, d'où il revint chargé de butin et emmenant un grand nombre d'esclaves (718-100) (1). Ce fut durant le cours de cette expédition que les chrétiens, réfugiés dans les montagnes des Asturies, osèrent concevoir le généreux dessein de reconquérir la liberté de leur patrie, et de fonder une monarchie nouvelle sur les ruines encore fumantes qui couvraient le sol de l'Espagne. Ils saisirent le moment où l'émir, portant dans les Gaules ses principales forces, leur permettait de faire quelques préparatifs de défense, de rassembler des provisions et des armes, et surtout de s'unir entre eux par les liens de l'intérêt commun.

(1) Dorénavant nous marquerons les dates par deux nombres. Le premier indiquera l'année de l'ère chrétienne, le second l'année de l'hégire.

Les Espagnols se trouvèrent encore favorisés par le mécontentement général qu'excitait le gouvernement d'Al-Haour, non-seulement chez les chrétiens soumis ou parmi ceux qui, par faiblesse ou par crainte, avaient embrassé l'islamisme, mais encore chez les musulmans, du milieu desquels quelques voix s'étaient élevées en faveur du peuple. C'était surtout dans les villes de la Galice, du Léon et des Asturies, que les habitants, plus maltraités parce qu'ils étaient soumis depuis peu et que l'obéissance leur coûtait davantage, sentaient plus vivement le désir de secouer le joug. Pour mettre à profit les dispositions de ces peuples et surtout celles des montagnards qui n'avaient pas encore subi la loi des étrangers, il ne fallait qu'un homme plein de courage, d'activité, de patriotisme et de talent. Cet homme parut; ses paroles firent passer dans les cœurs un noble enthousiasme, et les grossiers Cantabres devinrent d'intrépides guerriers; il fut proclamé roi sous le nom de Pélage.

Al-Haour se contenta d'envoyer dans les Asturies un détachement de son armée, et pour la première fois les musulmans furent vaincus. Du haut de leurs rochers, les soldats de Pélage faisaient rouler sur eux des pierres énormes qui, dans leur chute rapide, entraînaient, écrasaient les rangs

entiers. Les Arabes, consternés, s'éloignèrent de ces montagnes d'où la mort semblait descendre, où leur cavalerie ne pouvait leur être d'aucun secours. Leur chef essaya vainement de les ramener au combat; il tomba lui-même frappé d'un coup mortel; et les Arabes, que sa voix ne retenait plus, prirent la fuite dans le plus grand désordre. Les Cantabres les poursuivirent, et ils en firent périr un grand nombre.

Pélage se montra digne de la victoire, parce qu'il sut en profiter en disciplinant ses soldats, dont le nombre s'augmenta rapidement. Le cri de victoire avait retenti dans toute la contrée; il réveilla dans bien des cœurs le patriotisme et le courage. Al-Haour, de retour à Cordoue, fit d'immenses préparatifs pour venger l'échec de ses armes; mais avant qu'il les pût employer, l'ordre de sa déposition arriva. Il avait été déservi auprès du calife, qui, suivant l'usage, mit sur le compte du général la défaite des troupes. Al-Samah-ben-Mélic, qui le remplaça, plus tenté de l'espoir de conquérir la Gaule que de la gloire stérile de s'emparer de quelques rochers, profita des dispositions que son prédécesseur avait faites pour envahir les provinces de la Narbonaise. Il passa les Pyrénées, s'empara de vive force de Carcassonne, alla mettre le siège devant Toulouse, et, voulant triompher de

la résistance, il allait ordonner l'assaut, lorsqu'il apprit que le *roi de France*, c'est-à-dire Eudes, duc d'Aquitaine, accourait avec une armée au secours de sa capitale. Cette nouvelle, au lieu de l'intimider, ne fit qu'enflammer son courage; mais la fortune trahit son attente. Après des prodiges de valeur, il trouva la mort sur le champ de bataille. Beaucoup de scheiks arabes eurent le même sort. L'armée entière aurait péri peut-être sans la valeur et la prudence d'Abd-el-Rahman-el-Galefi, qui rallia les troupes et les ramena sur Narbonne à travers mille dangers. Là, tous les scheiks qui avaient survécu au désastre de Toulouse lui décernèrent le commandement; et ce choix fut d'abord ratifié par l'émir d'Afrique (722-104); mais un parent de cet émir, Ambisa-ben-Sohim, fit si bien qu'il obtint par l'intrigue ce qu'il n'aurait pu obtenir par ses qualités. L'émir ôta le commandement au brave Abd-el-Rahman pour en revêtir Ambisa, qui ne jouit pas longtemps de son usurpation, car, à l'exemple de ses prédécesseurs, ayant voulu passer dans la Gaule, étant même parvenu jusqu'au Rhône, il mourut des blessures qu'il avait reçues dans un combat (724-106).

Dans l'espace d'environ trois ans plusieurs gouverneurs se succédèrent en Espagne, perdant par l'intrigue le poste éminent que l'intrigue leur avait

donné. Les émirs d'Afrique, avides d'or, vendaient la faveur, et, dans leur insatiable cupidité, ils accueillaient en tout temps les demandes que recommandaient de riches présents. Othman-ben-Aba-Neza, dont les romanciers espagnols et français ont fait *Manuza*, après avoir occupé le premier rang pendant quatre ou cinq mois, fut envoyé par un de ses successeurs sur la frontière septentrionale, lui laissant tout le soin de la guerre contre les *Francs*. Alhaitan, Syrien de naissance, de qui Othman tenait sa commission, ne tarda pas à être déposé; Abd-el-Rahman-el-Galefi fut de nouveau investi du pouvoir. Tous les musulmans applaudirent à ce choix. Othman seul se montra mécontent, parce que la préférence donnée sur lui à un autre lui semblait une injure.

Abd-el-Rahman consacra deux années à parcourir l'Espagne, écoutant toutes les plaintes, accueillant toutes les demandes justes, qu'elles vinssent des chrétiens ou des musulmans, déposant plusieurs alcaïdes ou gouverneurs de places, en nommant d'autres que l'opinion indiquait, ne négligeant rien pour donner à l'Espagne la paix intérieure et la prospérité. Mais il ne perdait pas de vue le projet qu'il avait conçu de joindre la France à son gouvernement; et l'émir d'Afrique lui ayant envoyé quelques troupes, il les dirigea sur

la frontière, donnant ordre à Othman de les employer à faire une irruption dans le pays ennemi, en attendant qu'il pût se mettre en marche lui-même avec le reste de l'armée, composée des troupes d'Espagne. Ces ordres embarrassant Othman, il prit le parti de lui écrire qu'une trêve existant, on ne pouvait recommencer les hostilités avant qu'elle fût expirée. L'émir parut très-contrarié; mais comme il se trouve toujours auprès des grands des hommes qui fondent leurs espérances de fortune sur les ruines de celle des autres, Abd-el-Rahman ne tarda pas à être informé du motif qu'avait Othman pour ménager les chrétiens. Dans une de ses précédentes incursions, Othman avait fait prisonnière une des filles du duc d'Aquitaine, nommée Lampégie. Celle-ci était belle; Othman en fit son épouse avec le consentement d'Eudes, qui, à la faveur de ce mariage, stipula une longue trêve. Quand Abd-el-Rahman apprit ces nouvelles, il fit dire à Othman qu'une trêve conclue sans son consentement était nulle, et il lui donna de nouveau l'ordre de se tenir prêt pour la guerre. Othman fit avertir Eudes, afin qu'il eût le temps de se mettre en défense; mais cet avis ne put être donné si secrètement que le gouverneur n'en fût averti. Aussitôt celui-ci fit partir pour Albâb (1), lieu de

(1) Ce mot *Albâb* signifie port ou porte, ce qui donne à en-

la résidence d'Othman , un corps de troupes dont le chef avait l'ordre secret de s'emparer de la personne d'Othman pour peu que sa conduite parût suspecte , et même de le tuer s'il opposait la moindre résistance.

A l'arrivée imprévue de ces soldats , Othman se crut trahi et perdu , et se sauva dans les montagnes avec sa famille ; il fut vivement poursuivi. Othman , épuisé par la fatigue et la chaleur , s'était arrêté auprès d'une fontaine , et tâchait de consoler son épouse Lampégie , qu'effrayaient de sinistres pressentiments. Tout à coup il entendit marcher près de lui ; s'étant retourné il aperçut les soldats de l'émir. Tous ses domestiques prirent la fuite ; Lampégie seule resta auprès de lui. Othman se défendit avec une bravoure extraordinaire ; mais à la fin , accablé par le nombre , il tomba percé de mille coups. Les soldats lui coupèrent la tête et emmenèrent sa malheureuse épouse , qui alla terminer à Damas sa carrière agitée , dans le harem du calife. C'est probablement de ce fait qu'est née la tradition des Arabes qu'un de leur calife a épousé une princesse française.

Les habitants de l'Aquitaine se préparèrent à tendre que ce lieu était situé sur quelqu'un des passages des Pyrénées. On croit que c'était Puycerda.

une résistance opiniâtre (731-113); mais l'immense armée des Arabes, se précipitant du haut des montagnes comme un torrent dévastateur, triompha de tous les obstacles, et, depuis la Navarre jusqu'à Bordeaux, elle ne marqua son passage que par l'incendie, le meurtre et la dévastation. Après une vigoureuse défense, Bordeaux succomba et fut livré au pillage. Abd-el-Rahman, poursuivant sa marche, fut arrêté quelque temps au passage de la Dordogne par les troupes du duc d'Aquitaine; mais les Arabes, infiniment plus nombreux, franchirent aisément cet obstacle. Eudes, vaincu, affaibli, sans aucune espérance de secours étrangers, oublia les ressentiments qui l'avaient rendu l'ennemi de Charles-Martel, et, s'humiliant devant lui, il implora son secours. Charles-Martel l'accorda; la politique autant que l'humanité l'exigeait; il fallait arrêter dans son cours ce fléau qui menaçait de s'étendre sur toute l'Europe.

D'une extrémité à l'autre de la France, le cri de guerre se fit entendre; ces vieilles bandes que tant de fois Charles a conduites à la victoire saisissent leurs armes, et, pleines de confiance en leur chef, elles se préparent au combat comme à un nouveau triomphe. Ce fut sous les murs de Tours qu'Abd-el-Rahman apprit qu'une puissante armée se réunissait pour marcher contre lui. Cette

nouvelle ne l'empêcha pas de faire le siège de Tours ; il le pressa même si vivement , que la ville fut emportée presque sous les yeux de l'armée française. Cependant cette armée s'avancait en bon ordre ; celle des Arabes marcha fièrement à sa rencontre. Le choc fut terrible , et la victoire vivement disputée se déclara pour les Français. Abd-el-Rahman ne survécut pas à sa défaite ; il tomba sur le champ de bataille. Privés de leur général , les Arabes n'opposèrent plus de résistance. Les débris de leur armée furent poursuivis jusqu'à Narbonne , d'où la nouvelle de ce désastre alla répandre en Espagne et même en Afrique la consternation et le deuil.

L'émir d'Afrique se hâta de nommer un successeur à Abd-el-Rahman dans la personne d'Abd-el-mélik-el-Fehri , et de faire passer en Espagne un corps nombreux de cavalerie et quelques fantassins. Le calife , ne consultant que les désirs de vengeance qui remplirent son cœur lorsqu'il eut appris la funeste nouvelle , envoya l'ordre au nouvel émir d'armer toute l'Espagne et d'exterminer tous les habitants de la France. Abdelmélik se disposa aussitôt à exécuter l'ordre du calife ; mais le premier obstacle qu'il rencontra fut dans le découragement des Arabes. Il eut beau employer tous les moyens de relever leurs esprits abattus , ils restèrent faibles ,

pusillanimes, dénués d'espérance ; ils le suivirent en France, mais ils le suivirent comme des victimes qu'on mène à la mort. Avec de tels soldats la guerre ne pouvait être que malheureuse. Repoussé à deux reprises, il voulut tenter une troisième invasion, et son armée fut presque entièrement détruite dans les Pyrénées. Le calife attribuant ces désastres à la mauvaise fortune d'Abdelmélîk, le remplaça par Ocba, qui, au moment où il préparait une expédition contre la France, reçut l'ordre de repasser en Afrique pour faire rentrer dans l'obéissance les Bérébères, qui s'étaient révoltés.

Ce fut vers ce temps (737—120) que mourut, après un règne de dix-neuf ans, le héros des Asturies, Pélage, qui, tirant de lui-même toutes ses ressources, actif, intrépide, constant dans la mauvaise fortune, se montra toujours digne des succès qu'il obtint. Accompagné d'abord d'une poignée de braves, poursuivi par les Arabes de rocher en rocher, évitant toujours leurs atteintes, il parvint à se faire d'une caverne sauvage une retraite inaccessible d'où il brava toute leur puissance. De là, étendant autour de lui sa domination régénératrice, habile à saisir le moindre avantage, il jeta les fondements de cette monarchie qui, à peine aperçue dans son berceau, devait au bout

de quelques siècles régir les plus belles régions des deux continents.

Pélage eut pour successeur son fils Favila, qui périt malheureusement à la chasse des bêtes fauves, dans la seconde année de son règne. Alphonse fut le troisième roi des Asturies. Ce prince, rempli de qualités brillantes, avait épousé la fille de Pélage, et son glorieux règne fut pour ses États l'époque d'une prospérité jusque alors inconnue aux grossiers montagnards qui les habitaient. Pélage avait lentement agrandi ses domaines, dont Oviédo formait la capitale, du territoire de quelques villes voisines. Alphonse y ajouta une partie de la Galice et de la Lusitanie, plusieurs villes de la province de Léon, la moitié de la Vieille-Castille, presque toute la Biscaye et quelques cantons de la Navarre.

La guerre d'Afrique avait duré près de trois ans. Quand Ocba vint reprendre son gouvernement d'Espagne, il y trouva les affaires dans le plus grand désordre. Chaque wali, chaque alcayde s'était rendu à peu près indépendant, parce que aucun d'eux ne voulait reconnaître de supériorité dans un autre. Abdelmélik seul, à qui Ocba remit avant son départ le commandement de l'armée, s'était occupé du bien public; aussi l'émir, qui sentait sa santé défaillante et qui voulait se démettre de son gouvernement, proposa-t-il au calife de lui

donner Abdelmélik pour successeur. Ocba mourut la même année (741—124), et Abdelmélik monta une seconde fois au pouvoir. Il en était digne ; mais la fortune ne favorise pas toujours le mérite. Après le départ d'Ocba , les Bérébères s'étaient de nouveau révoltés. Une armée composée en partie d'Égyptiens et de Syriens , envoyée contre eux , fut battue et dispersée. A peine ralliés , ils furent poursuivis de nouveau , poussés vers la mer ; et comme les Bérébères voulurent qu'ils se rendissent à discrétion , les Syriens et les Égyptiens trouvant sur le rivage plusieurs bâtiments , s'y jetèrent précipitamment et passèrent en Espagne, où leur arrivée devint une cause de trouble et de massacres. Ces étrangers s'emparèrent de plusieurs cités de l'Andalousie , et mirent le siège devant Cordoue. Les lâches habitants de cette ville achetèrent leur salut au prix de leur honneur ; ils se saisirent de la personne d'Abdelmélik , qu'ils livrèrent à Baleg , chef des Égyptiens , dont ils redoutaient la féroce cruauté , et ils lui ouvrirent leurs portes. Baleg , en arrivant , fit couper la tête à l'émir , et se fit immédiatement proclamer émir de l'Espagne par les Cordouans et l'armée.

L'usurpation de Baleg causa beaucoup de mécontentement non-seulement parmi les musulmans d'Espagne , mais encore parmi les Syriens , qui

avaient fait jusque-là cause commune avec les Égyptiens, et qui, plutôt que de le reconnaître, se retirèrent à Mérida avec leur chef Thaalaba. D'un autre côté, Abd-el-Rahman, fils d'Ocba, avait formé une troupe d'élite à laquelle se réunirent tous les soldats d'Abdelmélík qui avaient pu se soustraire à la cruauté de Baleg. Cette troupe partageait tous les sentiments dont son général était animé ; elle ne tarda pas à se montrer dans les champs de Calatrava, entre Tolède et Cordoue. Baleg était venu à sa rencontre. L'action s'engagea sur-le-champ et l'on se battit avec un acharnement qui tenait de la fureur. Baleg, à la tête des siens, appelait à grands cris le fils d'Ocba. « Le voici, s'écrie Abd-el-Rhaman, le voici le fils d'Ocba. » Soudain ils fondent l'un sur l'autre ; ils se pressent, se frappent à coups redoublés. Abd-el-Rahman, plus adroit ou plus agile, retourne son cheval, surprend son ennemi par une attaque imprévue et lui plonge sa lance dans le corps. Baleg tomba mort de ce coup terrible ; ses troupes, découragées, s'enfuirent, laissant la terre couverte de leurs morts. Abd-el-Rahman, pour prix de sa victoire, reçut des Arabes le surnom glorieux d'al-Mansour.

Très-peu de temps après, le calife envoya, pour pacifier l'Espagne, l'habile et brave Houssâm-ben-Dhirâr. Ce ne fut pas sans peine que Houssâm

parvint à remplir sa mission. Comme il n'était pas possible de renvoyer en Afrique les Égyptiens et les Syriens, l'émir voulut les attacher au sol par les liens de la propriété, et il eut soin de leur assigner des terres où ils pussent retrouver le climat et les productions de leur patrie; mais en faisant ces répartitions il respecta les droits des Arabes de la conquête ou de leurs descendants, afin que personne n'eût lieu de se plaindre. L'Espagne se trouva ainsi divisée en quatre factions bien distinctes : celle des Yémanis ou Arabes de l'Yémen, à laquelle se rattachaient les Arabes de la conquête; celle des Égyptiens; celle des Syriens, et celle des Alabdaris qui se composait de tous les Africains Maures ou Bérébères.

Houssâm eut pourtant des ennemis; tous ceux qui n'obtinrent pas de lui ce qu'ils demandaient, quelque exagérées que fussent leurs demandes, se liguèrent contre son autorité. Parmi les mécontents on remarqua Samaïd-ben-Halim, qui, après la mort de Baleg, avait été reconnu chef de la faction égyptienne. Il voulait le gouvernement de Saragosse, que Baleg, disait-il, lui avait promis : l'émir ne se crut pas obligé à tenir les promesses de l'usurpateur. Samaïd passa des plaintes et des murmures à la désobéissance, et de la désobéissance à la révolte ouverte. A la tête des Égyptiens

et des Alabdaris , il parcourut en ennemi toute l'Espagne , levant d'énormes contributions sur les populations qui ne se déclaraient pas immédiatement pour lui. Thueba-ben-Zalema, ArabeYémani, connu par de brillants exploits , se joignit à Samaïl , et tandis que l'émir se trouvait à Bêjâ , au fond de la Lusitanie, Samaïl et Thueba s'avançaient vers Cordoue. L'émir voulut s'y rendre pour s'y fortifier et en fermer l'entrée aux rebelles ; pour que sa marche fût ignorée , il prit des routes détournées ; mais son secret avait été vendu aux rebelles , qui se saisirent de sa personne , et l'emprisonnèrent dans une des tours de Cordoue , en publiant que tout cela se faisait par l'ordre du calife. Pour ne pas indisposer les Arabes , on donna le titre d'émir à Thueba ; Samaïl s'adjudgea le gouvernement de Saragosse. Les amis d'Houssâm , trop faibles pour tenter de le délivrer à force ouverte , eurent recours à l'intrigue. Trente hommes déterminés attaquèrent au milieu de la nuit les gardes de la tour où l'émir était renfermé ; ceux qui ne purent fuir furent égorgés , et les portes de la prison s'ouvrirent. Houssâm parcourut aussitôt la ville , et ses partisans , c'est-à-dire tous les musulmans honnêtes se joignirent à lui ; Thueba dut quitter Cordoue ; il alla rejoindre Samaïl , qui , suivi d'une armée nombreuse , vint mettre le siège

devant la capitale. Les Cordouans, l'émir à leur tête, firent une vigoureuse sortie qui jeta l'épouvante dans le camp de Samaïl, qui, s'attendant à une sortie nouvelle, prépara une embuscade que les assiégés n'aperçurent que lorsqu'ils se virent enveloppés. Un grand nombre de Cordouans périrent. L'émir lui-même fut trouvé parmi les morts. Depuis ce moment, Thueba et Samaïl possédèrent sans rivaux toute l'Espagne, le premier à Cordoue, le second à Saragosse.

Les musulmans honnêtes gémissaient en secret de cet état de choses ; les deux émirs, peu occupés du bien général, ne songeaient qu'à fortifier leur parti ; et à leur exemple les walis, les alcaïdes et les commandants des frontières (1) cherchaient à se procurer l'indépendance. Dans ces circonstances fâcheuses, qui pouvaient aboutir en fort peu de temps à la ruine de l'islamisme en Espagne, les plus nobles Arabes de la tribu de Cathou, les Yémanis et même plusieurs scheïks égyptiens tinrent une assemblée où il fut question de trouver un remède aux maux dont l'État était menacé ; il fut reconnu qu'il fallait que le pouvoir fût concentré dans les mains d'un émir supérieur à tous

(1) Le wali était gouverneur d'une contrée ; il avait deux wasirs pour ministres et pour conseil. Les alcaïdes étaient gouverneurs des villes et des forteresses.

les autres, qui seul aurait le droit de nommer les walis et les alcaýdes, auquel en un mot serait confié l'exercice du pouvoir suprême. On décida de plus que l'on ne pourrait désigner pour ces hautes fonctions qu'un homme connu avantageusement par ses qualités, et qui n'aurait pas été chef de parti. Le choix tomba à l'unanimité sur Joussouf-el-Fehri de la tribu arabe de Coraix, qui était celle du Prophète. La mort récente de Thueba avait diminué les obstacles que ce projet avait d'abord rencontrés (746 — 129).

Joussouf montra dès les premiers jours qu'il n'était pas indigne de la préférence qu'on lui avait donnée sur tous les ambitieux qui se disputaient le pouvoir, et il se livra avec autant de zèle que de sagesse à donner à l'Espagne des institutions protectrices, à réformer les abus, à régler sur de plus justes bases la répartition de l'impôt, à relever les esprits, et surtout à leur donner une même direction : le bien général. Il avait eu, il est vrai, malgré sa réputation de prudence, la folle ambition de conquérir les Gaules, et il avait fait pour cela de grands préparatifs ; mais les événements qui survinrent ne lui permirent pas de suivre cette expédition. On croit aussi qu'il nourrit en secret la pensée de distraire l'Espagne de la domination du calife pour s'en faire un royaume

indépendant. Mais l'exécution de ce projet était bien difficile ; d'autres chefs, non moins ambitieux que lui , n'auraient pas manqué d'élever des prétentions rivales ; de ce nombre étaient Samaïl et Amer-ben-Amrou , chef des Alabdaris.

Ce dernier, d'un caractère fier, indomptable, n'attendit pas même que l'émir manifestât ses prétentions au pouvoir suprême pour tâcher de le perdre dans l'opinion du calife , afin d'obtenir sa dépouille. Devenu ennemi de Samaïl après avoir fait longtemps avec lui cause commune , il exigea de l'émir qu'il ôtât à Samaïl et à son fils les gouvernements de Tolède et de Saragosse pour l'en revêtir lui-même ; mais l'émir ne se montra pas disposé à dépouiller sans motif des hommes dont il n'avait pas à se plaindre. Amer laissa imprudemment éclater de vifs ressentiments , ce qui fit que sa conduite fut surveillée de très-près : on intercepta une lettre qu'il écrivait au calife pour lui dénoncer la tyrannie de l'émir et ses projets d'indépendance. I lui dénonçait pareillement Samaïl , qui se livrait aux mêmes excès que l'émir. Celui-ci fit voir cette lettre à Samaïl et à son fils , et il fut résolu qu'on se saisirait de sa personne et que , sur le procès qui lui serait fait, on le condamnerait au dernier supplice. Samaïl , informé qu'Amer devait prochainement passer près de Si-

guenza (1) presque seul, envoya quelques cavaliers sur la route, avec ordre de lui amener Amer de force ou par adresse. Ces cavaliers ne tardèrent pas à voir arriver Amer et sa troupe ; mais, comme elle était fort nombreuse, ce qui ne leur permettait pas d'agir hostilement, ils s'approchèrent d'Amer, le saluèrent de la part de leur maître, et l'invitèrent à venir prendre quelques moments de repos dans son palais. Amer, qui ne savait pas que sa lettre avait été interceptée, accepta l'invitation et se laissa conduire chez Samaïl. On se mit à table. A un signal donné, des soldats se présentèrent. Amer, surpris mais non intimidé, s'élance le glaive à la main, s'ouvre un sanglant passage à travers les soldats, et parvient à se sauver avec un petit nombre des siens. Dès ce moment la guerre fut déclarée, guerre à mort entre Amer et ses deux ennemis.

L'émir apprit avec douleur la perte de Saragosse, qui, après un siège long et meurtrier, avait dû capituler et reconnaître Amer pour seul et légitime émir nommé par le calife. Il se mit aussitôt en marche avec toutes les troupes qu'il put rassembler ; il prit en passant à Tolède celles que Samaïl y avait déjà organisées, et jura d'exter-

(1) C'était dans cette ville que Samaïl résidait.

miner les rebelles ou de périr dans l'entreprise. Ceux-ci, de leur côté, ne négligeaient aucun moyen de défense, et, usant tour à tour de menaces et de promesses, attirant les uns par l'espérance, entraînant les autres par la terreur, ils mirent sur pied des armées nombreuses.

Ainsi partout les musulmans étaient appelés au combat, et l'Espagne entière prenait les armes. Les généraux mêmes des frontières, abandonnant leur poste, se hâtaient d'accourir avec leurs soldats pour prendre part à la guerre civile. On se battait dans les villes et dans les campagnes avec un acharnement sans exemple ; la mort et la destruction s'étendaient en tous lieux, et les peuples, épouvantés, s'éloignaient en fuyant de leurs habitations qu'ils ne pouvaient défendre et qui devenaient la proie des flammes. Plusieurs cités, livrées au pillage et à l'incendie, disparurent à cette époque du sol de l'Espagne et ne laissèrent à leur place que des cendres et des ruines, pour attester aux générations futures, par ce monument de deuil, que de toutes les fureurs qui peuvent agiter le cœur des hommes, il n'en est point de plus cruelles que celles qui sont produites par l'esprit des factions.

Les califes étaient trop éloignés pour pouvoir apporter à ces maux un prompt remède ; n'étant instruits des événements que par les rapports des

parties intéressées , ils devaient presque toujours adopter les vues de leurs émirs. Ils étaient d'ailleurs si fatigués eux-mêmes des révolutions qui chaque jour ébranlaient leur trône , qu'ils ne pouvaient prendre beaucoup d'intérêt aux affaires d'Espagne. Un changement de dynastie s'était opéré depuis peu , et la force des armes avait décidé de la légitimité. Aboul-Abbas-Azefâh s'était emparé du sceptre. Il descendait ou prétendait descendre d'Abbas , oncle de Mahomet. Plus occupé de cimenter sa puissance avec le sang de tous les Ommiades (1) que de rendre la paix aux provinces de l'empire , il s'était contenté de confirmer l'élection de Joussouf , que peut-être il n'aurait pu remplacer , et Joussouf , de son côté , avait reconnu son autorité. Rarement les princes malheureux ont trouvé , en descendant du trône , des amis sincères décidés à partager leur mauvaise fortune. Toutefois beaucoup de scheiks arabes , liés par la reconnaissance à la mémoire de leurs anciens princes , regardaient Azefâh comme un usurpateur. D'un autre côté , profondément touchés des malheurs de leur patrie adoptive , ils se réunirent secrètement à Cordoue , au nombre d'environ quatre-vingts ;

(1) Le calife Othman , troisième successeur du Prophète , descendait d'un parent de ce dernier , nommé Ommiâh. De là s'est formé le nom *Ommiades*.

et là, se dépouillant de toute haine, de toute prévention, de toute ambition personnelle, ils cherchent de bonne foi les moyens de mettre un terme à la guerre civile.

CHAPITRE II.



CHAPITRE II.

Abd-el-Rahman , dernier prince de la race d'Ommiâh , sauvé de la rage des meurtriers. — Ses aventures. — Il vient en Espagne, est proclamé roi ou calife de Cordoue. — Guerres qu'il doit soutenir. — Révoltes des fils de Joussouf. — Aventures de Mohamed, l'un d'eux. — Fondation de la mosquée de Cordoue. — Mort d'Abd-el-Rahman Ier.

Quand ils furent tous rassemblés , Hugoât d'Émesse prit la parole en ces termes : « Vous connaissez les troubles affreux de l'Orient, l'usurpation des Abassides et les disgrâces de nos anciens princes ; vous savez que tout l'empire est agité d'horribles convulsions et que dans chaque province le wali s'est érigé en despote. Quel bien pouvons-nous attendre d'un tel gouvernement ? Eussions-nous un calife aussi juste qu'Omar , nous serions trop éloignés de lui pour recevoir l'influence

de ses vertus ou de son génie. N'avez-vous pas appris mille fois de l'expérience combien cette distance énorme où nous sommes du trône a causé de mal à l'Espagne? Quant aux deux généraux qui maintenant combattent pour s'arracher le pouvoir, croyez-vous qu'ils vous destinent la paix, le bonheur, la justice? Non; c'est d'eux seuls qu'ils s'occupent. »

Ces mots produisirent sur les esprits une vive impression, et tous les chefs convinrent que le seul moyen de salut qui restât à l'Espagne était dans un gouvernement juste et fort, tout à fait indépendant de l'Orient, capable de garantir au peuple la prospérité et le repos, et de le régir par des lois sages et paternelles. Alors Témam-ben-Alcama représenta qu'il ne suffisait pas de désirer le bonheur de l'Espagne, qu'il fallait faire en sorte de l'opérer, que le difficile était de trouver un prince qui convînt à la nation et aux circonstances.

« Nobles scheiks, dit à son tour Wahib-ben-Zaïr, après la fin tragique de Mérrouan, deux rejetons de sa triste famille, échappés au massacre, vivaient honorés à la cour d'Azefâh, qui, touché de leurs vertus, avait promis de les épargner. C'étaient Suleyman et Abd-el-Rahman, tous deux petits-fils d'Hixêm, dixième calife de la race d'Ommiâh; mais l'envie cruelle, qui jamais ne se

lasse de poursuivre et de nuire , suscita contre ces deux princes un lâche ennemi qui les dénonça au calife comme de hardis conspirateurs. Le calife , excité par cet homme , ordonna le supplice des deux petits-fils d'Hixêm. Suleyman fut pris et égorgé ; Abd-el-Rahman , par bonheur , était absent de Damas. Informé secrètement par ses amis du trépas de son frère et du danger qui le menaçait , il prit de l'or et des chevaux , et , caché sous un obscur déguisement , il quitta la Syrie par des chemins détournés , évitant avec soin tous les lieux habités , de peur d'être reconnu. Il vécut assez longtemps avec les Arabes Bédouins , menant comme eux la vie de pasteur ; et ce jeune prince , sorti du sein de l'opulence et des grandeurs , accoutumé aux délices des palais et au luxe des villes , paraissait né au milieu des champs et sous la tente des Arabes nomades , tant il supportait avec courage le travail et la fatigue. Mais il craignit enfin d'être découvert dans cette retraite , et il passa d'Égypte en Afrique.

« Dans cette dernière contrée de nouveaux périls l'attendaient. Aben-Habid était gouverneur de la province de Barcâh ; il ne se souvenait plus qu'il devait sa fortune aux Ommiâhs , et , comme tous les ingrats , de l'oubli du bienfait il passa à la haine du bienfaiteur. Le calife avait envoyé de tous côtés

le signalement du fugitif ; Aben-Habib l'avait reçu , et, apprenant qu'un jeune homme assez semblable à celui que le signalement désignait était entré sur le territoire de Barcâh, il dispersa ses agents dans la campagne, pour tâcher de le prendre ; il envoya aussi à tous les alcaydes les ordres les plus rigoureux. Abd-el-Rahman, qui ignorait ces dispositions, vivait avec une tribu errante de Bédouins parmi lesquels il se croyait en sûreté. Ses bonnes qualités, son caractère franc et officieux lui avaient gagné l'amitié de tous ces pasteurs. Un soir les tentes de la tribu furent enveloppées par une troupe de soldats à cheval. Ces soldats demandèrent aux Arabes s'ils n'avaient pas parmi eux un jeune Syrien dont ils firent le portrait. Les Bédouins reconnurent aisément qu'il s'agissait de leur hôte, Giafar-al-Mansour, car c'était ainsi qu'ils nommaient Abd-el-Rahman ; mais, soupçonnant que ces soldats venaient pour le prendre et le livrer à ses ennemis, ils leur répondirent que le jeune Syrien qu'ils cherchaient était à la chasse des bêtes fauves avec quelques compagnons de son âge, et qu'ils passaient ensemble la nuit dans un vallon peu éloigné qu'ils leur indiquèrent. Dès que les émissaires d'Habib furent partis, les Bédouins allèrent réveiller leur hôte et lui racontèrent ce qui s'était passé. Abd-el-Rahman les remercia

les larmes aux yeux, et, accompagné de six jeunes gens de la tribu, il partit la nuit même et prit le chemin du désert. Il traversa d'immenses plaines de sable; au bout de quelques jours d'une marche pénible, il arriva à Tahart, à quatre journées de Telemen ou Tremecen. Tahart, capitale de l'Algarve du milieu, est le principal campement des tribus zénètes. Les habitants l'accueillirent avec joie, et un des principaux scheiks le reçut dans son habitation. Comme Raha, sa mère, appartenait à la noble tribu zénète, il crut pouvoir confier à ses nouveaux hôtes sa naissance et ses malheurs; et les Zénètes, ravis de le posséder parmi eux, lui offrirent avec empressement tous les secours dont ils pouvaient disposer. C'est au milieu des Bérébères de Zénéta qu'Abd-el-Rahman vit encore; c'est lui que je vous propose d'élire pour souverain. Descendant de l'illustre Moawiah, il est le dernier fils du calife Hixêm. »

Tous les scheiks, émerveillés de ce qu'ils venaient d'entendre, n'eurent qu'une voix en faveur de ce prince, unique reste d'une famille qui avait produit tant de califes, et ils députèrent vers lui Wabid-ben-Zaïr et Témam-ben-Alcama pour lui offrir la couronne d'Espagne au nom de tous les musulmans fidèles qui s'intéressaient à la gloire et au bonheur de leur nouvelle patrie. Ces députés

passèrent en Afrique sous divers prétextes, gardant un religieux silence sur l'objet de leur voyage, de peur d'y faire naître des obstacles. Ils arrivèrent heureusement à Tahart; présentés au prince, ils lui exposèrent en peu de mots leur mission; ils ne lui cachèrent pas qu'il aurait des difficultés à surmonter, des obstacles à vaincre; mais ils lui promirent obéissance et fidélité de la part des tribus arabes, syriennes et égyptiennes.

« Nobles envoyés, leur répondit Abd-el-Rahman, je suis trop glorieux de votre choix pour ne pas unir volontiers mes destinées aux vôtres. Oui, j'irai; je combattrai avec vous, et je serai l'inséparable compagnon de votre fortune. Je ne crains ni l'adversité, ni les fatigues de la guerre; j'ai peu d'années, mais le malheur m'a souvent éprouvé; il m'a toujours trouvé ferme et rempli de courage, et si le vœu des musulmans d'Espagne est tel que vous me le dites, j'accepte avec reconnaissance l'honorable poste auquel ils m'appellent. » Abd-el-Rahman dit ensuite qu'avant de partir il voulait instruire les scheiks zénètes de ce qui lui arrivait, et recevoir leurs conseils. « O mon fils, lui dit le scheik son parent, après l'avoir entendu, c'est le Ciel qui t'ouvre cette carrière glorieuse; va la parcourir sans crainte, et compte sur nous. C'est avec la gloire qu'il faut défendre l'honneur de ta fa-

mille, qui est aussi la mienne. » Les Zénètes ne se bornèrent pas à de simples offres ; ils lui donnèrent sept cent cinquante cavaliers d'élite et lui promirent de plus grands secours. Au moment du départ, les Zénètes durent retenir leurs enfants, qui tous voulaient suivre le prince et sa fortune ; plusieurs parvinrent même à s'embarquer avec lui.

Pendant qu'Abd-el-Rahman et ses braves Zénètes voguaient vers l'Espagne, Joussouf, vainqueur d'Amer, retournait vers Cordoue, traînant après lui le rebelle et son fils chargés de chaînes. Samaël était sorti en même temps de Cordoue pour se rendre auprès de lui ; il le rencontra au passage des montagnes, à vingt lieues au-dessus de Tolède. Quoiqu'il parût très-fatigué de la course rapide qu'il avait faite, Joussouf, sans lui donner le temps de respirer, lui demanda ce qui l'amenait. Samaël lui remit alors un écrit qu'il avait reçu l'avant-veille, mais dont le contenu s'adressait à l'émir. Il renfermait ces mots, « Ton règne va finir ; celui qui doit détruire ta puissance est en chemin. Dieu nous destine tous à la mort. Pourquoi épargnes-tu encore Amer et son fils ? Qu'ils périssent et avec eux tous les scheiks perfides qui ont appelé ton successeur ! Qu'ils périssent ! car ils sont tous connus. C'est toujours gagner que de diminuer le nombre de ses ennemis. » Joussouf et

Samaël cherchaient, mais en vain, à deviner le sens de cet écrit mystérieux (1), lorsque arriva un messenger de Cordoue envoyé par le fils de l'émir qui mandait à son père qu'un des enfants ou descendants du calife Hixém, Abd-el-Rahman-ben-Moawiah, était parti d'Afrique, appelé par la faction des Ommiâhs, laquelle paraissait composée des principaux scheiks des tribus de l'Arabie, de la Syrie et de l'Égypte, et qu'il amenait avec lui un corps de troupes bérébères. Joussouf tomba dans un accès de fureur qui devint fatal à ses prisonniers; il donna l'ordre barbare de les déchirer par lambeaux, ce qui fut exécuté. Cet horrible supplice, monument de cruauté inutile, parut indisposer contre lui la fortune, qui l'abandonna pour son rival.

Abd-el-Rahman était arrivé en Espagne au commencement de l'année 755-138; il avait pris terre à Almanecar, à quinze ou dix-huit lieues au sud de Grenade. Il y fut reçu par un grand nombre de scheiks andalous, qui lui jurèrent obéissance en le prenant par la main, suivant

(1) Il est probable que cet écrit provenait de quelqu'un des conjurés, qui, après le principe que c'est toujours gagner que de diminuer le nombre de ses ennemis, voulait se débarrasser d'Amer par les mains de Joussouf, et peut-être même rendre Samaël suspect à l'émir.

l'usage. Le peuple, dont le concours était immense, se mit aussitôt à crier : « Que Dieu protège Abd-el-Rahman, roi d'Espagne ! » En peu de jours la nouvelle de cet événement se répandit dans tout le midi, et la jeunesse courut en foule se ranger sous les drapeaux du prince. Abd-el-Rahman était à la fleur de l'âge, rempli de grâce et de majesté, d'une figure aussi noble que prévenante, d'une taille avantageuse et bien proportionnée. La douce joie qui enivrait son âme à l'aspect de ce peuple ravi de le voir, répandait sur ses traits un air de sérénité qui rehaussait encore ses avantages. Environ vingt mille hommes d'Elvire, d'Almería, de Malaga, de Xerez, d'Arcos et de Sidonia, se joignirent à ses Zénètes, et l'accompagnèrent à Séville, où il fit son entrée aux acclamations générales. Toutes les villes voisines lui envoyèrent des députés pour faire leur soumission.

L'émir, exactement informé de tout ce qui arrivait, voyait avec un dépit amer l'inconstance de la faveur populaire. Il s'indignait surtout de la perfidie des scheiks arabes et syriens, et de la trahison des scheiks égyptiens qui commandaient les places de la côte. Il donna l'ordre à l'aîné de ses fils, Abd-el-Rahman, de travailler à la défense de Cordoue; ses deux autres fils, Muhamed et Alcasim furent envoyés, le premier à Valence, le

second au pays de Thadmir (la Murcie). Samaël et lui parcoururent les provinces de Tolède et de Mérida, et ils firent de fortes levées de soldats. De son côté, le prince Abd-el-Rahman, instruit par le malheur autant qu'un autre aurait pu l'être par l'expérience, se préparait au combat qui devait décider de son sort. Il connaissait les hommes, et il n'ignorait pas que, pour s'attacher fortement les Arabes, il devait, par des actions d'éclat, se montrer supérieur au vulgaire; d'ailleurs la réputation de ses deux adversaires pourrait décourager ses partisans quand le premier sentiment d'enthousiasme se serait refroidi; il fallait donc s'entourer de bonne heure du prestige de la victoire, et, pour se montrer digne de la couronne, la conquérir à force de valeur. Aussitôt il réunit ses capitaines, leur communiqua ses desseins que tous approuvèrent, et se dirigea sur Cordoue. Il rencontra sur sa route le fils de Joussouf, qui tenta de lui fermer le passage; après l'avoir complètement défait, il le força de rentrer dans la ville, dont le siège commença aussitôt. Joussouf et Samaël accoururent pour le faire lever.

Le roi (c'est ainsi que nous appellerons désormais Abd-el-Rahman-ben-Hixêm) n'hésita pas longtemps sur le parti qu'il devait prendre. Il fit de son armée deux corps, laissa l'un devant Cordoue,

sous les ordres de l'habile Témam ; et avec l'autre il alla au-devant de ses deux ennemis. C'était, ce semble, une action téméraire que de conduire dix mille chevaux contre une armée quatre fois plus nombreuse, commandée par deux chefs expérimentés. Le roi le savait ; mais sa position presque désespérée le forçait à frapper des coups décisifs. Il comptait d'ailleurs sur le dévouement de ses troupes et sur l'invincible courage de ses Zénètes. D'un autre côté il fit, pour obtenir la victoire, toutes les dispositions qu'on eût pu attendre d'un général consommé.

On raconte qu'au moment de livrer la bataille il parcourait les rangs en disant aux soldats : *C'est aujourd'hui le jour des victimes (1) ; ce sera un jour de malheur pour Joussouf et les siens.* Joussouf, au contraire, voyant le petit nombre de ses ennemis, ne put s'empêcher de parler de la victoire qu'il allait remporter, comme d'un triomphe trop facile et peu digne de lui. On ajoute qu'il répéta ces vers d'un ancien poète : « Nous somme une foule altérée par une soif brûlante, et nous n'avons qu'un puits à moitié desséché. Comment pourrons-nous assouvir cette soif qui nous dévore ? »

(1) La fête des Victimes, une des grandes solennités religieuses des mahométans.

La bataille fut livrée dans la plaine de Musara , à quelque distance de Cordoue. La cavalerie africaine et celle de Xerez firent des prodiges ; elles enfoncèrent plusieurs fois l'ennemi. Vers le milieu du jour les soldats de l'émir, voyant la terre couverte de morts et d'armes brisées, furent saisis de terreur, et, sans écouter la voix de leurs chefs, ils commencèrent à se disperser. Joussouf et Samaël, entraînés par les fuyards, quittèrent en frémissant de rage ce théâtre de leur défaite. L'émir se retira dans l'Algarve avec quelques faibles débris de son armée ; Samaël rentra presque seul à Tolède. Ses soldats se dispersèrent dans les montagnes d'Elvire (les Alpuxarres).

Le roi recueillit plusieurs fruits de sa victoire ; le premier fut la reddition volontaire de Cordoue. Le fils de Joussouf, craignant d'être livré par les Cordouans au roi *adhagel* (c'est-à-dire intrus, usurpateur, nom que les partisans de l'émir donnaient au prince Abd-el-Rahman), était sorti de la ville avec toutes ses troupes. Le roi fut reçu dans Cordoue avec joie ; mais ils n'osaient pas trop la faire éclater, de peur de réaction. Le roi n'y passa que peu de jours, parce qu'ayant appris que l'émir rassemblait une seconde armée du côté de Mérida, ne voulut pas lui donner le temps d'achever ses préparatifs. Il se mit aussitôt en marche ;

mais ayant appris, à quelque distance de Cordoue, que l'émir, passant par des chemins détournés, était arrivé devant Cordoue, qu'il avait pénétré dans la ville, et pris ensuite le chemin de Grenade pour y rejoindre le gros de son armée, le roi retourna sur ses pas, se mit à la poursuite de l'émir et l'atteignit enfin près d'Almagnécar. L'action s'engagea aussitôt : Joussouf et Samaël combattaient pour conserver le pouvoir, Abd-el-Rahman pour gagner un royaume. Décidé à périr ou à vaincre, il se mit à la tête des Zénètes, se précipita au milieu de la plus forte mêlée, et détermina la victoire, qui avait paru hésiter.

Les deux généraux, consternés, rallièrent avec peine quelques débris et s'enfoncèrent dans les montagnes rocheuses d'Elvire. Alors Samaël, n'apercevant plus aucun moyen de résistance et n'ayant plus d'espoir, osa proposer à l'émir de tenter avec le roi adhagel la voie des négociations. Joussouf montra d'abord beaucoup de répugnance ; mais la nécessité lui arracha le consentement que Samaël attendait pour agir. Abd-el-Rahman accorda amnistie et oubli du passé, tant pour les généraux que pour les soldats, à la charge pour les premiers de remettre dans un délai déterminé toutes les places qui étaient encore en leur pouvoir, ainsi que leurs munitions de guerre. Ce traité

fut conclu vers le commencement de l'année 756-139.

Le roi profita de la paix que ses victoires avaient donnée à l'Espagne, pour se livrer à l'embellissement de Cordoue. Il contint par une solide chaussée les eaux du fleuve qui baigne les murs de Cordoue (le Guadalquivir), et dans le terrain conquis sur les eaux il planta de vastes jardins, au milieu desquels s'élevait une haute tour, d'où la vue embrassait un horizon immense. Il planta dans ce jardin un palmier duquel sont sortis, dit-on, tous les palmiers qui se trouvent aujourd'hui en Espagne. On dit aussi que souvent, dans ses moments de loisir, il contemplait du haut de la tour les campagnes voisines, et qu'un jour, ses yeux s'étant arrêtés sur le palmier, tout ému par les doux souvenirs de sa patrie, il fit les vers dont voici le sens :

« Beau palmier, tu es comme moi étranger dans ces lieux ; mais les vents de l'ouest caressent mollement tes rameaux, tes racines trouvent un sol fécond, et ta tête s'élève au milieu d'un air pur. Ah ! comme moi, tu verserais des pleurs si tu pouvais ressentir les soucis qui me dévorent ! Tu n'as rien à craindre de la mauvaise fortune, et moi, je suis toujours exposé à ses atteintes. Quand le sort cruel et la fureur d'Al-Abbas me bannirent de ma chère

patrie, mes pleurs arrosèrent souvent les palmiers qui croissent sur les bords de l'Euphrate; ni les palmiers, ni le fleuve n'ont conservé la mémoire de mes douleurs. Toi, beau palmier, tu ne regrettes point la patrie! »

Le roi se croyait obligé à la reconnaissance envers Samaël : il le chargea de parcourir les provinces orientales et d'y rétablir l'ordre et la concorde. Vers le même temps (757 — 140) arrivèrent un grand nombre d'illustres Arabes, que leurs anciennes liaisons avec les Ommiâhs avaient rendus suspects au calife Azefâh, et qui n'avaient échappé aux persécutions que par la fuite. Parmi eux était Abdelmélik-ben-Omar, à qui le roi donna d'abord le gouvernement de Séville et plus tard celui de Saragosse. C'est de cet Abdelmélik-ben-Omar, *Omaris filius*, que les anciennes chroniques ont fait le roi Marsille contemporain de Charlemagne, et devenu si fameux dans les romans de chevalerie du Boyardo et de l'Arioste.

Cependant Joussouf commençait à se repentir d'avoir fait un traité qui le faisait descendre au rang des sujets. Ses regrets augmentèrent lorsque, ayant secrètement parcouru la province de Tolède, il reconnut dans ses anciens amis, pour le roi adhagel, un sentiment de haine qu'il prit pour du dévouement à ses intérêts. Il réunit quel-

ques mécontents, s'empara d'Almodovar, écrivit à ses trois fils de lui amener les troupes qu'ils pourraient rassembler, établit plusieurs dépôts d'armes et de munitions. Le wali de Séville, à qui le roi confia le soin de terminer cette guerre, ne perdit pas de temps; après avoir successivement pris ou détruit tous les magasins de Joussof, il l'atteignit lui-même aux environs de Lorcos, l'enveloppa de sa cavalerie et détruisit complètement les bandes rebelles. Joussof lui-même fut trouvé parmi les morts. Sa tête, envoyée à Cordoue, y fut suspendue au-dessus d'une des portes de la ville, suivant l'usage barbare de ce temps (759 — 142). La mort de l'émir affaiblit considérablement son parti, mais elle ne l'anéantit pas. Ses trois fils Abd-el-Rahman, Muhamed et Casim, avaient levé quelques troupes et s'étaient emparés de Tolède en l'absence du wali Témam-ben-Alcama. Celui-ci, fidèle serviteur du roi, et non moins brave que fidèle, réunit toutes les troupes de la province et se mit à la poursuite des trois frères. Il les atteignit près de Tolède et leur livra un combat sanglant. Abd-el-Rahman fut tué; Muhamed et Casim rentrèrent dans Tolède. Témam les poursuivit, et, à la faveur de quelques intelligences avec les habitants, il pénétra dans la ville avec un corps de troupes sûres. Dans le désordre que causa son

apparition soudaine, Muhamed tomba au pouvoir du wali; Casim se sauva déguisé; les chefs des révoltés perdirent la vie. Muhamed, envoyé à Cordoue, fut enfermé dans une tour des remparts.

Casim, arrivé à Algeziras, voulait passer en Afrique. Il en fut empêché par un ancien ami de Joussof, le scheik Barcerâh, qui lui conseilla de tenter encore le sort des armes et lui promit des troupes; il réunit en effet sous les drapeaux de la révolte une foule de gens oisifs, accoutumés à la licence et demandant la guerre dans l'espoir du pillage; de ces gens qui, nourris dans les excès des discordes civiles, se montrent tour à tour dans tous les partis, portant dans chacun la même intolérance et les mêmes fureurs. Barcerâh surprit d'abord la ville mal fortifiée de Sidonia; de là il conduisit ses bandes à Séville, qui était dans une sécurité parfaite et dont il s'empara par surprise. Le roi, informé de cet accident, accourut avec sa cavalerie africaine. Barcerâh voulut lui disputer l'entrée de Séville: ses bandits, enfoncés par les Zénètes, l'abandonnèrent, et comme il ne voulut pas se rendre, il fut tué sur la place. Les Zénètes poursuivirent les bandits et en firent un grand massacre. Témam arriva de Tolède au bout de peu de jours; le roi voulait qu'il prît du repos. « Je n'aurai de repos, répondit Témam, qu'après que

j'aurai exterminé tous les rebelles que l'Espagne renferme. » Il partit sur-le-champ pour Sidonia qu'il emporta d'assaut ; de là il se rendit devant Algeziras , où Casim s'était retranché ; les bandits , épouvantés par les préparatifs d'un assaut , se saisirent de la personne de Casim , qu'ils livrèrent à Témam pour se racheter du supplice. Témam revint triomphant à Séville , et le roi , pour le récompenser de ses services , le nomma son hagib ou premier ministre.

Le roi , toujours généreux , épargna les jours de Casim , comme il avait épargné ceux de son frère ; mais il eut à se repentir d'avoir poussé trop loin la clémence. Casim fut enfermé dans une tour de Tolède. Samaël n'avait pris aucune part à la révolte de Joussouf et de ses enfants , et avec l'agrément du roi il s'était retiré dans sa maison de Siguënza , où pendant longtemps il ne parut occupé qu'à goûter les douceurs de la vie privée ; sa maison , rendez-vous de quelques amis , était en apparence celle d'un philosophe détaché des vanités du monde ; mais on avait surpris le secret d'une conspiration dangereuse dont il était l'âme. Samaël regretta , ainsi que Joussouf , la souveraine puissance , il se lassa de la faculté de jouir d'un bonheur paisible , et tandis qu'il faisait prendre à sa maison le dehors d'un lieu de plaisirs , ses poi-

gnards s'aiguisaient dans l'ombre. Sur un ordre secret du roi, il fut arrêté dans sa maison même et conduit à une prison de Tolède, où il mourut au bout de quelques mois; on dit même que sa fin y fut avancée.

Il est des hommes que rien ne corrige. Un scheik de Tolède, parent de Joussouf, nommé Hixêm-el-Fahri, aidé de ses amis, tira Casim de sa prison. Le roi n'eut pas plutôt reçu avis de ce nouvel incident, qu'il partit de Cordoue avec sa cavalerie. Son hagib Témam l'avait accompagné; et comme il venait d'apprendre qu'un orage menaçait la côte de l'Algarve, il engagea le roi à proposer aux révoltés une amnistie pleine et entière s'ils se rendaient dans trois jours. Ce moyen réussit. Tous les rebelles se hâtèrent de rentrer dans le devoir. Hixêm, forcé de céder, se rendit en suppliant auprès du roi; Casim rentra dans sa prison. On conseillait au roi d'envoyer Hixêm au supplice, et avec lui les principaux conjurés. « La parole donnée à des traîtres et à des rebelles, lui disait-on, ne saurait vous lier, surtout quand l'intérêt de l'État exige qu'elle soit retirée. » Le roi répondit que, dût-il exposer son trône, il ne violerait point sa promesse. Hixêm conserva une vie qu'il n'aurait point fallu lui promettre.

Le motif qui avait engagé Témam à transiger

avec les rebelles de Tolède, c'était l'avis qu'il avait reçu du scheik de Tahart, qu'Ali-ben-Mognéith, émir de Caïrwan, allait s'embarquer pour l'Espagne avec une puissante armée, dans l'intention, disait-il, de rétablir dans ce pays l'autorité du calife d'Orient. De nouveaux avis signalèrent le débarquement d'Ali sur les côtes de l'Algarve. Le rebelle Hixém, prévenu de son arrivée, ralluma dans Tolède le feu mal éteint de la révolte, et fit proclamer le calife d'Orient ; il se rendit ensuite au camp d'Ali. Le roi, de son côté, ne perdit pas de temps, et, tandis qu'il faisait bloquer Tolède par une division de son armée, il prit avec le reste la route de Mérida. Averti de son approche, le présomptueux émir se disposa au combat, qu'il croyait devoir être une victoire. L'événement trompa son attente ; ses Africains furent complètement battus ; l'émir lui-même resta sur le champ de bataille. Le roi fit porter secrètement sa tête à Caïrwan ; ses émissaires l'attachèrent pendant la nuit à une colonne qui était sur la place avec un écriteau où se lisaient ces mots : *C'est ainsi qu'Abd-el-Rahman, successeur des Ommiâhs, traite les téméraires et les superbes* (763-146).

Hixém se retira du côté de Sidonia, et il engagea dans sa révolte l'alcaïde de cette ville et quelques alcaïdes voisins. Abdelmélik-ben-Omar

se mit à leur poursuite, et, après avoir dissipé leurs bandes, s'étant rendu maître de tous les principaux conjurés, il leur fit trancher la tête, de peur que le roi ne leur laissât une vie qu'ils n'employaient qu'à déchirer l'État. Quelques-uns furent assez heureux pour se sauver en Afrique, où ils réussirent à séduire le wali de Méquinez, qui, sur leurs vaines promesses, se décida très-imprudemment à passer en Espagne; il allait y chercher un tombeau. Cependant le siège de Tolède durait encore; Téman s'y transporta, et soudain tout changea de face. Comme la présence de Casim était le seul obstacle à ce que la ville se rendit, on le fit évader pendant la nuit, et il gagna les montagnes; aussitôt après son départ la ville ouvrit ses portes.

A peine la ville de Tolède s'était-elle soumise, qu'on apprit qu'un corps considérable d'Africains avait débarqué sur la côte orientale, au-dessus de l'embouchure de l'Ebre. Ils obtinrent d'abord quelques légers succès dus à leur invasion imprévue; mais les alcaides de Barcelone, de Tarragone et de Tortose, ayant réuni leurs troupes, enveloppèrent les Africains et en tuèrent une grande partie. Le reste voulut se rembarquer, mais leurs bâtiments avaient été brûlés par la flotte de Tarragone, de sorte qu'ils furent tous forcés

de se rendre. Le wali de Méquinez ne sut point profiter de cette leçon, et, à la faveur des intelligences qu'il s'était ménagées dans Séville, il tenta de surprendre cette ville; mais surpris lui-même par Abdelmélik, il fut contraint de se sauver dans les montagnes. Cette guerre n'était point dangereuse, mais elle fatiguait les peuples, qui ne se livraient qu'en tremblant aux travaux de l'agriculture. Le roi résolut de la terminer. Une armée nombreuse ayant été réunie à Cordoue, conduite par le roi en personne et par son hagib, se dirigea du côté d'Ecija, où les rebelles avaient leurs principales forces. Ils furent presque tous tués; ceux que le fer épargna furent faits prisonniers. Le wali, les traîtres qui l'avaient appelé, tous les principaux officiers se trouvèrent parmi les morts. Ce fut après cette guerre terminée qu'Abdelmélik-ben-Omar fut envoyé de Séville à Saragosse (772-154).

Depuis cinq ou six ans la paix se soutenait en Espagne, et tout semblait concourir pour en assurer la durée. Dans les provinces musulmanes les factions étaient abattues, et s'il existait encore quelqu'un mécontent, il ne pouvait rien entreprendre, parce qu'il manquait de moyens de succès. Dans les Asturies, Silo, qui tenait alors le sceptre, s'était soumis, comme ses prédécesseurs, au tribut ordi-

naire envers le roi de Cordoue ; il pensait avec raison qu'à la faveur de la paix, la nation augmentait, avec sa population, sa richesse, sa force et son industrie, et qu'il ne fallait ensuite qu'une circonstance heureuse pour l'affranchir de l'impôt. Sentant approcher le terme de sa carrière, il avait appelé à sa cour le jeune Alphonse, fils de Froïle, et il l'avait admis d'avance au partage du trône qu'il était dans l'intention de lui laisser tout entier. Ce prince annonçait déjà les grandes qualités qu'il devait déployer un jour. Les grands et le peuple avaient applaudi au choix de Silo.

Tout à coup un ennemi puissant, qui n'était attendu de personne, parut sur les frontières d'Espagne, et ses légions nombreuses couvrirent les Pyrénées ; de là elles descendirent comme un torrent dans les plaines fertiles que l'Èbre arrose dans son cours. Toutes les villes de ces contrées, depuis les sources du fleuve jusqu'à la mer, se hâtèrent d'ouvrir leurs portes. Cet ennemi c'était Charlemagne. Quel motif l'avait attiré en Espagne ? Avait-il été appelé par des scheiks arabes impatients du joug ? voulait-il repousser l'islamisme au delà des mers ? ne fut-il poussé que par le désir d'accroître sa renommée ? L'histoire de son temps, défigurée par les chroniques et surtout par les romans de chevalerie qui ont si longtemps dominé

sur la littérature et glissé partout leurs fictions, n'a pu nous transmettre que des notions incomplètes, inexactes ou fausses. On peut douter d'ailleurs qu'il eût aucun plan arrêté; car, après avoir conquis l'Aragon et la Catalogne, il reprit le chemin de ses États sans laisser en Espagne aucun établissement qui annonçât le dessein de conserver cette conquête.

Les Aquitains et les Navarrais attendaient Charlemagne au passage de Ronceveaux; ils avaient à venger la ruine de leurs villes, ils le laissèrent s'engager dans les gorges profondes des Pyrénées. Tout à coup, sortant de leurs rochers, ils l'attaquèrent, vainquirent son arrière-garde, pillèrent ses bagages et se chargèrent des riches dépouilles que ses soldats avaient apportés des rives de l'Èbre. Les Arabes et même les Espagnols ont prétendu à l'honneur de cette victoire; elle n'appartient ni aux uns ni aux autres: les Francs de la Seine furent vaincus par les Francs de la Garonne et de l'Adour (778-162).

A peine Charlemagne se fut-il retiré, que les troupes d'Abd-el-Rahman reprirent Saragosse et toutes les autres villes qu'il avait emportées dans sa course rapide. Le roi de Cordoue intervint ensuite dans les affaires des Asturies. Après la mort de Silo, la nation, confirmant son choix, avait

reconnu Alphonse ; mais Mauregat , fils d'Alphonse I^{er} et d'une esclave africaine , s'adressa au roi de Cordoue , auquel il promit de maintenir les traités existants , et Abd-el-Rahman lui envoya un corps de troupes dont la présence suffit pour lui aplanir le chemin du trône.

Ce fut vers ce temps que Muhamed , second fils de Joussof , s'échappa de sa prison de Cordoue. Il méritait la liberté par la constance et l'adresse qu'il avait mises à l'acquérir , mais il ne sut pas en faire un bon usage , et au bout de quelque temps il se trouva réduit à regretter l'obscur tour où il avait passé tant d'années. Les premiers temps de sa détention avaient été très-rigoureux ; mais , soit que le cœur de ses geôliers se fût amolli , soit que leur vigilance se fût lassée , il n'était plus aussi étroitement gardé. Il arriva même qu'après les premières années , ses gardiens , touchés de son infortune , crurent pouvoir sans danger le faire jouir de la lumière et d'un air plus pur. Le rusé Muhamed , conduit au grand jour , feignit d'être aveugle , comme s'il eût perdu la vue par une longue privation de la faculté d'en exercer l'organe ; et il contrefit l'aveugle si bien , que tous y furent trompés. Un an se passa sans que Muhamed se fût jamais trahi , quelque soin qu'on eût pris de l'observer ; de sorte que ses gardiens , convain-

cus de son état de cécité absolue , le laissaient sortir de sa prison , principalement dans l'été , et le faisaient entrer dans une salle basse de la tour , où même on lui permettait de temps en temps de passer la nuit quand il faisait très-chaud ; enfin on poussait la complaisance jusqu'à permettre qu'il descendit à la citerne chercher de l'eau pour ses ablutions.

Muhamed avait remarqué que les fenêtres par lesquelles s'éclairait l'escalier de la citerne étaient fort peu élevées au-dessus du sol. Il communiqua à d'anciens amis de son père , qui le venaient voir quelquefois , le projet qu'il avait conçu de profiter de la première occasion qui s'offrirait à lui , et ceux-ci promirent de l'aider de tout leur pouvoir. Un soir que la chaleur était excessive ; que tous ses gardiens étaient allés se baigner dans le Guadalquivir ; que , jusqu'aux domestiques de la prison , tous s'étaient absentés et l'avaient laissé seul dans la salle basse où il avait coutume de passer la journée sous la garantie de sa cécité , il saisit ce moment favorable , et , se suspendant par les mains à l'une des fenêtres de l'escalier des citernes , il se laissa glisser heureusement jusqu'à terre , passa le fleuve à la nage , prit sur la rive opposée des habits et un cheval que ses amis tenaient depuis longtemps préparés , s'éloigna rapidement de Cordoue , et ,

par des routes peu fréquentées , parvint à Tolède, où on lui procura un asile. De là, bien pourvu d'or, il tourna du côté de Jaën et pénétra dans les montagnes voisines de cette ville. Il y trouva le reste des rebelles et des bandits qui avaient survécu aux désastres de leurs chefs ; ils le mirent à leur tête.

Cependant les gardes de Muhamed , craignant d'être punis , tinrent longtemps cachée l'évasion de leur prisonnier. Mais lorsqu'à la fin l'événement fut connu , le roi s'écria : « Je crains bien que la fuite du faux aveugle ne fasse répandre beaucoup de sang. Ainsi l'a permis la sagesse divine ; elle veut par là nous apprendre que le bien qu'on fait aux méchants produit toujours un mal pour les bons. » En effet, le feu de la révolte ne tarda pas à éclater. De toutes parts les mécontents vinrent se ranger sous les drapeaux du fils de Joussouf. Six mille hommes bien armés se furent bientôt réunis sur les hauteurs de Caforla et de Segura. D'un autre côté, le frère de Muhamed , Casim , qui depuis qu'il s'était sauvé de Tolède s'était tenu soigneusement caché, reparut sur les montagnes de Ronda. Les rebelles avaient soin d'éviter les actions générales , et ils ne quittaient pas les hauteurs , où ils ne craignaient pas la cavalerie. On comprit qu'ils voulaient faire durer la guerre ,





Muhammed passa le fleuve à la nage, et s'éloigna
rapidement de Cordoue.

comptant sans doute sur les événements que le hasard pourrait amener. Le roi, qui voulait au contraire la terminer au plus tôt, donna ordre à ses généraux de traverser et de battre en tout sens les montagnes, pour en faire sortir les bandits. Cette manœuvre eut un plein succès : les rebelles, forcés de descendre dans la plaine, furent enveloppés par la cavalerie. Il en périt quatre mille ; le reste prit la fuite, mais beaucoup se noyèrent au passage de la rivière de Guadalimar, près de Castalona (784-168).

Muhamed se retira dans l'Algarve, et le roi se rendit à Mérida, pour être mieux à portée de prendre le parti le plus convenable d'après les circonstances. Les alcaydes d'Alcantara et de Badajoz, chargés de poursuivre le reste des rebelles, s'acquittèrent avec zèle de leur commission. Muhamed fut battu toutes les fois qu'on put l'atteindre ; et ses soldats, bien convaincus à la fin que la fortune l'avait entièrement délaissé, l'abandonnèrent tous jusqu'au dernier. Errant, fugitif, caché sous d'obscurs déguisements, il passa quelque temps à Coria. Ne s'y croyant pas en sûreté, il s'enfonça dans l'épaisseur des bois, où il demeura plusieurs mois comme une bête fauve, jusqu'à ce que, tout à fait défiguré par ses longues misères, il se retira à Alarcon, où il mourut l'année suivante. Casim

ne fut pas plus heureux que son frère ; il fut pris dans un engagement où il vit périr tous les siens, et conduit à Cordoue. Pour la troisième fois le roi eut pitié de ce malheureux , qui , prosterné contre terre , implora sa clémence. Le roi lui accorda la vie et même la liberté ; il lui donna aussi quelques terres aux environs de Séville , afin qu'il pût vivre honorablement.

L'heureux Abd-el-Rahman n'avait plus d'ennemis ; à Tolède , à Mérida , à Saragosse , à Valence , à Séville , son autorité était reconnue , et il en rendait le poids si léger , que , sous le joug du despotisme , chacun pouvait se croire indépendant et libre. Joussouf, Samail n'étaient plus ; tous les scheiks révoltés au nom des Abassides , pour avoir dans les troubles une occasion de fortune , avaient péri sur l'échafaud ou dans les combats ; les bandits de la montagne avaient disparu ; l'habitant des plaines ne craignait plus de voir saccager ses moissons ; les guerriers avaient obtenu des récompenses ; la justice suivait un cours facile ; tous bénissaient l'héritier des Ommiâhs ; tous voyaient dans Abd-el-Rahman le restaurateur de l'empire et le soutien de l'islamisme. En se rendant accessible à tous ses sujets , en honorant son Dieu par toutes les solennités du culte , il voulut mériter ces deux titres que lui décernait la reconnaissance

publique. Il augmenta le nombre des cadis ou des juges, apporta tous ses soins à choisir pour ces postes si importants et si dédaignés par le monde, qui n'attache de prix qu'à ce qui a de l'éclat, des hommes d'une probité et d'une sagesse éprouvées, et garantit ainsi à la nation, autant qu'il était en lui, la protection immédiate des lois. Il établit un grand nombre d'écoles pour l'instruction de la jeunesse; il recommanda qu'on lui inculquât d'abord des principes religieux, et qu'on tournât ensuite son esprit vers les sciences et les lettres, montrant lui-même combien il les estimait par l'appui constant qu'il avait accordé aux savants et aux poètes.

Lorsque la paix générale lui permit de rentrer à Cordoue et de se livrer tout entier à l'embellissement de cette ville qu'il aimait de préférence, il voulut qu'elle renfermât dans son enceinte la plus belle mosquée de l'Espagne, égale en richesse à celle de Damas, supérieure à celle que les Abasides venaient d'élever à Bagdad, objet d'admiration et de respect, comme l'*Alaksâ* de Jérusalem et la *Caaba* de la Mecque (1). On assure qu'Abd-el-Rahman lui-même donna le plan de cet immense

(1) Le temple de Jérusalem, que les mahométans appellent *Alaksâ*, éloigné, est celui de la Résurrection. On l'appelle aussi *Arahara*, temple du rocher.

ouvrage, auquel il se plaisait à travailler de ses propres mains, afin de donner de l'émulation aux ouvriers (786-170).

Ce n'était pas assez pour le bonheur des peuples que d'enrichir leurs villes de monuments : le roi, tournant vers l'avenir ses pensées, craignit qu'à sa mort la succession au trône ne devînt une source de longues discordes ; il résolut donc de se donner un successeur de son vivant, et de le faire reconnaître solennellement par la nation. Son choix se fixa sur Hixêm, le plus jeune de ses trois fils ; les walis des six grandes provinces d'Espagne, Tolède, Mérida, Saragosse, Valence, Grenade et Murcie, et ceux des douze villes principales du second ordre avec leurs wasirs, se rendirent à Cordoue. Quand ils furent tous réunis, le roi, en présence de son hagib, du grand cadi ou chef de la justice, de ses secrétaires et conseillers, déclara son fils Hixêm *wali-alahdi*, c'est-à-dire successeur immédiat au trône. Tous ceux qui se trouvaient présents prêtèrent serment d'obéissance et de fidélité au prince Hixêm. Suleyman et Abdallah, ses frères aînés, avaient assisté à cette cérémonie si contraire à leurs intérêts sans donner aucun signe de mécontentement ; et tant que leur père vécut ils ne firent entendre aucune plainte, tant ils avaient pour lui de vénération et de respect.

Peu de temps après, le roi, se sentant malade, partit pour Mérida avec son fils Hixém. Il laissait à Cordoue son second fils Abdallah en qualité de wali ou gouverneur. Il espérait que les distractions du voyage et le changement d'air lui rendraient la santé ; mais son heure était arrivée : il mourut après un règne glorieux d'environ trente ans (787-171). On prodigua les honneurs de tout genre à sa mémoire ; vain dédommagement du néant où la mort fait rentrer les grandeurs de la terre ! mais les nombreux habitants de la ville, tous ceux des campagnes voisines, accourus en foule, accompagnèrent son cercueil, et des larmes sincères mouillèrent sa tombe. Son fils Hixém fit pour lui les prières accoutumées, comme chef de la religion ; car le calife, et Hixém l'était devenu, n'avait pas seulement la puissance temporelle, il était encore le premier pontife de la nation.



CHAPITRE III.

Hixèm monte sur le trône. — Ses frères lui font la guerre. — Il les force à se soumettre. — Il termine la mosquée de Cordoue. — Ses conseils à son fils Alhakem qui lui succède. — Conspiration. — Révolte des Cordouans. — Massacre. — Mort d'Alhakem. — Il a pour successeur Abd-el-Rahman II. — Règne de ce bon prince. — Sa mort.

Hixèm avait à peine trente ans lorsqu'il monta sur le trône ; il était d'un caractère fort doux , avait des traits charmants , une taille majestueuse , un air imposant de grandeur , tempéré par la bonté ; il aimait tout ce qui était noble , généreux et juste. Ses frères , qui connaissaient son goût pour la paix , et qui le croyaient faible et timide , élevèrent des prétentions exorbitantes ; chacun d'eux voulait être souverain dans son gouvernement , Suleyman dans Tolède , Abdallah dans Mé-

rida. Les deux frères eurent à Tolède une entrevue dans laquelle ils combinèrent leur plan d'indépendance ; et ils se livrèrent d'abord, surtout Suleyman, d'un caractère violent et emporté, à des actes arbitraires qui ne pouvaient laisser aucun doute sur leurs intentions. Le roi déclara ses deux frères ennemis de l'État, fit défense à tous ses walis et à tous ses alcaydes de les recevoir dans les villes où ils commandaient, et de leur accorder aucun secours ou assistance ; et pour que cette déclaration ne restât point sans effet, il rassembla vingt mille cavaliers, se mit à leur tête et marcha vers Tolède (789-173).

Suleyman, de son côté, confia la défense de Tolède à son fils et à son frère Abdallah, et, parvenu à réunir environ quinze mille hommes, il alla sur-le-champ à la rencontre de l'armée royale. Il fut complètement battu, et, après quelques tentatives inutiles pour entraîner à la révolte plusieurs walis, il se sauva par les montagnes dans le pays de Murcie. Cependant l'armée victorieuse faisait le siège de Tolède ; Abdallah, qui voyait que la ville ne pouvait résister bien longtemps encore, fit demander à Hixêm un sauf-conduit pour deux parlementaires ; le sauf-conduit fut accordé, et ce fut Abdallah lui-même qui sortit de la ville avec un de ses wasirs. Le roi ne l'eut pas

plutôt aperçu, que, n'écoulant que son cœur, il lui ouvrit ses bras. On convint immédiatement de la remise de Tolède, et le roi promit l'entier oubli du passé, même en faveur de Suleyman s'il voulait se soumettre. La ville ouvrit sur-le-champ ses portes. Abdallah demanda et obtint des terres aux environs de Tolède; mais Suleyman persévéra dans sa révolte : il fallut donc continuer la guerre contre lui. Le roi voulut conduire son armée en personne. Son fils Alhakem, qui faisait ses premières armes, demanda le commandement de l'avant-garde. Suleyman campait sous les murs de Lorca. Alhakem, tout bouillant de courage, arrivant en face de l'ennemi, n'attendit pas le corps d'armée, et, suivi de sa seule division, il attaque les rebelles avec tant de résolution, que, triomphant du nombre et même de la valeur désespérée des soldats de Suleyman, il remporta une victoire complète. Hixém donna des éloges à la bravoure de son fils, mais il blâma son imprudence qui aurait pu compromettre le salut de l'armée. Suleyman implora la clémence de son frère; celui-ci pardonna. D'après l'avis de ses wasirs, qui connaissaient le caractère de Suleyman et qui ne pouvaient compter sur une réconciliation sincère de sa part, il lui proposa d'aller s'établir à Tanger ou dans toute autre ville d'Afrique, ce que Suleyman accepta (790-174).

Il y eut ensuite quelques mouvements du côté des provinces du nord ; mais le wali de Valence, Abou-Othman , fit rentrer les rebelles dans le devoir. Le succès obtenu par ce chef fit naître au cœur du roi le désir de reprendre toutes les villes que les Arabes avaient possédées dans l'Espagne septentrionale et même dans la Gaule narbonaise. Mais pour assurer le succès d'une semblable expédition, il fallait une puissante armée , et pour former une telle armée sans que la nation murmurât , le roi fit publier l'*Algiheb* , ou la guerre sainte (791-175). Le même jour, à la même heure, dans tous les États d'Hixêm , du haut de la chaire où le khalib explique le Coran aux *fidèles* , tous les musulmans furent appelés aux armes. Au nom d'algiheb , l'obéissance devenait un devoir sacré ; aussi de toutes les provinces les guerriers vinrent en foule se ranger sous les drapeaux. Ceux que l'âge avait affaiblis , ou que d'autres motifs retenaient , envoyaient des armes , des chevaux , de l'argent ; chacun voulait contribuer de ses biens ou de sa personne à l'issue d'une guerre *agréable à Dieu*. Trente-neuf mille hommes se dirigèrent vers les Asturies sous les ordres d'Abdelwahib , et une autre armée encore plus nombreuse s'avança vers les Pyrénées, commandée par Abdallah-ben-Abdelmélik. Abdelwahib eut d'abord quelques

avantages ; Bermude , qui régnait alors sur les Asturies , était peu capable de résister à l'invasion ennemie ; mais , après que ce prince eut abdiqué la couronne en faveur du jeune Alphonse , les affaires changèrent de face , et , la fortune s'attachant aux actes du nouveau souverain , les chrétiens repoussèrent les musulmans , leur reprirent tout le butin qu'ils avaient fait , et les forcèrent à repasser le Duero , limite de leur royaume. Du côté opposé , la guerre se fit avec persévérance , mais sans beaucoup d'avantages pour les armes musulmanes. Toutefois Abdallah-ben-Abdelmélík s'empara de Narbonne , dont les habitants furent passés au fil de l'épée. Abdallah étendit ses ravages jusqu'à Carcassonne ; là , il trouva quelque résistance ; et , après une bataille où la victoire resta indécise , Abdallah prit le parti de rentrer en Espagne. Comme il avait fait un riche butin , ce fut , dit-on , la crainte de le perdre qui l'obligea de retourner sur ses pas.

Le roi , dégoûté de la guerre et avare du prix dont il faut payer les lauriers , s'appliqua tout entier à rendre ses sujets heureux. Sa clémence , sa générosité , sa douceur lui avaient gagné tous les cœurs , et il jouissait du plaisir , bien rare pour un despote , de se voir généralement aimé. Il distribuait des secours aux indigents , faisait des pen-

sions aux veuves et aux enfants de ceux qui périssaient dans les combats, occupait le peuple à des travaux qui assuraient sa subsistance. Il fit reconstruire le pont de Cordoue, répara un grand nombre d'édifices, orna ses places de fontaines monumentales. Il acheva aussi la grande mosquée que son père avait commencée. Ce magnifique édifice avait six cents pieds de long sur deux cent cinquante de large ; il avait trente-huit nefs soutenues par mille quatre-vingt-treize colonnes de marbre précieux. On entrait du côté du midi par dix-neuf portes couvertes de lames de bronze d'un travail exquis. La porte principale, qui se trouvait au milieu , était recouverte de lames d'or. Sur le comble le plus élevé s'élevaient trois globes dorés , surmontés d'une grenade. La mosquée s'éclairait la nuit par quatre mille sept cents lampes. Celle de l'oratoire particulier du souverain était d'or.

Hixèm établit à Cordoue, et dans plusieurs autres villes , des écoles de langue arabe. Son intention était d'obliger tous les chrétiens de ses États à l'apprendre et à s'en servir au lieu de la langue latine qu'ils parlaient encore. Il protégea constamment les savants et les poètes ; lui-même cultivait avec succès la poésie. Comme son père , il fit régner la justice , donnait souvent l'exemple

avec le précepte. On lui proposa un jour d'acheter une belle terre qui était à vendre, et pour laquelle il y avait grand nombre de concurrents. Il ne voulut pas se mettre sur les rangs, de crainte d'écarter ou de gêner les prétendants, et de faire ainsi du tort au propriétaire. Il avait le goût simple de la campagne et du jardin; il s'amusait même à cultiver de ses mains plusieurs vases de fleurs. Un jour qu'il se livrait à cette douce occupation, un astrologue qui vivait à sa cour s'approcha de lui et lui dit : « Seigneur, la vie est courte, songe à travailler pour l'éternité. » Le roi, dit-on, le pria de lui dire quel sens il attachait à ces paroles, et pourquoi il les lui adressait. L'astrologue lui prédit alors une mort prochaine, à quoi Hixêm répondit : « Toute ma confiance est en Dieu. » (795-179.) Ce prince ne croyait pas à la science des astrologues; toutefois il profita de l'avis que celui-ci lui avait donné pour nommer et faire reconnaître son fils Alhakem en qualité d'*Alahdi*, ou héritier du trône. Hixêm tomba malade au bout de quelques mois et mourut dans sa trente-huitième année, après un règne d'environ huit ans; il fut pleuré de tous ses sujets.

Alhakem avait de brillantes qualités, mais il y joignait des défauts graves : il était présomptueux et vain, et d'un caractère dur et emporté. Son

père lui donna de son lit de mort de sages conseils : il ne sut pas, peut-être même ne voulut-il pas en profiter. « Les royaumes appartiennent à Dieu ; il les donne ou les ôte à son gré. Puisqu'il nous a placés sur le trône d'Espagne, rendons-lui d'éternelles grâces ; mais, pour nous conformer à sa volonté sainte, faisons du bien aux hommes, car c'est pour cela qu'il a mis en nos mains la puissance suprême... Songe que l'amour des peuples fait la force et la sûreté des rois ; que le prince qui se fait craindre n'a qu'une autorité chancelante ; que la ruine de l'État est certaine lorsque le souverain est haï. Protège ceux dont les travaux nous nourrissent... » Ces maximes et beaucoup d'autres, dignes d'un excellent prince, ne furent pas toujours suivies par Alhakem. Il est vrai que sa vie presque tout entière s'écoula au milieu des troubles ; et en ces temps de malheur et d'orages il n'est pas facile aux rois de ne déployer que des vertus.

Les deux frères d'Hixêm n'eurent pas plutôt connaissance de sa mort, qu'ils prirent les armes contre leur neveu, afin de l'obliger au partage des provinces, et ils entraînérent un grand nombre d'alcaïdes et de walis. Le roi, jeune, courageux, puissant, vit sans effroi la guerre se préparer, longue peut-être et sanglante (797—181). Dans

le nord, les chrétiens avaient repris Narbonne, Elne, Girone, et mis en pleine déroute les walis des frontières. Du côté des Asturies, les Aquitains avaient pris Pampelune et poussé jusqu'à Huesca. Les commandants des places frontières, accoutumés à l'indépendance, avaient traité en secret avec les chrétiens. Albakem, qui faisait le siège de Tolède quand ces nouvelles arrivèrent, partit sur-le-champ pour la frontière. Il ne lui fallut que quelques jours pour rétablir son autorité au delà de l'Èbre; il franchit même les Pyrénées, alla jusqu'à Narbonne, d'où il revint en Espagne suivi d'une infinité de captifs. Sans se donner un seul jour de repos, il prit la route de Tolède. Suleyman, après avoir combattu avec un courage qu'aurait honoré une meilleure cause, tomba mort sur le champ de bataille : Abdallah prit la fuite, et, suivi de quelques bandes africaines qu'il avait ralliées, il alla s'enfermer dans Valence, où il avait un parti puissant. De là, suivant le conseil de ses amis, il envoya des députés au roi pour lui annoncer qu'il renonçait à toutes ses prétentions et pour implorer sa clémence. Le jeune roi lui répondit qu'il le laissait maître de dicter les conditions du traité; qu'il exigeait seulement que son oncle lui confiât ses deux fils Esfâh et Casim. Abdallah y ayant consenti partit immédiatement de

Valence, envoya ses deux fils au roi, qui les accueillit avec beaucoup de tendresse, et se rendit à Tanger. Le roi reçut dans sa garde tous les cavaliers africains qui voulurent y entrer ; et pour prouver à son oncle qu'il prétendait traiter ses cousins en bon parent, il donna sa sœur Alkinsa pour épouse à Esfah , qui était l'ainé.

Alhakem ne jouit pas longtemps d'un repos conquis par tant de fatigues, et la guerre recommença sur les frontières (801—185). Le roi des Asturies avait sollicité des secours de Charlemagne, l'invitant à joindre ses efforts aux siens pour refouler les musulmans vers la mer. Charlemagne envoya une puissante armée sous les ordres de son fils aîné Louis, roi d'Aquitaine. Cette armée alla mettre le siège devant Barcelone, qui, après une vive résistance, dut recevoir les Français dans ses murs. Alhakem se transporta sur-le-champ à Saragosse, et il commença par pourvoir à la sûreté de toutes les places qui n'étaient pas encore tombées au pouvoir de l'ennemi. Ensuite il se dirigea vers la Navarre, s'empara de Pampelune ; puis, descendant vers l'Èbre, il entra dans Huesca. Alphonse, roi des Asturies, alarmé de ce dangereux voisinage, accourut avec l'élite de ses troupes ; les musulmans marchèrent à sa rencontre, tombèrent dans une embuscade et furent

presque tous tués ou pris. Alhakem était retourné par Valence à Cordoue sans avoir rien tenté contre Barcelone. Alphonse avait profité de la diversion opérée par les Français pour reculer ses frontières ; mais là , comme chez les Arabes , il y avait des mécontents ou des ambitieux , dont les manœuvres ébranlaient l'autorité royale. Alphonse fit proposer au roi de Cordoue une trêve , que celui-ci accepta d'autant plus volontiers que son cousin Casim lui avait mandé qu'une vaste conspiration menaçait sa couronne et sa vie , et que sa présence seule pourrait la faire échouer.

C'était une chose bien étonnante que ces luttes perpétuelles de l'ambition contre le pouvoir , de la trahison et de la perfidie contre la fidélité , des sujets contre le prince : toute l'Espagne , chrétienne ou musulmane , en était également tourmentée. Les Asturiens et les Galiciens , toujours menacés par les Arabes de la guerre et de l'esclavage , semblaient insensibles à ce danger qu'ils oubliaient pour leurs dissensions domestiques ; les Arabes , également divisés par les intérêts de leurs chefs , ne se souvenaient pas qu'ils habitaient un pays récemment conquis , où leur joug en horreur pouvait être brisé par le désespoir des vaincus. Les uns et les autres savaient qu'en s'affaiblissant par les querelles intestines ils se mettaient presque

à la merci de leurs ennemis ; et malgré ces avis de la sagesse , malgré les efforts de quelques hommes prudents qui travaillaient à tarir les sources de la discorde , malgré les dures leçons de l'expérience , ils s'abandonnaient à tous les excès de l'esprit de parti.

Dès qu'Alhakem fut entré dans Cordoue , Casim lui donna tous les détails de la conjuration et une liste de tous les conjurés. Le roi prit sur-le-champ les mesures les plus efficaces. Pendant la nuit qui précéda le jour que les conjurés avaient signalé pour l'exécution , trois cents d'entre eux furent arrêtés et décapités sur-le-champ ; le lendemain matin leurs trois cents têtes , plantées sur des piques , se voyaient rangées autour de la place de Cordoue , avec un écriteau où se lisaient ces mots : *Traîtres et ennemis de leur roi.*

La guerre continuait toujours sur les frontières. Le roi d'Aquitaine était rentré en Espagne avec une armée nouvelle , afin de consolider sa conquête ; d'autre part , le roi Alphonse , traversant le Duero , avait envahi la Lusitanie et pénétré jusqu'à Lisbonne ; et pendant plusieurs années les musulmans firent de vains efforts pour le repousser. Mais le fils d'Alhakem , le prince Abd-el-Rahman , envoyé par son père à l'armée , malgré sa jeunesse , rétablit en peu de temps les affaires ,

remporta sur Alphonse une victoire décisive , s'empara de Zamore et de plusieurs autres places qui défendaient l'approche des Asturies (813—198). Alphonse demanda la paix. Abd-el-Rahman n'avait pas été moins heureux dans la Catalogne , et il reprit Tortose , dont les Français s'étaient rendus maîtres. Abd-el-Rahman était devenu le plus ferme appui de l'État et l'espérance de la nation. Ses victoires rapides, sa constante fortune l'avaient couvert de ce lustre qui plaît aux hommes, qu'ils aiment surtout à voir répandre sur ceux qui les gouvernent. Alhakem , qui n'avait eu jusque-là qu'une vie agitée , commençait à désirer le repos , et les délices de son palais lui semblaient maintenant préférables au tumulte des camps et des armes. Ce qu'on ne croirait pas si l'on ne savait que dans ses jeux cruels la nature unit fréquemment la barbarie à l'amour du plaisir, c'est qu'Alhakem joignait à cet amour du plaisir une soif secrète de sang qui coûta la vie à tous ceux qu'un simple soupçon atteignait. Pour pouvoir se livrer sans réserve à ces deux passions dominantes , Alhakem prit une double précaution : ce fut de se décharger sur son fils des soins du gouvernement , et de s'entourer d'une garde de cinq mille hommes , la plupart Muzarabes , dont il acheta le dévouement en leur donnant une solde fixe. Pour subvenir à

cette dépense , il établit un droit d'entrée sur les marchandises qui arrivaient à Cordoue. Cette surcharge excita des murmures et même des résistances. Dix individus furent arrêtés ; et comme Alhakem avait pour principe que le peuple doit craindre son maître ou que c'est au souverain à craindre le peuple , il ordonna que les dix coupables fussent empalés sur la place de Cordoue , comptant que l'obéissance naîtrait de la peur des supplices.

Le jour marqué pour l'exécution , un des soldats de l'escorte des condamnés blessa par mégarde un homme du peuple. Cet accident involontaire occasionna une violente émeute ; la populace furieuse attaqua la garde des condamnés , égorgea ceux qui résistèrent et poursuivit les autres jusqu'aux portes du palais en proférant d'horribles menaces. Aussitôt Alhakem , rugissant de colère , saisit ses armes , et sans écouter ni son fils ni ses officiers il fondit sur le peuple à la tête des cavaliers de sa garde. En un instant les rues de Cordoue furent jonchées de cadavres. Ceux qui eurent le temps de s'enfermer dans les maisons évitèrent la mort , les autres périrent par le fer des soldats , trois cents pris vivants furent empalés sans délai sur les bords du fleuve. Le lendemain le roi donna l'ordre d'abattre en entier le faubourg où le refus

de payer le droit d'entrée avait eu lieu, et les habitants reçurent ordre de quitter Cordoue. Les malheureux exilés s'éloignèrent en pleurant du sol natal; quelques-uns portèrent à Tolède leur misère et leur douleur; huit mille acceptèrent l'asile que leur offrit l'émir de Fez dans sa ville naissante. Quinze mille passèrent en Égypte et s'emparèrent d'abord d'Alexandrie. D'ordre du calife d'Orient, l'émir composa avec ces étrangers, et il leur abandonna l'île de Crète, qui n'était pas alors très-peuplée; et ils y fondèrent la ville de Cordie (817—202).

Depuis l'épouvantable massacre de Cordoue, Alhakem, l'âme bourrelée de remords, s'abandonna à une sombre mélancolie qui empoisonna ses dernières années; son imagination était continuellement agitée par le souvenir de sa cruauté, et son esprit tourmenté par de lugubres visions. Tantôt il croyait assister à un combat, il entendait le bruit des armes, les cris des mourants; tantôt il se voyait menacé par d'effrayants fantômes. Alors il appelait ses esclaves, qui l'aidaient à calmer ses terreurs; pendant le jour même, il était sujet aux plus étranges caprices, et sa raison semblait perdue. Quelquefois il essayait de charmer sa tristesse par le secours des vers. On a conservé de lui quelques pièces; elles ont une teinte sauvage

qui décèle la farouche mélancolie qui dévorait leur auteur.

Aussitôt après la mort d'Alhakem, son fils Abd-el-Rahman II fut proclamé roi de Cordoue (820—205). Son esprit, sa bonté, la douceur de son caractère rappelaient Hixém son aïeul, et les musulmans se consolèrent, par l'espérance d'un règne heureux et prospère, des souvenirs amers que laissait celui d'Alhakem. Mais rarement la fortune mesure-t-elle ses faveurs sur le mérite et sur la vertu. Abd-el-Rahman II fut un grand prince; il favorisa les arts et les lettres en souverain éclairé; il créa des établissements nouveaux; il embellit Cordoue; il gouverna ses peuples avec gloire et ne les foula point; il attira des savants étrangers à sa cour. Il surpassa tous ses prédécesseurs en grandeur et en magnificence; et cependant son règne, presque toujours troublé par des guerres intestines, ne fut point heureux, et il devint presque pour les musulmans une époque de décadence.

Abdallah, chargé d'années et retiré à Tanger, existait encore et rêvait tristement les grandeurs qu'il n'avait pu obtenir. Les neiges de la vieillesse avaient comprimé sans l'éteindre le feu dont il avait brûlé, et l'ambition vivait au fond de son cœur comme les flammes d'un volcan renfermé dans le sein des montagnes. Persuadé que le fils d'Al-

hakem ne serait point aimé, il espéra que ses anciens partisans embrasseraient sa cause ; il osait compter sur ces hommes que leur mobile obéissance livre toujours aux fers d'un nouveau maître, aussi peu fidèles à ce dernier qu'à celui qu'ils trahissent, prêts à changer encore en faveur d'un autre, s'il se présente. Avec l'or qu'il tenait de la libéralité d'Hixêm, il leva quelques troupes, passa en Espagne et se fit proclamer roi dans son camp. Ce fut là sa seule jouissance : vaincu, poursuivi par Abd-el-Rahman, il alla s'enfermer dans Valence. Abd-el-Rahman ne tarda pas à l'y assiéger. Esfâh et Casim, les deux fils d'Abdallah, accoururent pour demander au roi la grâce de leur père. Ils sollicitèrent la permission de se rendre auprès de lui afin de l'amener à une réconciliation sincère. Abd-el-Rahman, naturellement porté à la clémence, y consentit avec joie ; Abdallah sortit de la ville pour aller au-devant de ses fils, qui le conduisirent en présence du roi. Celui-ci lui tendit ses bras au moment où il se prosternait pour lui baiser la main. L'air majestueux d'Abdallah, ses cheveux blancs, les rides dont les malheurs, plus encore que les années, avaient sillonné son front, la piété filiale d'Esfâh et de Casim, la bonté du roi qui accabla le vieillard de caresses, formaient le plus touchant tableau. Des larmes d'attendrissement et de

plaisir coulaient de tous les yeux, et chacun se félicitait de l'heureuse issue de cette guerre. Le roi donna à son grand-oncle le gouvernement du pays de Tadmie (Murcie), avec la faculté personnelle et non transmissible d'y jouir de tous les attributs de la souveraineté. La plupart des Africains qui avaient suivi Abdallah s'établirent à Valence et à Murcie ; les autres s'en retournèrent à Tanger.

Aussitôt après, le roi se dirigea sur Tortose, qu'il reprit, et de là sur Barcelone, dont il commença le siège. Ce siège fut long, parce que la défense fut opiniâtre ; mais au bout de plusieurs mois les Français, perdant l'espoir d'être secourus, s'emparèrent des bâtiments qui se trouvaient dans le port et s'éloignèrent, laissant la ville sans défenseurs. Abd-el-Rahman en rétablit les fortifications ; il poursuivit ensuite les Français et les força de repasser les Pyrénées (822—207). Abdallah mourut l'année suivante, et le roi, dérogeant à l'usage, autorisa ses deux fils à prendre possession de tous les biens qui formaient sa succession. Ce fut même à cette occasion qu'il établit comme loi générale de l'Espagne le droit des enfants de succéder à leurs parents, celui des veuves de reprendre leur dot et de recevoir des aliments, et celui des ascendants de disposer du tiers de leurs biens en faveur d'un successible ou d'un étranger.

C'est à peu de chose près la loi française actuelle.

Les hostilités duraient toujours sur toute la ligne de la frontière du nord. Le roi donna le commandement de ces provinces à Obéid-Allah, troisième fils d'Abdallah, lequel avait donné plusieurs fois des preuves d'habileté; et pendant que ce général, répondant à la confiance du souverain, rendait triomphantes les armes des musulmans, Abd-el-Rahman se livrait à l'éducation de ses enfants, auxquels il donna les meilleurs maîtres dans tous les genres. Il attirait à sa cour tous les hommes qui avaient une réputation méritée; aussi son palais devint-il le centre des lumières et des beaux-arts, le rendez-vous des savants, des poètes et des artistes; il avait même fondé à Cordoue une école de musique qui dans peu de temps égala celle de l'Orient. Le roi n'oubliait pas, au milieu des douces distractions qu'il se procurait, les affaires du gouvernement, et l'amour paisible des lettres n'enchaînait point son courage quand le devoir l'appelait au combat. Des révoltes éclatèrent à Mérida, et successivement à Tolède; si elles ne furent pas très-promptement apaisées, ce fut parce que le roi ne voulut pas que ces villes fussent emportées d'assaut et soumises au pillage; mais il usa de stratagème: il fit jeter dans les villes rebelles une grande quantité de

flèches avec des écrits dans lesquels il offrait pardon et amnistie aux rebelles, à condition qu'ils lui livreraient les chefs de la rébellion. Plusieurs de ces écrits tombèrent aux mains des chefs, qui, craignant l'inconstance du peuple et saisis d'épouvante, crurent prudent de se dérober par la fuite au malheur qu'ils redoutaient. Aussitôt après leur départ, les portes furent ouvertes, et quand les habitants voulurent s'excuser de n'avoir pas arrêté les chefs des rebelles : « Je suis bien aise, leur dit le roi, de n'avoir pas à remplir dans ce jour d'allégresse les devoirs sévères de la justice. Dieu leur fera peut-être la grâce de toucher leur cœur et de les ramener à la fidélité; mais s'ils ne deviennent pas meilleurs, j'aurai toujours assez de puissance pour les empêcher de nuire au repos de mon peuple. » (835-220.)

Huit ou neuf ans se passèrent sans événements remarquables; mais vers l'an 843-229, cinquante-quatre vaisseaux apportèrent sur les côtes de la Lusitanie les hordes sauvages des Normands, à qui les Arabes donnèrent le nom de *Magiois*. Poussés par la soif du pillage plus que par le désir des conquêtes, ils dévastaient les campagnes, brûlaient les villages, renversaient les édifices et massacraient sans pitié les malheureux habitants, sans épargner ni l'âge, ni le sexe. Ils restèrent

treize jours devant Lisbonne , et lorsqu'ils apprirent que des troupes se réunissaient , ils se rembarquèrent et disparurent avec leur butin. Ce fut pour aller opérer un second débarquement sur la côte de l'Algarve. L'année suivante ils revinrent en grand nombre , et remontant le Guadalquivir ils parurent devant Séville , dont ils ruinèrent les faubourgs. Ils effectuèrent de même leur retraite lorsqu'ils virent des préparatifs d'attaque.

Ces expéditions des Normands avaient lieu avec tant de promptitude que les provinces où ils abordaient se trouvaient ravagées avant que la nouvelle de leur apparition arrivât à Cordoue. Abd-el-Rahman sentit la nécessité d'obtenir des communications rapides. Il plaça dans toutes les villes et villages de la côte , et dans toutes les villes de l'intérieur jusqu'à la capitale , des espèces de bureaux d'avis , auxquels étaient attachés un certain nombre de courriers à cheval , qui transmettaient sans délai de l'un à l'autre , de jour et de nuit , les dépêches des gouverneurs , à mesure qu'elles arrivaient. Il s'occupa ensuite de réparer le mal que les Normands avaient fait , et , pour en empêcher le retour , il fit travailler dans ses ports à la construction de vaisseaux destinés à la garde des côtes.

Une affreuse disette (846-232) se fit sentir bientôt après dans toute l'Espagne. Elle fut produite par

la sécheresse , qui fut telle que plusieurs sources et même des rivières tarirent ; beaucoup d'animaux et de troupeaux moururent consumés par la soif ; les vignes , les arbres fruitiers ne purent soutenir les ardeurs brûlantes du soleil ; toutes les récoltes manquèrent ; des nuées de sauterelles , apportées par le vent d'Afrique , vinrent dévorer tout ce qui restait dans les champs. Le roi fit remise au peuple de tous les impôts ; cela ne suffisait pas , il fallait le nourrir ; Abd-el-Rahman y employa ses trésors , et acquit ainsi de nouveaux droits à la reconnaissance publique. Trois ans après , Abd-el-Rahman désigna pour son alhadi son fils Muhamed. Cet usage , qui pouvait seul prévenir les troubles qui presque toujours accompagnent l'élection d'un souverain , avait été adopté par les rois des Asturies. Alphonse avait ainsi assuré sa couronne à Romire , qui , à son tour , la transmit à son fils Ordogne. Peu de temps après , Abd-el-Rahman II tomba malade et mourut universellement regretté (852-238) , après un règne de trente-un ans ; il était âgé de soixante-cinq ans.

CHAPITRE IV.

Muhamed , fils d'Abd-el-Rahman , proclamé sans opposition. — Ses guerres. — Son goût pour la poésie. — Son fils Al-Moundhir lui succède. — Supplice de l'hagib Hakem. — Il est tué dans une bataille contre le rebelle Casim. — Son frère Abdallah lui succède. — Règne de celui-ci. — Commencements d'Abd-el-Rahman dit le Grand. — Mort d'Abdallah.

Muhamed, fils d'Abd-el-Rahman II, fut proclamé sans opposition, et par son caractère humain, bon, généreux, par sa valeur, son zèle pour la justice, son instruction, ses talents, il sembla devoir consoler la nation de la perte cruelle qu'elle venait de faire. En terminant une querelle religieuse qui s'était élevée entre les docteurs de deux écoles, et qui pouvait faire répandre beaucoup de sang, il donna la preuve d'une maturité d'esprit et de jugement qu'on n'attendait pas d'un homme de son

âge. Voulant montrer ensuite qu'il n'était pas moins propre à diriger les opérations de la guerre qu'à terminer les disputes de l'école, il leva deux armées ; la première traversant les Pyrénées s'avança jusqu'à Narbonne, dont les habitants livrèrent leurs trésors pour racheter leur vie ; l'autre envahit la Galice, mais avec moins de succès. Le roi Ordogne était un prince guerrier, intrépide et actif. Mousa-ben-Zegad, wali de Saragosse, fut complètement battu près d'Albéida. Muhamed, trompé par ses conseillers, imputant la mauvaise fortune de Mousa à la trahison, le priva du gouvernement de Saragosse ; il fut plus injuste encore envers son fils Lobia, qu'il dépouilla de son gouvernement de Tolède. Les deux walis unirent leurs ressentiments ; ils conclurent une trêve avec Ordogne ; celui-ci, jugeant qu'il était de sa politique d'entretenir la discorde chez ses voisins, n'accorda pas seulement la trêve demandée, mais il envoya même aux rebelles des troupes auxiliaires. De son côté Muhamed n'avait point perdu de temps, et il tenait Tolède investie avant que les rebelles eussent pu réunir toutes leurs troupes. Il n'avait d'abord amené devant cette ville qu'une partie de son armée, laissant l'autre en embuscade dans les montagnes voisines. Les rebelles du haut de leurs remparts, croyant que l'armée royale

était encore éloignée , et que les troupes qu'ils apercevaient n'en formaient que l'avant-garde, formèrent le dessein de la détruire avant que le gros de l'armée arrivât. Ils firent une sortie générale et se laissèrent peu à peu entraîner jusqu'au lieu de l'embuscade. Il en périt un grand nombre, ceux qui échappèrent au massacre rentrèrent dans Tolède et se disposèrent à la défense. Muhamed, prévoyant que le siège serait long, reprit le chemin de Cordoue, laissant le commandement des troupes à son fils Al-Moundhir qui, à peine sorti de l'enfance, montrait beaucoup d'ardeur pour les armes.

Le siège dura cinq ou six ans. Quand les habitants eurent épuisé toutes leurs ressources, ils envoyèrent secrètement des députés au roi, qui venait d'arriver sous leurs murs avec une armée nouvelle, et qui leur promit le pardon si, dans le délai qu'il marqua, ils rentraient dans le devoir. Avant l'expiration de ce délai, ils se saisirent de quelques-uns des chefs de la révolte, leur coupèrent la tête, et se rendirent auprès de Muhamed pour se mettre à sa discrétion. Muhamed tint la promesse qu'il avait faite. Tandis qu'on célébrait par des fêtes la reddition de Tolède, les Normands débarquèrent du côté de Malaga, où ils firent beaucoup de dégât; en se retirant ils pillèrent la mosquée d'Algeziras (860 — 246).

Vers ce même temps , un intrigant , d'origine obscure , mais plein d'audace et même de talents militaires , Omar-ben-Hafs , connu sous le nom d'Hafsoun , qui de chef de voleurs de grands chemins était devenu chef de parti dans les montagnes de la Navarre , parut en ennemi sur les frontières de l'Aragon , proclamant en tous lieux l'indépendance. Beaucoup de villes et d'alcaides se déclarèrent en sa faveur. Muhamed accourut avec toute sa cavalerie , et tandis que Al-Moundhir contenait les Asturiens et les Galiciens , il tâcha d'envelopper la petite armée du rebelle , afin de terminer promptement cette guerre. Mais Hafsoun , bien convaincu que la résistance était impossible , écrivit au roi dans les termes les plus soumis , protestant de sa fidélité et de son dévouement , alléguant qu'il n'avait agi que par zèle pour la propagation de l'islamisme , et que ce que sa conduite semblait avoir d'hostile au gouvernement , avait été concerté entre lui et l'alcaide de Lérida pour tromper les chrétiens et leur faire négliger les précautions. Hafsoun fit si bien , que Muhamed donna complètement dans le piège , et qu'avant de repartir pour Cordoue , jugeant la guerre terminée , il envoya au perfide Hafsoun un corps nombreux de cavalerie , sous les ordres de Zeïd , fils de Casim , qui était frère d'Esfâh. Zeïd

et sa troupe furent accueillis par Hafsoun et l'alcaïde avec les plus vives démonstrations d'affection ; la même nuit , le jeune prince et tous ses soldats furent égorgés pendant leur sommeil.

La nouvelle de cette horrible trahison remplit d'indignation et de désirs de la vengeance le cœur du roi Muhamed. Al-Moundhir fut mis à la tête des troupes. Hafsoun , qui s'attendait à la guerre , demanda du secours au roi des Asturies ; mais Alphonse III , que la mort d'Ordogne , son père , avait fait monter sur le trône , était trop occupé dans ses propres États à consolider sa puissance , pour s'engager dans une guerre étrangère. Hafsoun , livré à ses propres forces , ne put résister à l'armée royale et à la fortune d'Al-Moundhir. Son armée fut complètement défaite , et lui-même ne dut son salut qu'à la fuite et au déguisement qu'il employa pour n'être point reconnu. L'alcaïde de Lérida fut moins heureux ; on le trouva expirant parmi les cadavres , et on lui fit immédiatement couper la tête , afin qu'il mourût avec le sentiment de son supplice. Hafsoun , avant de s'éloigner , avait conseillé à ses soldats d'aller sans délai se soumettre à la loi du vainqueur , leur promettant de revenir se remettre à leur tête dès que le moment serait venu. Al-Moundhir revint à Cordoue jouir de la douceur du triomphe.

Cependant les Asturiens profitaient des divisions qui existaient parmi les musulmans pour envahir la Lusitanie. Le parti d'Hafsoun semblait anéanti ; mais le wali de Saragosse se révolta , ce qui contraignit Al-Moundhir à revenir sur ses pas ; et lorsque cette révolte fut apaisée par la mort du wali , qu'on trouva dans son lit sans mouvement et sans vie , Tolède , qui semblait n'exister que pour être en état de rébellion permanente contre son souverain , força son wali à prendre la fuite , et lui substitua Lobia - ben-Mousa , fils du wali de Saragosse ; mais Lobia , craignant le sort de son père , qui , disait-on , avait été étouffé dans son lit par des hommes gagnés , sortit de Tolède sous prétexte de faire une reconnaissance , et quand il se fut mis hors d'atteinte , il renvoya quelques-uns de ses cavaliers à Tolède , et s'éloigna rapidement avec les autres. Le roi ayant paru presque aussitôt avec son armée , Tolède dut se soumettre. Les officiers de Muhamed , qui depuis tant d'années voyaient les Tolédans passer habituellement du mécontentement à la révolte , parce qu'ils se sentaient protégés par leurs remparts et leurs tours inexpugnables , lui conseillèrent de faire raser les fortifications , qui ne faisaient qu'entretenir et favoriser l'esprit d'indépendance , sans être utiles à la défense de l'État. Le roi ne put se résoudre à

ce sacrifice, et Tolède conserva ses tours et ses murailles (868-255).

Pendant les neuf ou dix années qui suivirent, les chrétiens et les musulmans vécurent en paix. Les hostilités recommencèrent du côté d'Al-Moundhir, qui fit le siège de Zamore (878-265). Alphonse III vint au secours de la ville, et les musulmans, complètement battus, se retirèrent en désordre et avec de grandes pertes. Les écrivains musulmans attribuent la défaite d'Al-Moundhir à la terreur qu'avait inspirée aux soldats une éclipse totale de lune qui avait eu lieu trois ou quatre jours auparavant, et que les superstitieux musulmans regardèrent comme un présage funeste; de sorte que, lorsque Alphonse s'approcha, les deux tiers de l'armée ne voulurent ni combattre, ni obéir à la voix de leurs chefs, et que ce ne fut que par les plus grands efforts de bravoure et de prudence qu'Al-Moundhir et ses généraux parvinrent à opérer la retraite.

Deux ans après (880-267), il y eut en Espagne un tremblement de terre dont les violentes secousses renversèrent une grande quantité de mosquées et d'édifices publics. Des montagnes entières disparurent, abîmées dans le sein de la terre; des rochers s'entr'ouvrirent; des cités furent englouties; la mer s'éloigna du rivage; les hommes aban-

donnaient leurs habitations et fuyaient au milieu des champs ; les oiseaux quittaient leurs nids , et les bêtes féroces leurs sombres tanières. Parmi les musulmans , la consternation et la terreur étaient au comble. Al-Moundhir avait beau leur dire que ces bouleversements provenaient de causes naturelles ; qu'ils n'avaient aucun rapport avec les actions des hommes , et ne pouvaient influencer sur le sort de leurs entreprises ; que la terre tremblait pour les chrétiens comme pour eux-mêmes : on ne l'écoutait pas. Témoin du découragement de ses troupes, Al-Moundhir fit une trêve avec Alphonse , qui , à cette occasion, envoya des ambassadeurs à Cordoue.

Hafsoun avait rempli la promesse faite à ses partisans. L'occasion lui parut favorable , et , puissamment secondé par les Navarrais , il s'empara de tout le pays jusqu'à l'Èbre. Muhamed , qui craignait pour ses walis la contagion de l'exemple, partit de Cordoue avec toute sa cavalerie , se joignit à son fils , et se dirigea vers la Navarre , où les rebelles et ses alliés s'étaient concentrés. La bataille fut meurtrière ; la victoire , longtemps disputée , se décida en faveur de l'armée royale. Hafsoun reçut une blessure mortelle ; l'élite des cavaliers navarrais resta sur le champ de bataille. Muhamed laissa son fils sur la frontière et regagna Cordoue , où il jugeait que cet esprit universel de

révolte , étendu sur toute l'Espagne , rendait sa présence nécessaire. La mort d'Hafsoun n'avait pas anéanti son parti. Kaleb-ben-Hafsoun se présenta pour recueillir la succession de son père , et il se trouva des hommes qui ne craignirent point de s'associer à sa fortune. Kaleb descendit des montagnes de Jaca , rassembla quelques troupes , et s'arrogea le titre de roi.

Al-Moundhir, que son père avait fait solennellement proclamer wali-alhadi , fut chargé du commandement de l'armée qu'il fallut opposer à Kaleb ; il se rendit à Tortose , d'où il dirigea les opérations. Kaleb , après avoir fait pendant longtemps une guerre de partisan , fut obligé de se réfugier dans les montagnes (883—670). La trêve avec Alphonse durait encore ; et depuis environ trois ans l'Espagne entière goûtait les douceurs de la paix (886—273). Un jour, le roi se trouvait dans les jardins de son palais avec plusieurs de ses wazirs et de ses officiers.

« Que la condition des rois est heureuse ! lui dit Hakem-ben-Abdel-Azyz , wali de Jaën. C'est pour eux que sont faits tous les plaisirs de la vie : jardins délicieux , palais magnifiques , ornements de luxe , commodité de la richesse ; le sort leur a tout donné !

— La carrière que parcourent les rois , répondit Muhamed , est en apparence couverte de fleurs ;

mais ces fleurs sont des roses armées d'épines cruelles. Au jour marqué par le Ciel, quand la mort arrive, le prince sort nu de la vie comme le laboureur et le villageois.

« La mort des créatures, ajouta Muhamed, est dans la main de Dieu. Pour les bons, c'est le commencement du bonheur éternel. »

La nuit venue, le roi se retira dans son appartement, se coucha et s'endormit; il ne devait pas se réveiller, et il descendit dans la tombe sans l'avoir vue s'ouvrir. Muhamed, comme son père, avait atteint sa soixante-cinquième année; son règne fut plus long de trois ans. Ses mœurs étaient douces, son caractère sensible et humain. Porté par goût à la bienfaisance, il négligea souvent de se venger de ses ennemis. Il aima les savants, honora les docteurs de la loi, protégea les arts. Il eut lui-même un grand fonds d'instruction; dans ses loisirs il se livrait aux charmes de la poésie.

Abdallah-ben-Auxim, son secrétaire particulier, entra un jour dans sa chambre, au moment où un violent orage éclatait sur la ville. Il le trouva s'amusant avec des enfants; le roi en tenait même un sur ses genoux, extrêmement joli.

« Que veux-tu de moi aujourd'hui? lui dit le roi, avec ce temps affreux pouvons-nous travailler?

— Seigneur, répondit Abdallah, bien des gens

prétendent qu'il est bon , quand il tonne , d'être avec des enfants , et je le crois comme eux. »

Il se mit alors à réciter des vers qu'il savait par cœur : « Il est bon , quand l'orage gronde , d'avoir des enfants autour de soi ; il est bon surtout de mêler au bruit du tonnerre le cliquetis des verres et l'agréable tumulte des convives. Vois-tu les arbres de ton jardin , et leurs rameaux chargés de pluie , agités par le vent ? Tant qu'ils seront couronnés par les nuages , que la coupe vermeille fasse ici la ronde , pleine jusqu'aux bords d'un délicieux sahbâ (1). »

Le roi s'amusa beaucoup des vers de son secrétaire , et surtout de l'à-propos. Il fit apporter sur-le-champ une collation abondante , du sahbâ et des coupes ; il manda aussi ses musiciens et ses chanteurs. Pendant la collation , le roi dit tout bas à l'enfant qu'il avait tenu sur ses genoux de jeter sa coupe à la tête de son secrétaire ; et telle est la direction que donnent aux esprits les habitudes du despotisme , que les écrivains arabes applaudissent à ces jeux de leurs princes ! L'enfant obéit. Abdallah évita le coup en baissant la tête. « Bel enfant , lui dit-il , ne sois point cruel , car la cruauté ne sied point à ton joli visage. Rien n'est

(1) Espèce de vin clair et que les musulmans fabriquent pour éluder la défense du Coran de boire du *ghanar*, ou vin rouge.

plus beau qu'un ciel pur et serein ; mais la tempête remplit nos âmes de terreur. » Le roi se mit à sourire, et louant la réponse de son secrétaire, il lui dit qu'il lui donnait cet enfant, ou, s'il l'aimait mieux, dix mille adhirans (la valeur de l'adhiran ou dirhem est d'environ quarante centimes de notre monnaie). Abdallah déclara qu'il se contentait de la somme.

Al-Moundhir ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il apprit que Kaleb, fils d'Hafsoun, était sorti de ses montagnes, qu'il avait pris Huesca et même Saragosse, et que, s'étant ménagé de secrètes intelligences avec les Muzarabes de Tolède, il y avait été reçu comme souverain légitime. Il donna aussitôt ordre à l'hagib Hakem-ben-Abdel-Azyz de marcher sur Tolède avec toute sa cavalerie andalouse. Kaleb, qui ne voulait pas courir les chances d'un siège, laissa dans la ville une garnison nombreuse, répara les forts qui défendaient les rives du Tage, et, se dirigeant du côté de l'est, alla s'assurer de la fidélité des habitants. En même temps il fit demander du secours à ses alliés des montagnes, et, pour donner à ceux-ci le temps d'envoyer leurs troupes, il essaya de tromper Hakem, comme son père avait trompé le roi Muhamed ; il lui offrit de remettre Tolède et de se retirer vers les Pyrénées, s'il voulait de son côté lui

fournir des mulets pour le transport de ses blessés et de ses bagages. Hakem fit part au roi de ces propositions ; mais le roi , qui n'avait pas oublié la perfidie du père , répondit à l'hagib qu'il l'engageait à se tenir sur ses gardes pour n'être point dupe des artifices du fils. Hakem ne partagea point la méfiance d'Al-Moundhir ; il avait cru reconnaître dans les offres de Kaleb la sincérité et la bonne foi. Quand les mulets furent arrivés , Kaleb fit sortir de la ville une partie de ses gens ; les autres y demeurèrent cachés ; et les mulets ayant été chargés de bagages et de malades , le convoi partit de Tolède. Au même instant la place fut occupée par les troupes d'Hakem. Celui-ci , fier d'un succès obtenu sans avoir répandu le sang musulman , écrivit au roi qu'il était maître de la ville , et que la guerre était terminée. Le roi , ravi de ces nouvelles , licencia l'armée ; l'hagib revint à Cordoue.

Cependant les alliés de Kaleb lui avaient envoyé des troupes , et dès que le rebelle se fut assuré que celles d'Al-Moundhir n'étaient plus à craindre , il fit égorger tous les conducteurs des transports , et envoya à Tolède une troupe de cavaliers qui , soutenus par ceux qui étaient restés dans la ville , s'en rendirent maîtres sans éprouver presque aucune résistance. A cette nouvelle , le roi , transporté de

colère , fit ordonner à l'hagib de se rendre immédiatement au palais. Hakem allait sortir de sa maison, quand le messager du roi arriva. Al-Moundhir était d'un caractère violent. Hakem , redoutant l'effet de ses ressentiments , s'élança sur son cheval et partit comme un trait. Par malheur l'animal fougueux ayant fait un écart en passant sous la porte de la ville , le malheureux Hakem tomba presque sans connaissance. Lorsqu'il reprit ses sens , il se trouva en présence du despote irrité. « C'est toi , s'écria Al-Moundhir, qui par ton imprudence as favorisé les desseins du rebelle ; que le sang versé retombe sur ta tête , et que ta mort apprenne aux autres à devenir prudents et avisés. » La terrible sentence fut exécutée le soir du même jour. La mort déplorable de l'hagib remplit de deuil tous les habitants de Cordoue ; car son administration , qui avait commencée sous le roi Muhamed , avait toujours été douce et paternelle.

On prétend même que l'affection que Muhamed avait eue pour lui fut la cause indirecte de sa fin tragique , et qu'Al-Moundhir satisfit , en le faisant périr, des ressentiments particuliers , plus qu'il n'obéit au sentiment de la justice. Hakem avait répondu à l'affection de son maître par un dévouement sans bornes ; lorsque , informé de la mort de son père , Al-Moundhir se rendit à Cordoue pour se

faire reconnaître , il entra dans la salle du conseil en habit de voyage. Hakem , en sa qualité de premier ministre , commença la lecture de la formule ; mais en prononçant le nom de Muhamed il ne put retenir ses larmes , et fut obligé de recommencer. Ces preuves d'attachement à la mémoire du roi défunt blessèrent le jaloux Al-Moundhir , qui jeta sur l'hagib un regard d'indignation et de courroux. Ceux qui s'en aperçurent y virent contre l'hagib un arrêt de mort. Quand le cercueil eut été déposé dans la tombe , Hakem , dépouillant son turban et sa tunique , s'approcha en pleurant du monument funèbre. « O Muhamed , s'écria-t-il , que mon âme aille rejoindre la tienne ! car mon amour pour toi me coûtera la vie. » Cela fut rapporté au roi , qui ne pardonna pas au fidèle ami de son père les justes regrets qu'il donnait à sa perte.

Al-Moundhir ayant de nouveau convoqué l'armée partit pour Tolède ; mais bientôt après il en laissa faire le siège à son frère Abdallah , et il se mit à la poursuite de Kaleb , qui sut éviter avec soin toute action générale jusqu'au moment où , ayant reçu des renforts , il se crut en état de tenir tête à l'armée royale. Kaleb , outre l'avantage du nombre , s'était donné celui de la position. Al-Moundhir , ne consultant que son courage , donna le signal de

l'attaque , et , suivant sa coutume , il se précipita au milieu des rangs ennemis. Environné , pressé de toutes parts , et peut-être mal défendu par les siens , car le supplice d'Hakem lui avait aliéné bien des cœurs , il tomba percé de coups. Au milieu du tumulte , des cris et du désordre , le bruit de sa mort parvint aux deux extrémités de l'armée rebelle ; mais comme on disait simplement *l'émir est mort*, les gens de Kaleb crurent qu'il s'agissait de leur chef , et la terreur s'emparant aussitôt d'eux , ils se mirent à fuir , sans que la présence et la voix de Kaleb pussent ni les détromper , ni les retenir. Ce ne fut qu'après l'entière retraite des rebelles que les troupes de Cordoue apprirent à quel prix la fortune leur avait vendu la victoire ; elles retournèrent au camp de Tolède , où elles apportèrent la nouvelle de la mort du roi (888-275).

Abdallah partit immédiatement pour Cordoue. En arrivant il trouva le conseil d'État assemblé. Dès que les wazirs l'aperçurent , ils se levèrent et le saluèrent du nom de roi ; il reçut aussitôt leurs serments et se fit proclamer dans Cordoue. Il envoya son frère Jacoùb chercher les restes d'Al-Moundhir , remit en liberté les deux fils d'Hakem , leur restitua les biens de leur père , rendit à l'un le gouvernement de Jaën , nomma l'autre capitaine des cavaliers de sa garde. Cet acte de justice

fut très-agréable au peuple , parce qu'il semblait lui promettre un prince ami des lois et de l'équité.

Le règne d'Abdallah fut d'abord troublé par la révolte. Son fils aîné Muhamed , wali de Séville , s'était ligué avec les walis de Xerez et de Sidonia ses oncles , et avec plusieurs alcaydes voisins , pour faire la guerre à Omar , fils d'Hakem , que le roi venait de remettre en possession de son gouvernement de Jaën. Le roi , qui , avant de recourir à la force , voulait épuiser les voies de la douceur , envoya son second fils Abd-el-Rahman vers le prince Muhamed , pour tâcher de le ramener au devoir. Vers le même temps , le wali de Lisbonne , qui aspirait à l'indépendance , faisait la guerre , de son propre chef , aux walis des provinces limitrophes de la Galice ; et d'un autre côté , le cadi de Mérida , Suleyman-ben-Auis , révolté contre le wali , l'avait contraint à sortir de la ville , dont il s'était rendu maître. Abdallah partit sur-le-champ avec la cavalerie de sa garde , et arriva à Mérida avant qu'on y eût appris son départ de Cordoue. Le cadi , épouvanté , vint se jeter à ses pieds et demander grâce ; le roi , naturellement clément , se contenta de l'envoyer en prison ; quelque temps après , ayant égard à sa jeunesse , à son mérite et aux services de son père , il lui rendit la liberté.

Le roi ne doutait nullement que tous ces soulè-

vements ne s'opérassent d'accord avec le fils d'Hafsoun , et bien convaincu qu'il n'aurait pas de repos tant que cet ennemi conserverait la vie , il se mit à le poursuivre sans relâche ; mais le rusé Kaleb , toujours en mouvement d'un lieu sur un autre , évitait avec soin toute rencontre qui aurait pu amener un engagement sérieux ; ou si quelquefois il ne pouvait l'éviter , il se laissait battre , fuyait , ralliait ses troupes à quelque distance , et apparaissait dès le lendemain. Sur ces entrefaites , le prince Abd-el-Rahman (1) écrivait à son père que Muhamed avait rejeté toutes les propositions d'accommodement ; que déjà les partisans soulevaient la province de Jaën , et qu'on craignait même un coup de main sur Cordoue. Ces nouvelles n'étaient que trop vraies , et les rebelles s'emparèrent de Huesca , de Jaën , de Raya et de tous les pays jusqu'à Calatrava. Le roi réunit ses troupes , et jura de ne rentrer à Cordoue qu'après avoir exterminé tous les brigands.

Les révoltés de Jaën furent vaincus ; leur chef , pris vivant , fut puni par le dernier supplice. Un second chef qui le remplaça eut le même sort ; le troisième , plus prudent , alla se réunir à Kaleb , qui

(1) Surnommé plus tard *Almudafar*, ou le *Victorieux*. Nous le désignerons désormais par ce dernier nom , pour le distinguer de son neveu Abd-el-Rahman III.

dans ce moment avait besoin de renforcer son armée, que des pertes successives avaient bien réduite. Le roi, malgré son serment de ne rentrer dans Cordoue qu'après avoir terminé cette guerre, forcé de céder aux circonstances, reprit le chemin de sa capitale, d'où il pouvait surveiller le siège de Tolède et les mouvements de Kaleb. Il envoya de là un corps de cavalerie au prince Almudafar, et il manda aussi à son général Abou-Ottman-Obéid-Allah, qui avait triomphé du wali de Lisbonne, d'agir de concert avec le prince contre le rebelle Muhamed. Une bataille décisive eut lieu aussitôt après la jonction de ces troupes. Muhamed et son oncle Al-Casim, couverts de blessures, furent faits prisonniers. Almudafar fit prendre grand soin des deux princes, mais il les enferma dans un lieu sûr, et attendit les ordres du roi (895—282).

Le prince Muhamed mourut peu de jours après, et comme s'il n'existait pas dans l'histoire assez de crimes avérés, on publia que Muhamed avait été empoisonné par son frère, par ordre d'Abdallah; mais ce crime inutile n'est établi par aucune preuve, et les blessures du prince suffisaient seules pour lui donner la mort. Muhamed ne laissa qu'un fils, âgé de quatre ans, nommé Abd-el-Rahman comme son oncle. Il fut élevé avec soin, et préparé par l'éducation à parcourir avec gloire

la carrière qui lui était destinée. Le peuple l'appelait *Aben-Muhamed-el-Mactoul* (fils de Muhamed l'Assassiné), à cause des soupçons répandus par la malveillance, que Muhamed avait péri d'une mort violente.

Ce n'était pas sans peine que le roi était parvenu à ramener la paix dans l'Andalousie; il avait dû y employer toutes ses forces, ce qui avait fait traîner en longueur et même abandonner le siège de Tolède, de sorte que Kaleb jouit plusieurs années de son usurpation. Il se croyait même si assuré de conserver la possession de Tolède et de Talavera, qu'il forma le projet de reculer ses frontières du côté de la Galice. Comme Alphonse III était alors en paix avec le roi de Cordoue, ces frontières étaient mal gardées, et les chrétiens vivaient dans une grande sécurité, ce qui semblait favoriser les vues ambitieuses de Kaleb. Une armée, composée en grande partie de Bérébères et des restes de toutes les bandes qui depuis tant d'années désolaient ces contrées, partit pour le nord; mais Alphonse avait été prévenu de sa marche, par les walis des frontières. L'armée de Kaleb fut complètement battue à la journée de Kamore, et les chrétiens firent un grand massacre des musulmans (901-288). Tous les mahométans de l'Espagne apprirent avec douleur que le sang de leurs frères

avait été versé par les *infidèles*, et ils demandaient à grands cris la guerre sainte. Dans plusieurs mosquées, principalement à Séville, des imans omirent le nom du roi dans la *chotba*, ou prière publique, et ils nommèrent à sa place le calife d'Orient. Abdallah méprisa ces vaines clameurs; quelques imans furent arrêtés et déportés en Afrique; plusieurs fanatiques furent emprisonnés; et le roi envoya un de ses généraux au roi Alphonse, pour l'inviter à poursuivre Kaleb, tandis qu'il le presserait, lui, du côté de Tolède.

Au moment où cette négociation se terminait au gré des deux souverains, Kaleb pénétrait dans Cordoue à la faveur d'un déguisement. Il y avait des amis, et il osait compter sur eux pour exciter quelque soulèvement dans cette ville. Peut-être même aurait-il réussi si son séjour à Cordoue n'eût été découvert par un accident assez singulier (905-293). La police était à la recherche de l'auteur d'une satire très-piquante contre le roi et ses ministres; d'indices en indices on arriva jusqu'à lui; c'était Suleyman-ben-Anis, cet ancien cadi de Mérida, auquel le roi, dans sa clémence, avait fait grâce de la vie. On le conduisit devant Abdallah, qui lui dit: « Certes, mon cher Suleyman, il faut convenir que j'ai bien mal placé mes bienfaits, ou que je ne mérite pas les reproches que tu me fais

dans tes vers. Je devrais maintenant te faire éprouver ma vengeance; mais tu m'as loué autrefois pour ma bonté: tu me maudirais aujourd'hui pour ma justice. Je veux donc que tu vives; je veux même que tu me récites tes vers chaque fois que je voudrai les entendre; et pour te prouver le cas que j'en fais, je les taxe chacun à mille dinars d'or que tu paieras pour le plaisir de les avoir composés. » Suleyman, rempli de confusion, se jeta aux pieds du roi, qui voulut bien encore lui pardonner. Le poète, qui savait que Kaleb était dans Cordoue, le dit au roi dans un mouvement de reconnaissance; mais on manqua de s'en saisir parce qu'on voulut prendre des précautions qui donnèrent l'éveil. Kaleb s'enfuit sous l'habit d'un mendiant.

De retour parmi les siens, Kaleb recommença ses courses dans le pays. Le général Obéid-Allah le vainquit dans plusieurs rencontres. Kaleb, ayant perdu toute sa cavalerie, se renferma dans Tolède, d'où il ne sortit plus de trois ans (908-298). Pour prix de ses éminents services, Obéid-Allah fut persécuté. Almudafar voulut pour lui-même le gouvernement de la province de Mérida, qu'Obéid-Allah régissait depuis longtemps et avec sagesse. Le roi, pressé par Almudafar, lui dit qu'Obéid-Allah conserverait son gouvernement tant qu'il ne demanderait pas lui-même à le quitter. Obéid-Allah,

instruit des prétentions du prince et de la réponse du roi, craignit de rester exposé aux ressentiments d'Almudafar, et il demanda au roi qu'il lui fût permis de se retirer dans sa maison, pour y finir ses jours dans le repos. Le roi n'y consentit qu'avec beaucoup de peine; mais peu de jours après il l'appela auprès de lui et lui donna le commandement de sa garde esclavonne.

Obéid-Allah dissimula avec le prince Almudafar, mais il travailla secrètement de toutes ses forces à lui nuire dans l'esprit du roi, afin d'empêcher Abdallah de l'appeler à lui succéder. A cet effet il se déclara l'ami et le protecteur du jeune Abd-el-Rahman, fils du prince Muhamed-el-Mactoul, cherchant à conquérir pour lui l'affection des walis, des wasirs, des principaux scheiks, et à lui gagner les bonnes grâces du roi. Ce prince avait reçu en partage tous les dons extérieurs avec ceux de l'esprit; et son amabilité, sa douceur, ses agréments, rendaient aisée l'exécution des projets d'Obéid-Allah. Tous étaient enchantés d'Abd-el-Rahman; le roi seul imposait quelque contrainte à son amitié pour son petit-fils, de peur d'exciter la jalousie d'Almudafar; mais il prenait le plus grand plaisir à voir éclater chez les autres le sentiment qu'il cachait au fond de son cœur. Souvent, au milieu de ses jeux avec d'autres enfants de son âge, le roi le

regardait avec tendresse ; ses yeux humides de plaisir ne pouvaient se lasser de le contempler ; et Obéïd-Allah , toujours présent à ces scènes , ne manquait pas l'occasion de faire valoir son protégé.

Ce fut vers ce temps qu'Abdallah perdit sa mère Athara , qu'il avait toujours tendrement aimée et honorée ; il la pleura amèrement , et auprès du mausolée qu'il lui érigea , il en fit construire un pour lui-même. Il était tombé dans une profonde mélancolie ; il avait perdu le sommeil et l'appétit , et il ne parlait plus que de sa mort prochaine. Ses courtisans cherchaient vainement à le distraire , et à guérir son imagination des terreurs qui l'agitaient ; il leur répondait par des vers qu'il avait composés dans ses moments de tristesse. « J'entends du bruit. C'est le Temps qui arrive battant des ailes , le Temps qui trompe nos espérances et renverse nos projets. Tout s'avance d'un pas rapide vers la destruction ; rien n'est durable dans le monde. La mort n'avertit personne ; dans sa course constante , elle va seule , sans se faire annoncer. »

Abdallah tomba malade treize mois après la mort de sa mère ; il profita du peu de temps qui lui restait pour régler les affaires de l'État et la succession au trône. Le conseil des wasirs fut aussitôt convoqué ; le roi désigna pour son héritier son petit-fils Abd-el-Rahman , comme représentant

Muhamed son père, et il recommanda fortement à son fils Almudafar d'aimer et de protéger le jeune prince. Il mourut quelques jours après; son règne avait été de vingt-cinq ans (912-360). Abdallah fut un bon roi, sage et courageux, ferme dans l'adversité, clément après la victoire; religieux observateur de sa parole, même envers les chrétiens; humain par tempérament; doux et calme par caractère. Il punit rarement, et seulement lorsqu'il s'y voyait forcé par le besoin d'assurer la paix publique. Il donnait à ses officiers la plus grande liberté dans leurs rapports avec lui, et il ne se fâchait pas s'il leur arrivait par fois d'en abuser. On en peut juger par le trait suivant.

La longue barbe était alors chez les Arabes une marque d'autorité; les esclaves l'avaient fort courte. Suleyman-ben-Venaors, Bérébère de naissance, capitaine de la garde africaine, wasir du conseil d'État, était de mœurs irréprochables, mais sa franchise était rude et souvent grossière. Il avait une longue barbe noire à laquelle il tenait beaucoup. Le roi, le voyant entrer un jour dans sa chambre, lui récita des vers où la longue barbe était tournée en ridicule, puis il lui dit: « L'homme à la longue barbe, assieds-toi près de moi. » Suleyman s'assit, mais ne pouvant contenir sa colère, il dit au roi d'un ton brusque: « Si tous tant que

nous sommes nous n'étions pas des insensés, nous ne viendrions pas nous traîner dans le palais des rois. Combien de chagrin nous nous éviterions ! mais l'ambition nous aveugle et nous rend fous ; nous ne nous détrompons qu'au moment de descendre dans la tombe ; là seulement finissent toutes nos sottises. » En achevant ces mots il se leva, sortit du palais et n'y parut plus. Le roi, étonné de cette saillie un peu trop libre, attendit plusieurs jours Suleyman, dont il avait éprouvé plusieurs fois le jugement solide ; mais le Bérébère persévéra dans son accès d'humeur. On fit même, d'ordre du roi, plusieurs tentatives pour le ramener. Tout fut inutile, et le roi parut très-fâché qu'une innocente plaisanterie l'eût privé d'un conseiller sage et éclairé.



CHAPITRE V.

Abd-el-Rahman III, dit *le Grand*. — Aventure de Sohaïb. — Mort de Kaleb. — Révolte des montagnards d'Elvire. — Guerre d'Afrique. — Le palais d'Azhara. — Guerre contre le roi de Léon. — Bataille de Zamore. — Révolte du fils aîné du roi. — Guerres nouvelles. — Prévisions du roi sur sa mort prochaine. — Il meurt après un règne de cinquante ans. — Il a pour successeur son fils Albakem. — Qualités de ce prince, ami des lettres. — Expédition en Galice. — Longue paix. — Sage administration d'Alhakem. — Anecdotes. — Sa mort.

Le choix d'Abdallah avait causé dans Cordoue une sensation universelle de plaisir. Le jeune Abd-el-Rahman, à la fleur de l'âge, portant une grande âme sous les plus beaux dehors, semblait promettre aux musulmans bonheur et gloire. Aussi, malgré le chagrin qu'on avait de la perte d'Abdallah, le

peuple se livra à la plus vive joie le jour où, revêtu des ornements royaux, Abd-el-Rahman ceignit le diadème qui devait briller sur son front pendant un demi-siècle. Le prince Almudafar, gagné comme les autres par les qualités aimables de son neveu, avait conçu pour lui la tendresse d'un père : il fut le premier à le proclamer souverain de Cordoue. Abd-el-Rahman, en recevant le serment de son oncle, le tint longtemps pressé dans ses bras, et tous les assistants attendris applaudirent à cette scène d'union et de concorde. Pour honorer la mémoire de son aïeul, Abd-el-Rahman voulait prendre son nom ; mais par une acclamation générale, le peuple l'appela *Amir-al-Mumenin*, prince des croyants, et *Anali-Ledinala*, défenseur de la loi divine (1).

Le fils d'Hafsoun se maintenait toujours à Tolède. Il possédait avec cette ville tout le pays qu'arrose le Tage, depuis Talavera jusqu'à sa source. De là sa domination s'étendait sur l'Aragon, sur une partie de la Catalogne jusqu'à la rivière de Sègre, et sur toute la côte de la Méditerranée, depuis

(1) C'est de ce titre d'Amir-al-Mumenin que nos historiens romanciers ont fait le nom ridicule de *Miramolin*, et converti ensuite ce mot barbare en nom propre, pour désigner le souverain de Cordoue ; le miramolin de Cordoue, comme on dit le calife d'Orient, le sultan, le czar de Russie, etc.

Tortose jusqu'à Murcie. C'était environ la moitié des États des premiers rois de Cordoue. Le nouveau souverain convoqua les troupes du royaume pour terminer enfin cette guerre qui durait depuis tant d'années. Une bataille à peu près décisive se livra dans une large vallée formée par le Xucar, près de la ville de Cuënca. La victoire y fut vivement disputée, mais la fortune du roi l'emporta sur celle du rebelle. Toute la partie orientale de l'Espagne entra sous la domination du roi de Cordoue (913-301). Plusieurs bandes de mécontents avaient fait d'Elvire leur place d'armes. Le roi s'y transporta en personne, et sa seule présence suffit pour ramener la concorde. Elvire et plusieurs autres villes ouvrirent leurs portes; les habitants vinrent en foule assurer le roi de leur dévouement, et ceux qui avaient paru jusqu'à ce moment les plus attachés au parti de Kaleb donnèrent l'exemple aux autres. Plus de deux cents villes ou forteresses se soumirent sans qu'il fût nécessaire d'user de violence; aussi, quand le roi fut de retour à Cordoue, sa présence y excita les transports de la plus vive allégresse.

Il arriva vers ce temps (917-305) à Cordoue une aventure assez plaisante, qui peut servir à faire connaître les mœurs du temps et la bonté du roi. Sohaïb-ben-Mounia, Andalou de naissance,





K. Gérard del.

Beyer sc.

« Seigneur, je confesse ma faute; j'espère que Dieu
me la pardonnera. »

était l'un des quatre assesseurs du grand cadi. Il passait pour aimer le vin ; il appartenait d'ailleurs à une secte qui permet l'usage de cette boisson , pourvu qu'on ne fasse pas d'excès (1). Un jour qu'il avait dîné chez l'hagib et qu'on l'avait fait beaucoup boire, on prit adroitement son cachet sur lequel étaient gravés ces mots : *Ye alime cul gaïb, can wufe bi Sohaïb* ; c'est-à-dire : Toi qui connais toutes choses , éclaire ou protège Sohaïb ; et au mot *gaïb* on substitua le mot *abib* , ce qui changeait étrangement le sens de la légende , et lui faisait dire : Toi qui connais tous les ivrognes , protège Sohaïb. Le cachet fut ensuite remis à sa place , et Sohaïb , ne s'étant aperçu de rien , continua de se servir de ce sceau , jusqu'à ce que des papiers qu'il avait expédiés étant parvenus aux mains du roi , celui-ci qui remarqua l'inscription , dit à Sohaïb : « Tu bois du vin , ton cachet me l'apprend. » Le cadi , tout troublé , jeta les yeux sur la fatale légende ; « Seigneur , s'écria-t-il , je confesse ma faute , j'espère que Dieu me la pardonnera et que tu seras miséricordieux comme lui ; mais en vérité , seigneur , je ne sais de quelle manière cela s'est fait. » Le roi renvoya le cadi , lui recommandant non de ne plus boire , mais

(1) La secte d'Irak.

d'être un peu plus circonspect ; et il rit beaucoup avec ses wasirs du tour qu'on lui avait joué.

Cependant Almudafar, qui avait contraint les rebelles à s'enfoncer dans les montagnes , écrivit plusieurs fois au roi pour le conseiller de lever une armée , d'envelopper leurs bandes et les exterminer tous jusqu'au dernier. Le roi , qui très-jeune encore avait appris par cœur le Coran et qui s'était ainsi nourri de ses principes , résista longtemps aux sollicitations de son oncle. Suivant les maximes d'Ali , il était défendu , dans les guerres entre musulmans , de poursuivre les vaincus au delà des limites de la province , de tuer ceux qui fuyaient hors du champ de bataille , et de prolonger le blocus des villes après un certain nombre de jours. Almudafar insista , soutenant qu'avec un semblable code militaire la guerre serait interminable. Abd-el-Rahman céda , et dès que le printemps fut venu , il se mit en marche lui-même avec une armée innombrable , et sa présence dans l'Aragon produisit le même effet que dans l'Andalousie ; toutes les villes le reçurent dans leurs murs ou lui envoyèrent des députés. Il passa plusieurs mois à Saragosse , dont le climat et la campagne lui parurent délicieux.

Pendant son séjour dans cette ville , deux alcaydes du parti de Kaleb se présentèrent à lui , se

disant envoyés par leur *émir*. L'alcaïde de Fraga porta la parole. « L'émir Hafsoun, dit-il, désirerait la paix, et si le roi voulait lui céder l'Espagne orientale pour lui et ses successeurs, il se chargerait de la défense des frontières et se reconnaîtrait son vassal. » Il offrit à ces conditions de remettre immédiatement les villes de Tolède et de Huesca. Le roi répondit à l'alcaïde qu'il venait de lui donner en l'écoutant une preuve de sa patience, qu'il était sans exemple qu'un rebelle, un chef de bandits, osât faire à son roi des propositions et voulût traiter comme de prince à prince; qu'il le chargeait de lui dire que si dans un mois il ne s'était soumis, il n'y aurait de quartier ni pour lui ni pour aucun des siens; que pour ce qui les concernait eux-mêmes, il voulait bien avoir égard à la qualité d'envoyés qu'ils avaient prise, mais qu'il les exhortait à ne plus accepter des commissions aussi dangereuses. Les alcaïdes s'en retournèrent confus vers Kaleb, qui, ne perdant pas encore toute espérance, demanda des secours, qu'il n'obtint pas, au roi de Navarre et à celui de Léon et des Asturies.

Kaleb ne vit pas la ruine totale de son parti; il mourut à Huesca (918-306). Ses deux fils Suleyman et Giaffar se partagèrent sa dépouille; mais tandis qu'Almudafar battait les rebelles chaque fois qu'il

pouvait les atteindre, les montagnards d'Elvire se révoltèrent de nouveau; ils obtinrent même assez de succès pour que le roi, justement alarmé, prit le parti de se rendre à l'armée; et, comme la première fois, il pacifia la contrée; mais ce ne fut qu'après avoir emporté d'assaut une place où le chef de la révolte s'était enfermé avec ses plus braves soldats (923-310). Aussitôt après, le roi tourna ses efforts contre Tolède; mais cette ville, que ses remparts et sa position rendaient inexpugnable, ne se rendit qu'au bout de trois ou quatre ans (927-315). Giaffar s'était sauvé de Tolède quand il vit que les habitants, pressés par la famine, demandaient hautement à capituler; et il se retira chez le roi de Léon, Ramire II, qui non-seulement l'accueillit avec faveur, mais qui encore leva une armée, entra dans la province de Tolède, prit et ruina la ville de Talavera, et emmena un grand nombre de captifs. A la nouvelle de ce désastre, Almudafar prit avec son armée la route de la Galice. Arrivé sur le Duero, il se renforça des troupes que le roi lui envoyait de Cordoue, et il tira une vengeance éclatante du mal que Ramire avait fait aux habitants de Talavera. Ainsi l'expédition de Ramire eut pour résultat d'avoir appelé sur ses propres Etats le meurtre, l'incendie, la dévastation; d'avoir causé le massacre d'un grand

nombre de captifs, et d'avoir fait périr sur le champ de bataille une portion de son armée. Ramire ne fut pas plus heureux dans une expédition qu'il tenta dans la Lusitanie sept ou huit ans après. L'actif Almudafar le contraignit à repasser le Duero : le prince ne put toutefois se livrer à aucune opération importante, parce que la guerre d'Afrique épuisait l'Espagne de soldats.

Cette guerre avait été causée par l'usurpation de la ville et du royaume de Fez par le wali de Méquinez, Aben-Alafia. Les partisans du roi détrôné appelèrent à leur aide le roi de Cordoue, qui leur envoya une armée, tant pour les défendre contre Aben-Alafia, que pour repousser Abou-Muhamed-Obéid-Allah, qui, vers l'an 296 de l'hégire, se disant prophète, issu en ligne directe d'Ali, gendre de Mahomet et de sa fille Fatime, s'était emparé de l'Égypte, avait fondé la dynastie des califes fatimites, et prétendait ajouter à ses domaines toute l'Afrique occidentale. Aben-Alafia, qui craignait Obéid-Allah, fit proclamer le roi de Cordoue dans Fez et dans la contrée qui en dépendait. Il aimait mieux avoir pour suzerain un prince dont les États étaient séparés de Fez par la mer, que le calife d'Égypte son voisin, et il comptait qu'en faveur de cette reconnaissance Abd-el-Rahman lui enverrait une armée. Ce fut ce qui arriva ; mais au bout

de quelque temps Aboulcasim, successeur d'Obéid-Allah vint mettre le siège devant Fez, et finit après sept mois par s'en rendre maître. Abd-el-Rahman ne sut point profiter de cette leçon que lui donnait la fortune, et abandonner une conquête qui dévorait l'élite de son armée. Toutefois deux ou trois ans se passèrent sans que la paix fût troublée.

Abd-el-Rahman employa ce temps à finir les constructions d'un palais qu'il faisait bâtir à deux ou trois lieues au-dessous de Cordoue, sur les bords du fleuve. Il y avait en ce lieu une maison de campagne où il passait les étés et l'automne, attiré par la beauté du site, la fraîcheur des eaux, un épais ombrage et de superbes jardins. Il transforma d'abord la maison en palais; le palais fut ensuite entouré de beaux édifices, assez vastes pour contenir sa garde et les officiers de sa maison. Peu à peu des habitations s'élevèrent alentour, des familles nombreuses s'y établirent, et il se forma une ville, qui prit le nom d'Azhara, une des femmes du prince. Les voûtes du palais étaient, dit-on, soutenues par quatre mille trois cents colonnes de marbres divers, soigneusement sculptées. Tout le pavé était composé de carreaux de marbre de plusieurs couleurs réparties avec goût; les murailles étaient lambrissées de la même manière. Les planchers étaient peints d'azur et d'or; les solives et les

poutres, d'un bois précieux , étaient travaillées avec beaucoup d'art. Dans les grands appartements , des fontaines d'eau douce s'épanchaient dans des bassins de marbre de formes variées. Au milieu de celui qu'on appelait le *salon du calife* , il y avait une fontaine de jaspe , et du milieu des eaux sortait un cygne d'or , fait à Constantinople ; au-dessus de la tête du cygne on voyait suspendue une très-grosse perle que l'empereur Léon avait envoyée à Abd-el-Rahman.

A côté du palais étaient les jardins , riches en arbres fruitiers ; ils contenaient plusieurs bosquets de lauriers et de myrtes , environnés de pièces d'eau qui en suivaient les contours , et réfléchissaient comme un miroir les rameaux des arbres , le ciel bleu et ses nuages de pourpre. Au milieu des jardins , sur le sommet d'une éminence , d'où les yeux se promenaient sans obstacle sur toute la campagne voisine , on avait construit un pavillon où le roi aimait à se reposer au retour de la chasse. Il était supporté par des colonnes de marbre blanc dont les chapiteaux étaient couverts de lames d'or. Au centre du pavillon coulait , dans une conque de porphyre , une fontaine de vif-argent , dont les oscillations faisaient jaillir au loin tous les feux du soleil quand ses rayons venaient la frapper. Des bains élégants , distribués dans les jardins , en aug-

mentaient l'agrément. Les rideaux, les tapis étaient tissés de soie et d'or ; ils représentaient des paysages ou des animaux.

Une mosquée moins vaste, mais plus riche que celle de Cordoue, s'élevait non loin du palais. Du côté opposé, se voyait la maison des monnaies. Abd-el-Rahman avait changé le type des sicans. Jusqu'à lui les monnaies d'Espagne avaient conservé la forme des monnaies orientales ; il voulut qu'elles en fussent désormais distinctes autant par la forme que par les inscriptions, et il y fit placer ses divers titres, parmi lesquels figurait celui d'imman ou chef de la religion, que prenaient aussi les califes abbassides. Les travaux d'Azhara ne furent terminés que l'an 936 - 325 ; et de ce palais où tant de trésors furent employés pour le faire sortir du sein de la terre, il ne reste pas même aujourd'hui des ruines qui indiquent qu'il a existé ; triste et inévitable condition de tous les ouvrages des hommes. Tout ce que leurs mains ont créé, le temps le dévore ; ce qui vit à jamais dans les âges, c'est le souvenir des vertus, ce sont les œuvres du génie.

Cependant des bruits vagues de guerre circulaient sourdement dans la Lusitanie. On ne parlait que des préparatifs du roi Ramire et de son entrée prochaine dans les terres des musulmans. Les ti-

mides habitants des rives du Duero quittaient leurs maisons et emmenaient leurs troupeaux. Ils couraient s'enfermer dans les places fortes, où ils comptaient trouver un asile contre l'invasion ; d'autres allaient plus loin encore porter leurs terreurs, et ils ne s'arrêtaient que sur les bords du Tage. Abd-el-Rahman, informé des mouvements des chrétiens, voulut les prévenir, si cela était possible ; il envoya l'ordre à tous les walis de préparer leurs troupes. L'Espagne entière se mit en armes, toutes les routes se couvrirent de gens de guerre ; et les walis, répondant à l'appel du roi, lui mandèrent au bout de peu de temps qu'ils n'attendaient que le signal du départ.

Le roi avait désigné Salamanque pour point de réunion de toute l'armée ; elle montait à près de cent mille hommes, tous vieux soldats, bien armés et pleins de confiance en leurs chefs. Elle fut divisée en trois corps ; Almudafar eut le commandement de l'un, le roi se mit à la tête de l'autre, et le troisième, de vingt mille soldats, forma la réserve, sous les ordres d'Obéid-Allah, wali de Badajos. Au jour fixé, toute l'armée se mit en marche ; elle arriva en bon ordre sur le Duero, passa le fleuve et alla camper sous les murs de Zamore. Cette place avait été fortifiée depuis peu par de nouveaux ouvrages. On dit qu'elle avait sept enceintes de bonnes

murailles et de doubles fossés remplis d'eau. Sa garnison était nombreuse et composée de troupes d'élite.

Ramire accourut au secours de Zamore. Le roi laissa vingt mille hommes devant la place, et avec tout le reste il s'avança fièrement à la rencontre des chrétiens. Les deux armées se rencontrèrent près d'une rivière qui tombe dans le Duero, probablement celle d'Esta, à trois ou quatre lieues au-dessous de la ville. Le premier jour il y eut entre les avant-gardes une escarmouche qui n'eut pas de suite. Ensuite deux jours se passèrent à s'observer mutuellement. De même, disent les historiens arabes, qu'on voit deux taureaux furieux se regarder, mesurer des yeux l'intervalle qui les sépare, frapper la terre de leurs pieds et s'élancer enfin l'un sur l'autre; de même, lorsque la troisième aurore se leva, les troupes d'Almudafar, déployant leurs bannières, fondirent sur les chrétiens en poussant de grands cris; les chrétiens à leur tour s'avancèrent en bataillons serrés; au premier choc la terre ensanglantée se joncha de cadavres; de toutes parts c'était même ardeur, même courage, même désir de vaincre, même intérêt de religion et de patrie.

Les Arabes commençaient à plier; leur aile droite était en désordre. En ce moment le roi, qui jusque-

là n'avait pas combattu, se mit à la tête de sa garde et de la cavalerie de Cordoue ; il prit les chrétiens en flanc , les enfonça et par cette habile manœuvre retint la victoire sous ses drapeaux. Les chrétiens firent , pour la ressaisir, les plus grands efforts, et le combat recommença avec plus de fureur. Beaucoup de musulmans, disent les Arabes, fameux par leur naissance ou par leur valeur, reçoivent le coup mortel ; mais au prix de leur sang ils achètent le triomphe de leurs soldats. De leurs regards mourants ils voient les chrétiens, pliant à leur tour, s'éloigner, se rompre, se disperser, et ils regrettent moins la vie, puisque leur cercueil va s'entourer de lauriers.

Ramire fit sa retraite pendant la nuit, sans avoir pu secourir Zamore ; ce qui dément les vieilles chroniques espagnoles qui attribuent la victoire à Ramire. Du reste, les Arabes conviennent qu'ils la payèrent fort cher, et que soit dans cette journée, soit pendant le siège, ils perdirent de quarante à cinquante mille hommes. La garnison de Zamore se défendit encore pendant quelque temps avec tout le courage du désespoir ; mais les Arabes, multipliant les assauts, finirent par emporter la place. Ils passèrent les habitants au fil de l'épée, et n'épargnèrent que les enfants et les femmes, qu'ils emmenèrent en captivité (939-328). Dix-

huit mois s'étaient à peine écoulés qu'il fallut reprendre les armes. Ramire, qui avait employé toute une année à réparer ses pertes, rentra sur les terres des musulmans et emporta Zamore par surprise. Le roi fit partir la cavalerie de Cordoue pour aller au secours du wali des frontières. Celui-ci reprit aussitôt l'offensive, battit les troupes de Ramire, emporta d'assaut le château de Gornaz et rentra de vive force dans Zamore. Ramire avait besoin de la paix ; Abd-el-Rahman la désirait aussi ; elle fut bientôt conclue (943-332).

A la faveur de cette paix, ou plutôt de cette trêve, Abd-el-Rahman envoya quelques troupes dans la Catalogne, où les deux fils de Kaleb occupaient encore Lérida. Ils n'attendirent pas les chances du siège, et se sauvèrent. Comme les historiens n'en parlent plus, on présume qu'ils allèrent mourir dans quelque retraite ignorée. Abd-el-Rahman, n'ayant plus d'ennemis à combattre en Espagne, voulait tourner ses armes du côté de l'Afrique ; mais de nouveaux embarras l'empêchèrent, du moins pour quelque temps, de s'occuper de l'exécution de ce projet ; il avait désigné pour lui succéder son fils Alhakem, au préjudice de son frère Abdallah, qui joignait aux dons extérieurs une instruction solide et des qualités aimables qui lui avaient gagné l'affection populaire que son

frère ne possédait pas. D'ambitieux courtisans persuadèrent au prince Abdallah qu'il ne devait pas souscrire à l'injuste exclusion que lui donnait son père. Abdallah conspira et permit qu'on conspirât en son nom. Il s'agissait de se rendre maître de Cordoue et d'obtenir par la force ce que lui ravissait une aveugle préférence. Peu de jours avant celui que les conjurés avaient désigné pour agir, l'un d'eux alla révéler au roi tout le plan de la conspiration. Le prince, arrêté au milieu de la nuit et amené devant son père, avoua tout et désigna ses complices. Plusieurs de ces derniers eurent la tête tranchée sur la place publique. Le prince périt étouffé dans sa prison (949-338).

Alhakem avait demandé avec beaucoup d'instance la grâce de son frère ; le roi fut inflexible. « La prière sied dans ta bouche, lui dit-il, et si je n'étais qu'un homme privé, je t'accorderais à l'instant ta demande. Mais je suis roi ; je dois à mes peuples, à mes successeurs, des exemples de justice. Je pleure amèrement sur le sort de mon fils, je pleurerai le reste de ma vie ; mais ni tes larmes, ni ma propre douleur ne le sauveront du châtement dû à son crime. J'imiterai le calife Omar, qui fit frapper de verges son fils bien-aimé, pour que sa justice fût satisfaite. » Les Cordouans blâmèrent la rigueur excessive du roi, qui avait par-

donné à des rebelles et leur avait même rendu sa confiance. Abdallah méritait d'autant plus un acte de clémence, qu'il avait été entraîné par de mauvais conseillers, et qu'il était plus coupable de faiblesse que de méchanceté. « Le roi, disait-on, a-t-il donc oublié que son père Muhamed, bien plus coupable que le prince Abdallah, avait soutenu contre son père une guerre opiniâtre, et que la nation avait pourtant regardé sa mort comme un assassinat odieux ? » Almudafar succomba peu de temps après à une maladie aiguë, et, malgré tout l'éclat de ses victoires et ses longs services, il ne fut pas regretté, parce qu'on l'accusait d'avoir conseillé la mort de son petit-neveu, comme il avait conseillé autrefois celle de son frère.

Sur ces entrefaites arrivèrent des ambassadeurs de Constantin, empereur d'Orient ; et la douleur du roi fut quelque temps suspendue par les jouissances de l'amour-propre et le plaisir d'étaler aux yeux de ces étrangers toutes les magnificences de sa cour. Dès qu'ils eurent pris terre en Espagne, le roi envoya au-devant d'eux un corps nombreux de cavalerie ; d'autres troupes, richement vêtues, les attendaient sur les avenues de Cordoue, et ils traversèrent la ville, pour se rendre au palais de l'hagib, au milieu d'un concours immense de peuple. L'hagib avait reçu l'ordre du roi de ne

rien épargner pour les traiter splendidement. On les conduisit le lendemain à Medina-Asham ; ils trouvèrent le roi entouré de tous ses wasirs et autres officiers dans son superbe pavillon. Une garde brillante d'esclaves remplissait le jardin , qui était tout couvert de tentes de soie entremêlée d'or. Les ambassadeurs s'approchèrent respectueusement du roi et lui remirent la lettre de Constantin ; elle était écrite sur du parchemin bleu , ornée de vignettes dorées , et enfermée dans une boîte d'or sur laquelle était le portrait de l'empereur. Celui-ci demandait le renouvellement des précédents traités d'alliance contre les Abbassides ; et Abd-el-Rahman , leur ennemi naturel , fit aux ambassadeurs la réponse la plus favorable. Quand ils partirent pour Constantinople , il les fit accompagner par un de ses wasirs , qu'il chargea de riches présents pour l'empereur.

Cependant la trêve avec le roi de Léon étant expirée , Ramire recommença la guerre (950-339). Ce fut de sa part une grande imprudence ; car Abd-el-Rahman , qui n'avait plus d'ennemis dans ses États , eut bientôt réuni des forces considérables , dont il donna le commandement à son hagib Ahmed-ben-Saïd , qui , depuis la mort d'Almudafar , avait toute sa confiance. Les chrétiens repassèrent le Duero. Poursuivis jusque dans leurs

montagnes, ils éprouvèrent de grandes pertes. La Galice entière, livrée au pillage, enrichit de ses dépouilles les musulmans vainqueurs. Ahmed rapporta de son expédition un si riche butin, qu'après le prélèvement du quint du roi, il lui en revint à lui-même une si grande quantité, qu'il put faire à son maître un magnifique présent. Les écrivains arabes font l'énumération pompeuse de tous les objets dont il se composait, mais on sait combien ils se plaisent à exagérer; toutefois de leurs exagérations mêmes on peut conclure que le présent était considérable. Ramire mourut la même année. On croit que le chagrin d'avoir été vaincu, et d'avoir causé la ruine de la Galice, hâta les progrès de sa maladie. Quelque temps après (954-343), le wali de Fez écrivit au roi, pour lui apprendre que ses troupes avaient subjugué tout le pays d'Almagreb jusqu'à Trémecen.

L'année suivante, un événement peu important en lui-même, mais grave dans ses résultats pour l'Afrique, devint la cause de guerres sanglantes et prépara dans cette contrée la chute de la puissance, encore mal affermie, des rois de Cordoue. Abd-el-Rahman avait fait construire à Séville un vaisseau destiné à porter en Syrie et en Égypte les produits de l'Espagne. Ce vaisseau, dans un de ses voyages, rencontra près de la

Sicile un navire africain sur lequel se trouvait, comme passager, un courrier que le soudan d'Égypte envoyait au gouverneur qu'il avait dans cette île. Le vaisseau espagnol attaqua l'africain, s'en saisit, alla vendre à Alexandrie toute sa cargaison, prit en échange des denrées orientales et fit voile pour l'Espagne. Le soudan, informé de la perte de son bâtiment, fit sortir de ses ports plusieurs vaisseaux de guerre, avec ordre de donner la chasse au navire espagnol. Le wali de Sicile avait déjà prévenu la volonté du soudan ; car ayant poursuivi ce navire, il entra presque en même temps que lui dans le port d'Almería, le prit, l'emmena avec tout ce qu'il renfermait, et avant de partir il brûla plusieurs bâtiments qui se trouvaient dans le port. Abd-el-Rahman parut sensible à la perte de ce vaisseau. L'hagib promit de venger son injure. Il passa aussitôt en Afrique avec un corps de cavalerie d'élite, prit en passant les Andalous d'Almagreb, et il entra dans la province d'Afrique avec vingt-cinq mille chevaux. Les Africains furent partout vaincus, et les Tunisiens, pour racheter leur ville du pillage, payèrent de très-fortes contributions en argent, en étoffes, en marchandises, en esclaves des deux sexes ; ils remirent de plus tous les vaisseaux qui étaient dans leur port. Le soudan conçut contre le roi de

Cordoue de cruels ressentiments ; mais comme Abd-el-Rahman entretenait en Afrique des forces considérables qu'il pouvait même augmenter, le soudan fut obligé de les renfermer en lui-même, en attendant, pour leur donner l'essor, que le temps amenât une occasion favorable.

Quoique la trêve n'eût pas été renouvelée avec le roi de Léon, Abd-el-Rahman vivait en paix avec lui ; car les deux princes avaient eu soin de ménager pour les habitants des frontières un temps de repos qui leur permit de réparer tous les désastres de la guerre. Du côté de la Navarre, le calme régnait pareillement. Le vieux roi Garcie avait fait demander au roi de Cordoue un sauf-conduit pour son neveu Sanche, qui était malade, et que les médecins de son royaume ne pouvaient guérir. Abd-el-Rahman l'accorda, et le prince étant arrivé à Cordoue, y reçut par ordre du roi les plus grands soins, si bien qu'il recouvra la santé. Le prince reconnaissant n'oublia jamais les généreux procédés du roi de Cordoue, qui, de son côté, sut gré au prince de la confiance qu'il lui avait montrée.

Le soudan d'Égypte était mort sans avoir pu se venger du roi de Cordoue ; mais à peine son fils fut-il monté sur le trône, qu'il rassembla vingt mille cavaliers des tribus de Kétama et de Zarhaga,

auxquels il ajouta de nombreuses bandes égyptiennes. Il donna le commandement de cestroupes à Gehwar-el-Roami, renégat chrétien, plein de talent, de courage et de perversité. Les troupes d'Abd-el-Rahman, surprises par une attaque imprévue, se défendirent mal. Le wali d'Almagreb, étant parvenu à former une armée, marcha courageusement à la rencontre de l'ennemi. Gehwar, s'apercevant que la fortune penchait du côté des Andalous, appela les cavaliers de Kétama, dont il connaissait l'intrépidité, et il leur promit une somme énorme s'ils lui apportaient la tête du wali d'Almagreb. Excités par la soif de l'or, ces farouches Africains serrent leurs rangs, traversent la ligne ennemie, parviennent au lieu où combattait le wali, l'entourent, le pressent, le renversent et lui coupent la tête. Les troupes d'Almagreb, privées de leur chef, plièrent et se dispersèrent; quelques débris se rallièrent à Tanger. Les villes de Sigilmesse et de Fez tombèrent au pouvoir des Égyptiens, et tout l'Almagreb fut conquis et dévasté, à l'exception de Tanger, de Ceuta et de Telencen, que Ghewar n'osa pas attaquer.

Ces tristes nouvelles causèrent d'autant plus de chagrin au roi, qu'il venait de perdre son hagib Ahmed, dont l'expérience et le courage lui auraient été d'un grand secours. Toutefois il ne se laissa

point abattre par la mauvaise fortune , et il mit sur pied une armée considérable qui passa immédiatement en Afrique. En peu de mois tout le pays fut reconquis, Fez emportée d'assaut, toutes les autres villes soumises, les troupes d'Égypte battues et dispersées, les tribus de Kétama et de Zarhaga presque entièrement détruites, et le nom d'Abd-el-Rahman proclamé de nouveau aux acclamations générales du peuple et des fidèles Zénètes.

Abd-el-Rahman III était arrivé au repos ; mais au faite des grandeurs et de la puissance il n'était point heureux ; rarement le bonheur s'assied sur le trône. Des images cruelles venaient toujours se mêler à ses plus riantes idées. Si quelquefois il cherchait des distractions dans les jouissances du pouvoir absolu , il ne tardait pas à retomber dans la mélancolie dont toutes ses grandeurs ne pouvaient le défendre. Des vers qu'il fit en réponse à ceux que lui avait adressés un de ses wasirs pour l'engager à bannir ses chagrins , prouvent qu'il regrettait ses belles années et qu'il craignait de perdre sa renommée. « L'inquiétude du cœur souffrant s'exhale par des soupirs. Peut-on espérer le calme tant qu'on entend mugir le vent des tempêtes ? Dans sa violence il a dévasté mes vignes en fleur : comment pourrai-je désormais noyer mes soucis dans la liqueur vermeille ?... La gloire

couronna ma jeunesse , elle m'abandonne aujourd'hui ; le souffle amer de la douleur a terni l'éclat de mes roses (1), et je crains encore que l'orage ne flétrisse mes lis (2). Les beaux jours sont passés , la triste nuit arrive , et une aurore nouvelle ne viendra point dissiper ses ombres. » Il passa les derniers mois de sa vie dans son palais d'Azhara. Quand le mauvais temps l'empêchait de se promener dans ses jardins , il aimait à converser ou plutôt il se plaisait à entendre Suleyman , homme d'une érudition profonde et de mœurs exemplaires. Comme il était extrêmement charitable , Abd-el-Rahman empruntait son nom pour répandre ses bienfaits parmi la classe indigente. S'entretenant un jour avec lui sur le bonheur dont on peut jouir sur la terre , Abd-el-Rahman lui avoua que pendant les cinquante années de son règne il avait eu à peine quatorze jours heureux. Cet aveu d'un monarque puissant , aimé de ses sujets , redouté de ses ennemis , révééré par les étrangers , comblé de richesses , entouré de magnificence , n'ayant pour lois que sa volonté , pour limites de son pouvoir que celles où s'arrêtaient ses désirs ; cet aveu devrait guérir bien des ambitions , si l'ambition pouvait recevoir un remède. Il mourut dans la soixante-douzième an-

(1) De ma jeunesse.

(2) Mes cheveux blancs , ma vieillesse.

née de son âge (961-350). Son long règne a été l'époque la plus brillante de la domination des Arabes en Espagne.

Par les victoires d'Almudafar, celles qu'il avait remportées lui-même, sa fermeté dans les revers, sa constance dans ses projets, son activité dans l'exécution, son habileté à saisir le moindre avantage pour en faire sortir des résultats décisifs, sa politique envers ses ennemis, son amour éclairé pour les arts et les lettres, son zèle pour la justice, la création d'une puissante marine, l'entretien d'armées nombreuses, le faste plus qu'oriental qui brillait à sa cour et donnait aux étrangers l'idée de sa grandeur, il avait fait monter sa puissance au plus haut période, et la fortune de son empire semblait reposer sur des bases indestructibles. Cependant elle ne se soutint pas longtemps après lui au même degré; c'est qu'il existait dans l'État une cause permanente d'affaiblissement et de dissolution : la multiplicité, l'opposition d'intérêts, née de la division des Arabes et des Africains en plusieurs tribus, presque toujours ennemies et jalouses de leur prospérité respective. Les Arabes de l'Yémen et tous les descendants des premiers conquérants aspiraient ouvertement et exclusivement au pouvoir et aux honneurs. Les Africains, considérés par eux comme des étrangers, appelés à profiter des avan-

tages de la conquête sans en avoir couru les dangers, rencontraient toujours les Arabes sur la route qu'ils voulaient parcourir. Parmi les Africains, les Bérébères, fiers de leur nombre, de leur valeur, des services qu'ils avaient rendus, élevaient les mêmes prétentions que les Arabes. D'un autre côté, quoique toutes ces tribus eussent la même croyance et adoptassent l'autorité des traditions, elles étaient pourtant divisées en plusieurs sectes, dont les unes plus austères méprisaient celles où le relâchement s'était introduit. Enfin il y avait encore un assez grand nombre des ennemis secrets de la race d'Ommiâh, portés de préférence pour les califes d'Orient.

Tant qu'Abdel-Rahman vécut, les partis s'abaissant en sa présence n'osèrent se montrer; durant l'éclat qui jaillissait du trône, leurs couleurs affaiblies se distinguaient à peine; et l'appareil des grandeurs, soutenu par la force, imposant à l'audace des mécontents, la crainte retenait dans le devoir ceux qui ne s'y renfermaient point par fidélité. Après la mort de ce prince, ses successeurs eurent toujours à combattre contre leurs sujets révoltés, jusqu'à ce que la révolte, se fortifiant de la faiblesse du prince, finit par renverser le trône, pour élever sur ses débris la puissance éphémère qui prépara la ruine totale de l'empire arabe. Abd-

el-Rahman, parcourant ses provinces aux acclamations des grands et du peuple, croyant régner sur une nation fidèle et franchement soumise à ses lois, s'attacha moins à tarir dans leur source les principes désorganiseurs qu'à les empêcher d'éclater; et quand ils se montrèrent il ne fit que les comprimer, il ne les détruisit pas. Il aurait pu sans doute les anéantir en déployant la rigueur; mais son caractère l'éloignait des mesures violentes. Il pouvait croire d'ailleurs que des hommes qu'il voulait rendre heureux, s'attacheraient sincèrement au gouvernement qui les protégeait et qui mettait toujours la clémence et le pardon à la place de la sévérité et de la vengeance. Il est fâcheux que la seule fois qu'il a paru manquer de cette douce vertu des rois, pour n'écouter que l'austère justice, ç'ait été envers son propre fils Abdallah, qui, trop docile instrument de l'ambition des autres, aurait pu consacrer encore de nombreuses années au service de l'État.

Il aurait été difficile de trouver un prince plus digne qu'Alhakem de succéder au souverain que venait de perdre l'Espagnemahométane. Non moins habile politique que son père, mais moins entreprenant, il eut plus de repos. C'était de son goût constant pour les lettres qu'il tenait l'amour de la paix, et bien qu'il ne manquât point de courage,

ses inclinations particulières l'éloignaient du tumulte des armes ; mais en revanche il avait toujours cherché à se procurer les connaissances qui seules remplissent l'homme d'une satisfaction pure, vraie et durable. Il fut proclamé dans Azhara dès le lendemain de la mort de son père. La cérémonie se fit avec la plus grande pompe. Ses frères et tous ses parents entouraient le trône ; après eux , venaient tous les capitaines de sa garde , andalous , africains ou esclavons. L'hagib , accompagné de tous les wasirs ou conseillers d'État , se trouvait placé en face. La garde esclavonne , rangée sur deux files , le bouclier d'une main , l'épée nue de l'autre , formait la première enceinte. Les esclaves noirs , tout vêtus de blanc , étaient pareillement disposés sur deux rangs , portant sur l'épaule des haches d'armes. La garde andalouse et africaine , richement équipée , remplissait la cour extérieure : on y voyait aussi les esclaves blancs armés d'une épée. Tous les assistants prêtèrent le serment de fidélité et d'obéissance , et ce serment fut répété par tout le peuple , qui s'était assemblé sur les avenues du palais.

Le nouveau roi avait confié à son frère Al-Moundhir le soin de protéger les savants et les académies , et à son frère Abd-el-Azyz celui de sa bibliothèque , si nombreuse , dit un historien arabe ,

que le seul catalogue des livres remplissait quarante-quatre volumes de cinquante feuilles, bien qu'elle ne fût pas encore complète. Pour lui, il se livra tout entier à l'administration de l'État, s'occupant de tout ce qui pouvait faire le bonheur du peuple et entretenir la paix au dedans et au dehors. Il habitait le délicieux palais d'Azhara, et les moments de loisir dont il pouvait disposer, il les partageait entre les savants et son épouse Rédhiya, qu'il aimait pour son esprit autant que pour ses grâces. Parmi ceux qui l'approchaient le plus familièrement, on remarquait Muhamed de Guadalaxara, qui écrivit par son ordre l'histoire d'Espagne et d'Afrique; le poète Muhamed-ben-Yahie, qui passait pour l'un des plus beaux génies de son temps; Galib, son secrétaire intime, auquel on attribue les premiers recensements qui furent faits, et le Persan Sabouë, qui devint dans la suite wali de Badajoz et de sa province.

Deux ans s'étaient écoulés dans une paix profonde; mais comme le peuple, naturellement inconstant, se fatigue de tout, même de son bonheur, le roi, informé qu'on attribuait malignement au défaut de courage ses inclinations pacifiques, fit publier l'Algihed (963-352), et en même temps il annonça qu'il marcherait à la tête de ses troupes. Dès qu'elles furent réunies, il donna un ordre du

jour dont toutes les dispositions , fondées sur les principes du Coran , devaient être rigoureusement gardées. C'était à peu près les mêmes préceptes que ceux qu'avait recommandés à ses Arabes le successeur immédiat de Mahomet , Abou-Beckre , lorsqu'il les envoyait à la conquête des pays voisins. Alhakem avait seulement ajouté ce que l'expérience de trois siècles faisait paraître nécessaire. La campagne commença par la prise du château de Gormaz ; elle se termina par celle de Zamore ; l'armée musulmane revint à Cordoue chargée de butin. Ce fut en cette occasion que , suivant quelques écrivains , le titre d'*Almostanzir-Bilah* fut décerné au roi : ces mots signifient *Dieu l'a secouru*. Le roi à son retour trouva dans Cordoue la tribu arabe de Chazarag , qui venait se fixer en Espagne , attirée par les merveilles qu'on racontait en Arabie de ses pays et de ses princes. Peu de temps après , le roi de Léon envoya des ambassadeurs pour traiter de la paix. Alhakem les accueillit avec plaisir , car il aimait la paix , et malgré les efforts de quelques malveillants , la paix fut conclue , et tant qu'Alhakem vécut elle ne fut pas troublée. Le roi se contentait de répondre à ceux qui demandaient la reprise des hostilités : « Soyez fidèles à vos conventions ; car Dieu vous en demandera compte. »

Ce prince était musulman zélé ; il voulait que la

loi fût strictement observée. Il s'était depuis longtemps aperçu que l'usage du vin et des liqueurs spiritueuses était devenu si commun, que les alfaquis eux-mêmes en buvaient publiquement. On lui fit observer que, suivant l'opinion généralement reçue, les musulmans d'Espagne, toujours en guerre avec les chrétiens, pouvaient boire du vin parce que le vin restaure et augmente les forces du soldat. Le roi désapprouva cette morale relâchée, apportée de l'Irak ; et non-seulement il fit des défenses sévères, mais encore il donna l'ordre d'arracher les deux tiers des vignes, et de consommer en nature les raisins que produirait le tiers conservé.

La protection que le roi accordait aux lettres, les récompenses, les présents dont il comblait les poètes et les savants, avaient attiré à Cordoue tout ce que l'Espagne, l'Afrique, l'Arabie et la Syrie renfermaient de noms illustres. Il serait trop long de les citer tous ; qu'il suffise de dire que durant tout le temps que les Arabes ont dominé sur l'Espagne, jamais les lettres ne jetèrent autant d'éclat que sous le règne d'Alhakem II. Et ce n'était pas seulement dans la capitale que les lumières se rencontraient, Séville, Badajoz, Guadalaxara pouvaient nommer aussi des hommes d'un éminent mérite. On vit même à cette époque des individus qui, cultivant les lettres pour elles-mêmes, loin de faire de leurs

talents un moyen de fortune, firent à l'amour de l'étude les plus grands sacrifices. Tous ces savants, historiens ou poètes, formaient des espèces d'académies dont le but était d'augmenter la masse des lumières par la discussion et la réunion de tous les travaux. Chacun y apportait ses connaissances et le produit de ses recherches particulières; et comme tous les efforts se dirigeaient vers un résultat commun, et que d'ordinaire les idées s'agrandissent et se perfectionnent par la circulation, il s'ensuivait de ces associations des progrès réels pour les sciences.

Cordoue possédait plusieurs de ces académies; Séville, Mérida, Tolède, rivalisaient avec la capitale; on citait surtout celles de Tolède, dont le savant Ahmed - ben - Saïd, l'alfaqui ou docteur de la loi, était le fondateur. Quarante savants de Tolède, de Calatrava et d'autres lieux voisins, se réunissaient tous les ans chez lui, les trois mois de novembre, décembre et janvier. Ahmed leur avait destiné une grande salle, dont le pavé était couvert de tapis et de coussins de laine et soie. Les murailles étaient aussi tendues d'étoffes artistement travaillées. Au milieu de l'appartement s'élevait un grand poêle, autour duquel ils s'asseyaient. A l'ouverture de la séance, on lisait quelque chapitre du Coran, qui devenait le texte des confé-

rences ; ensuite on lisait des vers, où on traitait de quelque objet scientifique. Cela terminé, on distribuait aux quarante membres des parfums et des aromes, et on leur donnait à laver avec de l'eau de rose ; puis on leur servait un repas abondant. Le généreux Ahmed eut une fin tragique. Le roi, instruit de son mérite, l'avait nommé préfet ou intendant de Tolède. Le cadi Yaïx, jaloux de sa réputation ou envieux de cette faveur, le fit assassiner, suivant les uns, empoisonner, selon les autres.

Le goût des lettres s'était répandu dans toutes les classes, parce que les connaissances et l'érudition étaient pour tous un moyen de fortune. Les riches, attentifs à imiter leur maître, ne laissaient passer aucune occasion de favoriser les savants et les artistes, qui profitaient ainsi de la direction que le désir de plaire au roi donnait à leurs vues ambitieuses. On raconte du cadi de Cordoue, Aben-Sélim, homme de mœurs austères, qu'étant sorti un jour à cheval de la ville, et se trouvant surpris par un orage, il entra dans la maison d'Aben-Safaran, qui demeurait à la campagne, sur le bord du fleuve. Il y trouva une jeune fille de Cordoue occupée à chanter, avec la plus belle voix du monde, des versets du Coran (1). Le cadi,

(1) Le Coran se divise en cent quatorze *suras* ou chapitres



K. Girardin del.

Bayer sc.

Alhakem remercia le Cadi de la leçon qu'il lui avait donnée.

émerveillé, demeura quelque temps chez Safaran , et lorsqu'il partit, il laissa sur le siège qu'on lui avait donné, une bourse pleine de pièces d'or. Les lettres, la poésie surtout, étaient tellement en honneur, que les femmes mêmes, au fond de leurs retraites, en faisaient leurs délices. On citait parmi elles Lobna, qui avait des connaissances si étendues, que le roi l'avait choisie pour tenir sa correspondance particulière; Fatime, fille d'un officier du palais, renommée pour sa belle écriture, et qui ne s'occupait qu'à transcrire des livres pour la bibliothèque du roi; Aïxa, de Cordoue, qui composa les éloges des rois et des princes contemporains, se fit un nom célèbre par ses vers et son éloquence, et mit tout son luxe à former une riche collection de livres; Mariém, qui faisait dans Séville un cours public de poésie et de littérature; Rédhiya, surnommée *l'heureuse étoile*, affranchie d'Abd-el-Rahman. Elle faisait par ses vers l'admiration de son siècle; après la mort d'Alhakem, elle parcourut l'Orient, recueillant partout des lauriers et des récompenses.

d'une longueur très-inégale; chaque sura se subdivise en *hisbes* ou sections, et les *hisbes* en *axaras* ou stances de dix vers. Les mahométans appellent le Coran *Tanzil*, c'est-à-dire descendu du ciel. Aussi est-ce le livre par excellence que beaucoup de musulmans apprenaient par cœur dans les premiers siècles de l'hégire. La ferveur s'est bien relâchée aujourd'hui.

Le roi n'était pas seulement juste appréciateur du mérite, il en avait beaucoup lui-même ; et comme l'étude de la poésie entraînait alors dans le plan général de l'éducation, il s'était exercé dès son enfance sur toute sorte de sujets. Aussi, sentant le prix de l'instruction, il avait donné à son fils Hixêm les meilleurs maîtres ; lui-même travaillait à former le jugement du prince par d'excellentes leçons de morale ; malheureusement la nature s'était montrée peu généreuse à l'égard d'Hixêm, qui ne put s'élever au-dessus de la médiocrité.

Persuadé que c'est dans la paix que s'affermissent les bases du bonheur public, Alhakem sut la maintenir dans ses États ; et il employa les longs loisirs qu'elle lui laissait, à faire des améliorations dans les branches diverses de l'industrie, à élargir les canaux qui répandent la prospérité sur les peuples, à fomentier l'agriculture, source des véritables richesses ; ce qui faisait dire qu'Alhakem avait changé la lance et l'épée en socs de charrue, et transformé les musulmans, de guerriers inquiets et farouches, en cultivateurs paisibles et en pasteurs. Alhakem n'encourageait pas seulement l'agriculture, il excitait pareillement l'industrie manufacturière et le commerce. Il se montrait aussi très-zélé pour l'exacte administration de la

justice, et il s'attacha constamment à ne la confier qu'à des mains intègres.

On dit à ce sujet, que, voulant ajouter un pavillon à ses jardins d'Azhara, il fit proposer au propriétaire d'un champ voisin de le lui vendre. Sur le refus de cet homme, les agents du prince s'étaient emparés de force du champ, et le pavillon fut construit. Le propriétaire dépossédé s'alla plaindre au cadi de Cordoue. Abou-Bécric, l'un des wasirs du cadi, persuadé qu'il n'était pas plus permis au souverain qu'au dernier de ses sujets de s'approprier le bien d'autrui, se rendit sur-le-champ à Azhara, où le roi se trouvait, et s'avancant jusqu'au pavillon avec sa monture et un sac vide, il s'approcha d'Alhakem et lui demanda la permission de remplir de terre le sac qu'il portait. Le prince, surpris, la lui accorda. Quand le sac fut plein, le cadi pria le roi de lui aider à le placer sur sa monture. Le roi voulut bien se prêter au désir du cadi, le regardant comme un badinage; mais le sac était si lourd que le prince put à peine le soulever. « Prince des fidèles, lui dit alors Abou-Bécric d'un ton austère, ce sac que tu ne peux porter ne contient qu'une bien petite partie du champ que tu as usurpé; comment soutiendras-tu le poids de ce champ tout entier, lorsqu'il te faudra comparaître devant le

juge suprême? » Alhakem remercia le cadi de la leçon qu'il lui avait donnée, et le champ fut rendu à son maître, qui eut de plus le pavillon et tout ce qu'il renfermait à titre de dédommagement.

L'Afrique ne jouissait pas de la paix qui régnait en Espagne; les prétentions des Fatimites d'Égypte, tantôt rejetées, tantôt accueillies par les walis d'Almagreb, amenèrent enfin une guerre qui dura plusieurs années, de 968-357 à 975-365. L'émir Alhasan s'était emparé de tout l'Almagreb, et il le possédait au nom d'Alhakem; bientôt il se lassa de cette dépendance: il secoua le joug et obtint d'abord de brillants succès sur les Andalous. Le roi envoya des troupes en Afrique, sous les ordres d'un général consommé, et, après bien des combats et du sang répandu, tout l'Almagreb rentra sous la domination d'Alhakem. Cet excellent prince mourut l'année suivante (976-366). Il venait d'entrer dans sa soixante-troisième année; son règne n'avait été que de quinze ans et demi.



CHAPITRE VI.

Règne d'Hixèm.— Son caractère.— Son hagib Muhamed-al-Manzor ennemi implacable des chrétiens. — Il envahit tous les ans les États chrétiens. — Combat singulier. — Anecdote. — Bataille de Calat-Anosor.— Pertes et retraite des Arabes. — Mort d'al-Manzor. Il est remplacé par son fils Abdelmélik, qui meurt au bout de six ans.— Son frère Abd-el-Rahman.— Sa faveur, cause de sa perte. Usurpation de Muhamed.— On publie la mort d'Hixèm.— Usurpation de Suleyman.— Les Alides d'Afrique appelés en Espagne.

Hixèm II fut proclamé trois jours après la mort de son père. Comme il n'avait encore que onze ans, il fut placé sous la tutelle de Sobeïha, sa mère, qui depuis dix ans était maîtresse des affaires par l'ascendant qu'elle avait pris sur l'esprit d'Al-hakem. Elle était digne au surplus de la confiance du roi par ses lumières et sa prudence consommée. Comme elle avait beaucoup de créatures et d'amis dans le conseil d'État, elle conserva son crédit

sans opposition. Elle commença par placer à la tête du ministère son secrétaire Muhamed, qui avait déjà donné des preuves de valeur et d'habileté ; c'était un homme remarquable, dans les conseils de sa maîtresse, par sa sagesse, sa connaissance des hommes et une adroite politique ; dans le commerce ordinaire, par son amabilité et sa complaisance ; dans les assemblées des savants, par son érudition et la rectitude de son jugement. Le choix de Sobeïha fut accueilli par des acclamations unanimes. Quant au roi Hixèm, porté par penchant au plaisir et à la mollesse, il n'annonçait aucune de ces qualités qui font les grands princes, soit dans la paix, soit dans la guerre. Livré tout entier aux amusements de son âge, il passait sa vie entouré de jeunes esclaves, compagnons de ses jeux, et ne sortait jamais du palais ou des jardins ; on l'y tenait en quelque sorte enfermé, sans le laisser communiquer avec personne, pas même avec les walis des provinces quand ils venaient à Cordoue.

Un grand nombre de musulmans, emportés par un zèle religieux qui n'était que du fanatisme, reprochaient à la mémoire du roi Alhakem la condescendance qu'il avait eue pour les chrétiens, et la longue paix qu'il leur avait accordée. Muhamed, qui voulait gagner à lui le peuple, an-

nonça dans Cordoue, et fit annoncer par toute l'Espagne, une expédition prochaine contre le roi de Léon, et il manifesta hautement l'intention de conquérir toute l'Espagne. Peu de temps après (977—367), il partit pour la frontière, afin de reconnaître par lui-même l'état des places et des provinces, et de hâter par sa présence les préparatifs de guerre. Il commença sa tournée du côté de l'orient, remonta l'Èbre jusqu'à Saragosse, et laissa partout l'ordre de lever des troupes. Descendant ensuite vers le pays qu'arrose le Duero, il se mit à la tête des troupes de la Lusitanie, qui étaient déjà réunies, et entra inopinément dans la Galice, où il exerça les plus grands ravages sans trouver de résistance, tant cette attaque avait été imprévue. Il revint à Cordoue avec beaucoup de butin et de prisonniers, qui furent réduits à l'esclavage. Le succès de cette première expédition réveilla l'ardeur martiale des musulmans presque éteinte dans les douceurs d'une longue paix, et Muhamed n'eut pas de peine à former une armée considérable, que vinrent grossir les troupes africaines envoyées par Aben-Zeëri, chef de la tribu de Zarhaga, qui avait recommencé la guerre, et avec qui Muhamed, avant de l'entreprendre lui-même contre les chrétiens, avait fait un traité d'alliance.

L'année suivante, la Galice subit une seconde invasion. Les chrétiens ne purent opposer qu'une faible résistance à la marche d'une armée qu'animaient la soif du pillage, non moins que le zèle religieux ; un nombre infini de prisonniers orna l'entrée triomphale de Muhamed à Cordoue. Ce fut en cette occasion qu'il reçut par acclamation le surnom d'al-Manzor, sous lequel il est communément désigné par les historiens. Tout le butin fut distribué aux soldats, à l'exception du quint réservé au trésor, et sauf le droit de préférence qu'un long usage accordait aux principaux chefs de l'armée sur les troupeaux et les esclaves de l'un et de l'autre sexe. On assure qu'à dater de cette époque, al-Manzor contracta l'habitude de faire secouer la poussière dont ses habits étaient couverts toutes les fois qu'il rentrait dans sa tente après le combat ; et que cette poussière, soigneusement recueillie et conservée dans une caisse qui le suivait dans toutes ses expéditions, était destinée à couvrir et à entourer son cercueil.

Al-Manzor, après quelques jours de repos, partit pour Tarragone ; là, convoquant toutes les troupes de la frontière, il les conduisit dans les pays voisins qu'il ravagea, et porta la terreur jusque dans Barcelone. Il récompensa les soldats avec tant de libéralité, que le quint appartenant

au roi se trouva réduit à très-peu de chose, ce qui fit dire à l'ancien hagib Giafar, alors préfet ou intendant du trésor, que si les expéditions de l'hagib Muhamed lui rapportaient beaucoup de gloire, au dire de ses amis, elles donnaient fort peu de profit à l'État, auquel elles coûtaient beaucoup d'hommes; et là-dessus il se mit à vanter la sage politique du roi Alhakem. Ces paroles, d'une imprudente franchise, furent rapportées à l'hagib al-Manzor; et, sous divers prétextes, Giafar se vit dépouillé de ses charges, de ses biens et de sa liberté. Il mourut en prison de chagrin, suivant les uns; de mort violente, suivant les autres. Cependant les chrétiens, tourmentés par les fréquentes irruptions des Arabes, avaient abandonné tout le plat pays pour se réfugier dans les montagnes; menacés jusque dans leurs dernières retraites, ils résolurent de tenter un nouvel effort pour éloigner leur redoutable ennemi. Les troupes de Léon, s'étant réunies à celles du comte de Castille, entrèrent en campagne (980—370).

Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence. Elles préludaient par de vives escarmouches à une action générale. Les chrétiens avaient souvent l'avantage dans ces engagements particuliers, et al-Manzor n'était pas sans inquiétude, parce qu'il avait dans ses rangs beaucoup de soldats de nou-

velle levée, sur lesquels il comptait fort peu. Un jour, après avoir fait la revue du camp, il dit à Mushafa qui l'accompagnait, et dont il connaissait la bravoure consommée : « Combien crois-tu que nous ayons parmi nous de bons soldats, courageux et vaillants ? — Tu dois le savoir, répondit Mushafa. — Je l'ignore, reprit al-Manzor. Crois-tu qu'il s'en trouvât mille ? — Non certes. — Cinq cents ? — Moins encore. — Cinquante ? — A te parler franchement, je n'en vois que trois. » Cette réponse surprit al-Manzor, qui allait en demander l'explication, lorsqu'on vint l'avertir qu'un cavalier chrétien armé de toutes pièces s'était présenté seul devant le camp, offrant le combat aux cavaliers musulmans.

Dans ces temps où la force du corps, utile auxiliaire du courage, décidait le plus souvent de la victoire entre deux combattants, il n'était pas rare de voir des défis de ce genre précéder des batailles. Le cavalier chrétien joignait à la bravoure la force et l'adresse ; il donna la mort aux deux premiers musulmans qui entrèrent dans la lice ; et comme il ne se présentait pas de nouvel adversaire, il s'écriait : « Qu'est-ce qui vous retient ? je suis seul. Venez tous les uns après les autres, venez deux à la fois. » Les chrétiens applaudissaient ; les Arabes frémissaient de rage. Alors un cavalier andalou





K. Girardet del.

Beyer sc.

Les Chrétiens applaudissaient ; les Arabes frémissaient de rage.

qui passait pour vaillant sortit des rangs, mais la fortune trahit son attente; il fut renversé de cheval, mortellement blessé d'un coup de lance. Cette troisième victoire excita des cris de joie dans l'armée chrétienne; et le vainqueur, s'étant rapproché des siens pour prendre un cheval frais qu'on lui amenait, revint incontinent vers le camp des Arabes. Al-Manzor défendit que personne se présentât pour le combattre, et se tournant vers Mushafa: « Je vois bien, lui dit-il, la vérité de ce que tu m'as dit tantôt; je n'ai pas plus de trois guerriers courageux. — J'ai tout vu de mes yeux, répondit Mushafa; les choses se sont passées selon les règles. Le cavalier chrétien est un brave, et je ne suis pas surpris que nos musulmans soient effrayés. — Dis plutôt qu'ils sont déshonorés. Entends-tu ces provocations, ces insultes? Je n'y puis tenir davantage. Si tu ne vas point le combattre, j'y enverrai mon fils ou j'irai moi-même. — Laisse-moi le soin de la vengeance. Vois-tu cette superbe peau de tigre dont son cheval est couvert? Elle sera bientôt en ton pouvoir. — Elle sera le prix de ta victoire, » répondit al-Manzor. C'était l'usage dans ces sortes de combats, que la dépouille du vaincu appartenait de droit au général, qui pouvait la retenir, en récompenser le vainqueur, ou l'ajouter à la masse commune du butin. Cette coutume fut peut-être

établie pour empêcher que l'appât du butin ne portât les Arabes à exposer inutilement leur vie. La victoire fut vivement disputée ; mais à la fin le musulman , plus fort , plus adroit ou plus heureux , mieux secondé peut-être par les mouvements prompts de son cheval , porta au chrétien un coup terrible , que celui-ci ne put parer. Il tomba de cheval ; Mushafa , s'élançant à terre , lui coupa la tête , emporta la peau de tigre et revint triomphant auprès d'al-Manzor , qui le reçut dans ses bras.

Cet événement , peu important par lui-même , eut des suites funestes pour les chrétiens , parce qu'il ranima l'ardeur des Arabes. Al-Manzor ne lui laissa pas le temps de se refroidir ; il donna le signal du combat , et les chrétiens , découragés , durent leur salut à la nuit qui survint , et qui les sauva d'une déroute totale. Nous ne suivrons pas al-Manzor dans toutes ses campagnes contre les chrétiens , dont on fait monter le nombre à cinquante-quatre ; c'est assez de dire que pendant plus de vingt années consécutives il envahit presque tous les trois mois les États chrétiens , le Léon , la Galice , la Castille , la Navarre , la Catalogne ; qu'il prit et ruina Léon , Astorga , Saint-Jacques-de-Compostelle dont il emporta les cloches , Cervère et une infinité d'autres villes ; que Barcelone même tomba en son pouvoir , et que les habitants ne se sauvèrent du meurtre

et du pillage que par leur prompt soumission et le paiement de l'*impôt du sang* ; que toutes les fois que les chrétiens se présentèrent pour lui disputer l'entrée de leur pays et lui livrer bataille , ils furent battus et dispersés ; que dans chacune de ses incursions rapides et dévastatrices il faisait des milliers de captifs qu'il emmenait à Cordoue. Nous devons ajouter que si quelquefois il sembla mettre moins de vigueur dans ses poursuites , ou s'il ne tira pas de ses victoires tout l'avantage qu'elles auraient pu produire , ce fut parce que de fréquentes révoltes dans les provinces d'Almagreb l'obligèrent souvent d'envoyer des troupes en Afrique , et de leur donner pour général son fils Abdelmélîk , qui n'avait ni moins de courage ni moins d'habileté que lui-même.

Al-Manzor passait d'ailleurs très-peu de temps à l'armée ; ses expéditions étaient aussi rapides que terribles. Rentré dans son palais de Cordoue , ce n'était pas le guerrier indomptable , avide de sang et de lauriers ; ministre vigilant et laborieux , il ne s'occupait que des soins du gouvernement , ou bien il se montrait l'ami et le protecteur des savants , qu'il comblait de ses bienfaits. Le poète Saïd-ben-Hasan , surnommé Aboulala , se présenta un jour au palais avec des vêtements très-usés. Al-Manzor lui en ayant demandé la raison , Aboulala répon-

dit qu'il portait ces habits parce que, les tenant de la libéralité du roi, c'était ceux qu'il aimait le mieux. « Tu fais bien, répondit al-Manzor riant, d'y attacher tant de prix ; cependant , pour t'empêcher de les user trop vite, j'aurai soin de t'en donner d'autres. » Le lendemain il lui envoya un riche présent d'argent et d'étoffes. Dans une autre occasion il reçut un placet en vers de la part de Casim , qui s'était fait mettre en prison par le cadi pour de mauvaises affaires ; et il lui rendit la liberté ; il joignit même des largesses à cette faveur.

Le palais de l'hagib renfermait une espèce d'académie où se réunissaient les hommes les plus recommandables par leurs talents. On n'y admettait même que les écrivains déjà connus par des productions estimées. Al-Manzor donna des statuts et une forme régulière à cette académie, et lui assigna sur les fonds publics des revenus suffisants pour subvenir à ses dépenses. Il s'occupait aussi de l'instruction publique ; il visitait souvent les écoles et les collèges , prenait place au milieu des élèves, leur adressait des questions , s'assurant ainsi de leurs progrès. Il distribuait des prix à ceux qu'il en jugeait dignes, et il n'oubliait pas les maîtres. C'était en appelant auprès de lui des hommes instruits, ou en favorisant dans les jeunes gens le goût de l'étude, qu'il se procurait

des alfaquis instruits pour les mosquées, des walis, des wasirs, des alcaïdes intègres, des cadis probes et justes, et qu'il en préparait pour la génération à venir. Mais quoiqu'il s'attachât à faire de bons choix, et qu'en général les cadis fussent des hommes sages, aucune sentence ne pouvait recevoir d'exécution qu'il ne l'eût confirmée, se réservant le droit de modifier, de commuer la peine ou même de faire grâce suivant les circonstances.

On raconte à ce sujet qu'une pauvre veuve lui présenta un jour un placet pour lui demander la grâce de son fils, que le tribunal des cadis venait de condamner au dernier supplice. Al-Manzor prit le placet, et après l'avoir lu : « Tu es venue à propos, dit-il à la veuve, car j'avais oublié cette affaire. » Prenant aussitôt la sentence du tribunal avec l'intention de la confirmer, parce qu'il ne pensait pas que le coupable méritât la moindre pitié, il écrivit au bas : *Qu'on le relâche*, au lieu d'écrire : *Qu'on l'exécute*. Le wasir qui devait transmettre l'ordre au sahib-xarta, ou préfet de police, s'en acquitta sur-le-champ ; mais le sahib, étonné de ce qu'al-Manzor avait écrit, envoya de nouveau vers lui, pour lui demander si c'était bien son intention d'user de clémence envers un homme souillé de crimes. Al-Manzor dit à l'offi-

cier du sahib qu'il s'était trompé, et effaçant les mots qu'il avait d'abord mis, il écrivit une seconde fois : *Qu'on le relâche*. Le sahib, plus surpris que jamais que l'hagib n'eût effacé ce qu'il avait écrit que pour l'écrire de nouveau, se rendit lui-même auprès de lui. Al-Manzor, examinant alors ce qu'il avait écrit au bas de la sentence, dit au sahib : « Oui, qu'on le relâche, bien que ce soit contre mon gré ; mais c'est Dieu sans doute qui protège cet homme : est-ce à nous de résister à sa volonté ? »

Le roi continuait de vivre dans la mollesse et les plaisirs, oublié de ses sujets, les oubliant lui-même. On ne faisait mention de lui que dans les mosquées, aux prières publiques, et son nom ne se voyait que sur les pièces de monnaie ou dans les inscriptions. Quand il se rendait à la mosquée, de même que lorsqu'il en sortait, il était entouré de ses gardes et des créatures d'al-Manzor. On ne pouvait jamais lui parler ni dans ces occasions ni dans l'intérieur du palais sans la permission expresse de l'hagib ou de la princesse Sobéiha. Tandis que ce prince s'endormait ainsi au sein de la mollesse, al-Manzor faisait d'immenses préparatifs de guerre. Son fils Abdelmélîk, vainqueur de tous les walis rebelles d'Almagreb, lui envoyait des corps nombreux de troupes africaines et bérébères ; lui-même appelait sous les drapeaux celles

de Mérida et de Valence, celles de Séville et de Tolède. On disait qu'il voulait porter le dernier coup au roi de Léon, pour abattre à jamais sa puissance. Le moment lui semblait favorable. Le roi de Léon, Bermude III, venait de mourir (999), et il avait eu pour successeur son fils Alphonse V, encore enfant. De son côté le régent du royaume, informé du mouvement qui avait lieu à Cordoue, et craignant tout d'une invasion nouvelle que seul il ne pouvait repousser, sollicita les secours du roi de Navarre, Sanche, qui reçut plus tard le surnom de Grand. Le comte de Castille entra aussi dans l'alliance, de même que le comte de Barcelone, et ce fut la première fois peut-être que les princes chrétiens se montrèrent sincèrement unis contre leur ennemi commun.

L'armée arabe, divisée en deux corps, dont l'un se composait de bandes africaines, et l'autre des troupes d'Espagne, avait remonté le Duero sans éprouver de résistance. Tout à coup l'armée chrétienne se montra dans les environs du calat Anosor (1) (1001-392). Lorsqu'ils découvrirent

(1) Le mot *calat* ou *calaat* signifiait château ou fort. Quant à la situation de ce château d'Anosor, il serait difficile de la préciser aujourd'hui. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce lieu se trouvait au-dessus de Medina-Coeli, entre cette ville et celle de Doria, sur la rive droite du Duero.

les nombreuses phalanges ennemies , les musulmans , étonnés , doutèrent de la fortune ; toutefois excités par la voix de leurs chefs , ils se préparèrent au combat. La bataille dura depuis le matin jusqu'à la nuit sans que la victoire se fût prononcée. La cavalerie africaine avait enfoncé plusieurs fois les bataillons chrétiens , et autant de fois ils s'étaient ralliés. Les escadrons chrétiens , à leur tour , se précipitaient sur les rangs musulmans et y portaient le désordre ; leurs cavaliers , tout couverts de fer , donnaient la mort et ne la pouvaient recevoir. Al-Manzor s'indignait d'une résistance qu'il n'avait jamais rencontrée ; il faisait les plus grands efforts , et pour la première fois ces efforts étaient superflus ; il ne pouvait arracher aux chrétiens cette victoire , pour laquelle il prodiguait sa vie , comme les derniers soldats.

La nuit avait séparé les combattants , mais les deux armées étaient restées sur le champ de bataille , au milieu des mourants et des morts. Al-Manzor , retiré dans son pavillon , attendait tristement que ses généraux se rendissent auprès de lui , suivant l'usage. Comme il n'en vit arriver qu'un fort petit nombre , il les fit appeler ; on lui répondit que presque tous étaient morts et que les autres étaient grièvement blessés. Épouvanté pour lors des pertes qu'il avait faites , craignant qu'un

second combat n'entraîna une défaite totale, il donna l'ordre de commencer la retraite au point du jour. Les chrétiens, qui observaient ce mouvement, se rangèrent aussitôt en bataille ; mais voyant que les musulmans se disposaient à repasser le Duero, ils ne songèrent pas à les troubler dans leurs desseins. Al-Manzor humilié se livrait au plus violent désespoir. Accoutumé aux douceurs du triomphe, son âme ne pouvait supporter le premier revers. Il n'avait pas voulu qu'on pansât ses blessures, et comme elles l'empêchaient de monter à cheval, on le plaça sur une litière. Il s'arrêta à Valcorari, sur les frontières de la Castille, à quatorze lieues du champ de bataille. Il y trouva son fils Abdelmélîk, que le roi envoyait vers lui ; il expira dans ses bras dans la soixante-cinquième année de son âge. Son corps fut transporté à Medina-Cœli, et on le descendit dans la tombe revêtu de ses habillements de guerre. On lui fit beaucoup d'épitaphes ; celle qui encore aujourd'hui s'y peut lire a été composée par le poète dramatique espagnol Moratin ; elle ne répond pas à la réputation de l'auteur. Il avait gouverné l'État pendant vingt-cinq ans avec une autorité sans bornes, dont il abusa rarement. Le roi, incapable de gouverner par lui-même, enchaîné au fond de son palais par les liens du plaisir, livré à

toutes les douceurs d'un voluptueux repos , n'eut jamais la pensée de reprendre le pouvoir des mains de son ministre. Au fond il eût été difficile de faire plus qu'al-Manzor un noble emploi de la puissance souveraine.

Sobéiha suivit de près son ministre favori. Elle conseilla en mourant à son fils de remplacer al-Manzor par Abdelmélîk. Hixém suivit ce conseil, et la nation applaudit à ce choix. Malheureusement Abdelmélîk conserva peu de temps le pouvoir, et, après lui, l'État, déchiré par la révolte, marcha rapidement vers sa ruine. Le nouveau ministre suivit l'exemple de son père; avant de se livrer au système d'une guerre perpétuelle contre les chrétiens, il commença par régler les affaires d'Afrique. Il fit ensuite plusieurs excursions dans les États chrétiens, tantôt à l'orient, tantôt à l'occident, et toujours avec le même bonheur. La régence de Léon demanda la paix; l'hagib accorda une trêve de trois ans, qui ne fut pas plutôt expirée qu'il recommença les hostilités. De retour à Cordoue, après la campagne, il fut atteint de douleurs aiguës auxquelles il succomba (1008-399). On dit qu'il avait été empoisonné.

Abd-el-Rahman, second fils d'al-Manzor, succéda à son frère dans l'importante charge d'hagib; il était capitaine de la garde, encore jeune, ami du plaisir,

prodigue de son temps et de ses richesses; employant le jour à des jeux et à des exercices à cheval, la nuit à des festins; de mœurs relâchées, étranger aux affaires, incapable de diriger une administration vaste et compliquée. Le peuple l'aimait parce qu'il était généreux et qu'il ressemblait beaucoup à son frère par les traits du visage, sa haute taille, sa démarche noble et assurée. Le roi l'aimait aussi par conformité de goût, et cette amitié du prince lui devint fatale, parce qu'elle fit naître en lui le projet de lui succéder. Hixêm n'avait jamais eu d'enfants, et l'hagib, égaré par l'orgueil de la faveur, obtint du faible Hixêm qu'il le désignât pour son successeur au trône. Toute la politique d'Abd-el-Rahman ne consista, dans cette occasion, qu'à différer de rendre cette désignation publique jusqu'à ce qu'il se fût illustré par quelque grande victoire. Il se hâta donc de convoquer l'armée; mais déjà le secret de son élévation prochaine avait transpiré. Tous les membres de la famille royale exprimèrent hautement leur indignation. Parmi eux on remarquait surtout le prince Muhamed, arrière-petit-fils d'Abd-el-Rahman-Anarir; irrité de l'audace de l'hagib, il sortit secrètement de Cordoue et se rendit sur la frontière, où il se fit un parti de tous les mécontents, c'est-à-dire de tous ceux qui voyaient avec peine la faveur dont

jouissaient les *Alaméris*. On désignait sous ce nom les parents, amis ou créatures d'al-Manzor et de ses enfants, à cause du nom d'*Amer* qui était celui de la famille.

Abd-el-Rahman ne fut pas plutôt informé de la révolte de Muhamed, qu'il se mit à la tête de la garde royale et de la cavalerie africaine pour aller au-devant de lui. Muhamed, de son côté, averti de bonne heure, par les amis qu'il avait à Cordoue, du départ de l'hagib, fit immédiatement deux corps de son armée, laissa l'un derrière lui pour l'opposer à l'hagib, partit avec l'autre, et, par des chemins détournés, se porta rapidement sur Cordoue, où il entra sans obstacle. Il s'empara d'abord du palais et de la personne du roi, désarma les habitants et fit publier la destitution de l'hagib. Cet acte de violence, où l'ambition particulière cherchait à se couvrir du voile de l'intérêt public, fut le premier qui ouvrit pour l'Espagne mahométane cette longue carrière de dissensions, de guerres civiles, d'usurpations, de désastres, qui devait aboutir à la destruction.

Abd-el-Rahman reprit sur-le-champ, et contre l'avis de ses officiers, le chemin de Cordoue, et comme il y entra sans avoir éprouvé de résistance, il espéra que le peuple seconderait ses efforts; mais à peine fut-il arrivé sur la place du palais,

que les partisans de Muhamed chargèrent sa cavalerie africaine; le peuple, entraîné par leur exemple, se joignit à eux, et en peu de temps l'hagib eut à combattre une populace furieuse, dont le nombre allait toujours croissant. Abd-el-Rahman voulut alors songer à la retraite : il n'était plus temps, et il ne put s'ouvrir un passage à travers ces flots d'ennemis. La plupart de ses cavaliers perdirent la vie; lui-même, grièvement blessé, fut renversé de cheval et pris par les rebelles, qui le conduisirent en présence de Muhamed. Celui-ci ordonna qu'on le mît en croix, et cet ordre barbare fut exécuté sur-le-champ. Ainsi périt, du supplice des esclaves, le fils de l'illustre al-Manzor, le favori et l'ami de son roi. Le peuple, qui naguère célébrait ses louanges et le comblait de bénédictions, applaudit à sa mort avec une joie féroce.

Quand Muhamed eut pris toutes les précautions qu'il jugea propres à consolider son pouvoir, il fit répandre le bruit que le roi était dangereusement malade. Cette épreuve lui réussit; et voyant le peu d'intérêt que le peuple prenait à la santé d'Hixêm, il résolut de lui ôter la vie. Whada, valet de chambre du roi, fit entendre au prince que l'assassinat n'était pas nécessaire pour qu'il pût régner sans obstacle; qu'il suffisait de le tenir étroi-

tement enfermé dans quelque lieu ignoré, et puis de publier sa mort. Muhamed suivit le conseil de Whada. La garde du roi fut confiée à des hommes sûrs; puis on chercha un homme de qui la taille, la figure et la corpulence donnassent quelque ressemblance avec le roi. Quand on l'eut trouvé, on le fit enlever, dit-on, pendant la nuit, et après l'avoir étouffé, on le mit dans le lit du roi. Ensuite on déclara que le danger augmentait. Le conseil des wasirs, immédiatement assemblé, désigna Muhamed en qualité d'héritier du trône, et au bout de quelques heures on publia que le roi était mort. Le cadavre du malheureux immolé à l'ambition de Muhamed fut enterré avec beaucoup de pompe, environ quarante jours après la mort d'Abd-el-Rahman.

Muhamed fut proclamé le même jour, sous le nom de Muhamed II, El-mohdi-Bilah, ou *le conciliateur*. Son premier acte fut un ordre d'expulsion contre la garde zénète ou africaine. Les chefs de cette garde, irrités d'une injustice qui les privait de la récompense due à de longs services, entreprirent de résister ouvertement. Attaqués aussitôt par les Andalous, que secondait la populace à laquelle les Africains étaient odieux, ils se défendirent pendant plusieurs heures avec opiniâtreté; mais à la fin ils furent obligés d'abandonner leurs quar-

tiers et de sortir de la ville. Leur chef Suleyman ne s'éloigna de la ville que pour rallier à lui tous les mécontents et chercher des auxiliaires jusque chez les chrétiens. On assure que le comte de Castille et les rois de Léon et de Navarre lui fournirent des troupes moyennant la promesse d'une cession de territoire. Suleyman reprit aussitôt le chemin de Cordoue. Il rencontra Muhamed à Quintol. Après un combat sanglant, Muhamed, vaincu, fut obligé de se sauver dans les montagnes, d'où il gagna Tolède, dont il avait donné le gouvernement à son fils Obéid-Allah.

Les Cordouans, frappés de terreur, ouvrirent leurs portes à Suleyman; mais à peine quelques mois s'étaient écoulés, que Muhamed, à la tête de trente mille musulmans et de neuf mille Catalans que le comte de Barcelone lui avait fournis, s'avança vers Cordoue. Suleyman n'avait guère que dix-huit mille Africains; et, malgré cette infériorité de forces, il ne craignit point d'aller à la rencontre de son ennemi. La victoire fut vivement disputée, mais à la fin la valeur des Catalans, soutenue par le nombre, fit pencher la balance. Suleyman se sauva du côté d'Algésiras, après avoir pillé en passant le palais et la ville d'Azhara. Muhamed ne crut pas devoir différer de rentrer dans Cordoue. L'Esclavon Whada, qui par sa souplesse

savait se maintenir toujours en faveur, quel que fût le parti dominant, fut nommé par le prince son premier hagib, et Muhamed, se reposant sur lui du soin du gouvernement, se mit à la poursuite des Africains, qu'il atteignit sur le Guadiaro, non loin des montagnes de Ronda. « Soldats ! s'écria Suleyman, que la mauvaise fortune n'avait point abattu, si nous fuyons, nous recevrons honteusement la mort ; si nous sommes vaincus, nous périrons encore. Combattons donc pour la victoire, notre seule espérance. » Ces paroles et l'exemple de leur chef remplirent les Africains d'ardeur. Ils triomphèrent. Muhamed rentra presque seul à Cordoue, et il y fut accueilli par la défaveur publique. Whada, qui sous les apparences de dévouement cachait une vive affection pour son ancien maître, jugeant le moment favorable, tira Hixêm de sa prison et le montra au peuple dans la tribune de la grande mosquée. Aussitôt des acclamations concertées d'avance se firent entendre ; tous les assistants tournèrent les yeux vers la tribune, et reconnaissant leur souverain, ils le proclamèrent de nouveau roi de Cordoue. Hixêm fut porté en triomphe au palais. Muhamed, qui comptait sur les Esclavons, s'y était caché ; mais l'un d'eux, se saisissant de lui, le traîna sur les degrés de ce trône où il venait d'être assis. Hixêm lui

reprocha aigrement sa déloyauté et lui fit couper la tête, qu'au bout de trois jours il envoya au camp de Suleyman, qui se tenait sur les hauteurs voisines de Cordoue.

Suleyman, loin d'être effrayé par le supplice de Muhamed, chercha le moyen, en politique habile, de faire servir cet événement à son propre avantage. Il savait qu'Obéid-Allah faisait à Tolède d'immenses préparatifs destinés contre lui; il lui envoya la tête de son père avec ces mots : « C'est ainsi que le roi Hixêm, en remontant sur le trône, récompense ceux qui le lui ont rendu. Si tu veux avoir le sort de ton père, cours te remettre aux mains de ce peuple ingrat; mais si tu as besoin de vengeance, compte sur l'amitié de Suleyman. » Obéid-Allah lui répondit par la promesse de s'unir à lui pour faire à Hixêm une guerre éternelle. Cependant Whada ne perdit point de temps, et réunissant un corps nombreux de cavalerie, auquel se joignit une troupe aguerrie que lui fournit le comte de Castille, Sanche, il marcha sur Tolède, dont il s'empara par surprise, tandis qu'Obéid-Allah se dirigeait du côté de Cordoue pour se réunir à Suleyman. Informé de la prise de Tolède, il retourna sur ses pas; mais avant d'y arriver il rencontre l'hagib qui venait à sa rencontre. La fortune se déclara contre lui; il tomba aux mains

de Whada avec quelques-uns des principaux seigneurs de la contrée. Obéid-Allah, conduit à Cordoue, y fut décapité par ordre du roi.

Whada pourvut après sa victoire au gouvernement de Tolède, qu'il confia au scheik Abou-Ismaïl-Dylnân. Il se rendit ensuite auprès du roi, qui le combla d'honneurs et qui accorda même, en sa faveur, aux principaux officiers, Esclavons ou Alaméris, le droit de tenir leur gouvernement à perpétuité et de le transmettre héréditairement à leurs descendants. Les alcaydies de Murcie, de Carthagène, d'Alicante, de Dénia, d'Almería, et de beaucoup d'autres villes, furent conférées de cette manière. Suleyman promit de faire ce qu'avait fait Hixêm : investir à perpétuité de leurs gouvernements, les walis de Calatrava, de Guadalaxara, de Saragosse, s'ils voulaient l'aider à délivrer Cordoue de la tyrannie des Esclavons ; et ces walis, séduits par ses brillantes promesses, se hâtèrent de lever des troupes et de les lui envoyer. De son côté, l'hagib, voyant l'orage qui se formait, conseilla au roi d'écrire au wali de Tanger, Ali-ben-Hamoud, et à son frère Alcasim, wali d'Algésiras et de Malaga, de ne pas épargner les promesses pour les attirer à lui, et même de déclarer l'aîné de ces deux frères, Ali, héritier présomptif du trône ou wali-allhadi. Le roi consentit à tout ; mais quand

les dépêches furent signées, Whada, on ne sait pourquoi, ne les envoya pas ; peut-être ne crut-il pas le danger assez grand pour en venir à cette extrémité, qui, au fond, était un aveu de faiblesse. Quoi qu'il en soit, une perquisition que le roi ordonna de faire dans les papiers de l'hagib ayant fait retrouver ces lettres, les ennemis de l'hagib prétendirent qu'il ne les avait retenues que pour priver le roi des secours d'Ali et d'Alcasim. Le roi prêta l'oreille à ces imputations malveillantes, et Whada, qui au péril de ses jours lui avait conservé la vie et le trône, eut la tête tranchée par ordre de l'ombrageux Hixém. Au reste, beaucoup de scheiks et de nobles eurent le sort de Whada, et un plus grand nombre encore auraient péri, si l'hagib Haïran, successeur de Whada, n'avait souvent fait rétracter des ordres de supplice qu'arrachait au roi la crainte funeste dont il était continuellement assailli.

Suleyman avait réuni une armée que grossissaient tous les mécontents qui, pour sauver leurs têtes, abandonnaient Cordoue. Haïran, dans ces circonstances, déploya toutes les ressources de la valeur et de la prudence ; mais tandis qu'avec une partie des cavaliers de la garde il soutenait l'effort des Africains qui attaquaient la porte d'occident, un grand nombre d'habitants livraient à Suleyman la

porte opposée. Un combat sanglant s'engagea dans les rues, qui restèrent jonchées de cadavres; les Africains finirent par l'emporter. La ville fut pendant trois jours livrée au pillage. Haïran, grièvement blessé, était tombé sur les degrés du palais, dont il voulait défendre l'entrée. Entouré de cadavres, il fut assez heureux pour n'être pas reconnu. Quand la nuit arriva, il avait repris ses sens; il profita de la confusion générale pour gagner la maison d'un homme pauvre mais honnête, qui le tint caché plusieurs jours, lui procura la guérison de ses blessures, et lui donna ensuite les moyens de pourvoir par la fuite à sa sûreté. Quant au roi Hixêm, on ignore quel fut son sort. On sait seulement qu'à dater de cette époque il disparut de la scène du monde, et qu'il n'en fut plus fait aucune mention. Suleyman fut de nouveau proclamé roi de Cordoue.

Il commença par remplir envers les walis les promesses qu'il leur avait faites, et par ces concessions impolitiques, il préparait le démembrement de la monarchie (1013—404). Les années suivantes furent fécondes en événements qui devaient nécessairement hâter ce résultat. Les tribus africaines faisaient aux tribus andalouses une guerre d'extermination; vingt factions différentes cherchaient à s'entre-détruire. Chaque wali s'éri-



geait en souverain, se déclarait indépendant du roi de Cordoue. On s'est étonné de l'espèce d'inertie des princes chrétiens dans ces circonstances; ils n'ont pas su, dit-on, tirer avantage de l'état de faiblesse et de décadence de leurs ennemis, pour abattre et ruiner complètement leur puissance chancelante. On peut croire qu'en fournissant des secours aux divers partis qui se disputaient l'ombre de la souveraineté, et qu'ils mettaient ainsi en état de combattre les uns contre les autres, ils empêchaient le rétablissement d'une autorité prédominante, capable de rendre à l'empire son ancien lustre. Mais d'une part, en armant ainsi leurs soldats pour la cause des musulmans, ils ne retiraient qu'un peu d'or en échange des hommes qui périssaient, et, d'autre part, en servant à la fois les partis opposés, ils s'exposaient à devoir combattre les uns contre les autres. Si, abjurant cette fausse politique, ils avaient constamment réuni leurs efforts; si le sang de leurs soldats, tant de fois répandu dans les champs de l'Andalousie, n'avait coulé que pour l'intérêt commun, l'empire des Arabes en Espagne se serait écroulé cinq cents ans plus tôt, et ces dominateurs superbes auraient subi à leur tour le joug de la servitude.

Haïran avait passé à Ceuta, où régnait, sous le nom de wali, cet Ali-ben-Hamoud de qui le roi

Hixêm avait voulu acheter le secours. Haïran se présenta devant lui comme s'il eût été l'organe des sentiments des Alaméris. Il lui dit que l'Espagne ne supportait qu'avec peine la domination de Suleyman; que la terreur seule tenait les Andalous soumis; que s'il paraissait sur la côte avec une armée, il serait accueilli comme un libérateur, et que tous les gurriers andalous viendraient se ranger sous ses drapeaux. Haïran parla surtout d'Hixêm, *prisonnier de Suleyman*, des lettres que l'infortuné prince lui avait écrites, et que l'infidèle Whada avait retenues; de l'offre que ces lettres contenaient du titre de wali-alladi; et cachant avec soin le soupçon qu'il avait lui-même de la mort de ce prince, il lui dit que s'il ne pouvait arriver à temps pour arracher Hixêm à la mort qu'on lui destinait, il arriverait au moins pour venger le sang innocent, ce sang qui avait avec le sien une source commune (1). Ali-ben-Hamoud, excité par les discours d'Haïran, jura de rétablir Hixêm ou de venger sa mort. Son frère Alcasim, wali de Malaga, promit de son côté les plus grands efforts pour faire triompher la cause d'Hixêm.

(1) Ali descendait de Hussein, fils d'Ali, et il était regardé comme appartenant à la famille royale, qui elle-même descendait de Méroutan, dernier calife de la race d'Ommiah, et parent du Prophète.

Ali envoya d'abord une armée à Malaga (1015-406). On publia qu'elle ne venait que pour replacer le sceptre dans les mains du roi légitime; aussitôt tous les Alaméris prirent les armes, ainsi que l'avait promis Haïran. Suleyman fit sur-le-champ ses préparatifs de défense; et ce fut alors, dit-on, qu'il fit périr le roi, dont il avait jusque-là respecté la vie. Laissant ensuite son père Alhakem dans Cordoue, il marcha courageusement à la rencontre des ennemis, rassemblés près d'Almunécar. Haïran s'y trouvait avec les troupes d'Almería, Alcasim avec celles de Malaga, Ali avec celles de Ceuta et de Tanger. Beaucoup d'Alaméris s'étaient joints à eux, et comme les soldats avaient d'abord montré quelque hésitation, disant que ce n'était pas pour leur roi Hixém qu'on voulait les faire combattre, on fit la vaine et pompeuse cérémonie de jurer obéissance à Hixém, et de ne reconnaître que lui pour souverain légitime.

Suleyman ne tarda pas à paraître sur les hauteurs voisines d'Almunécar, dont il s'était d'abord emparé; de là il harcelait sans cesse l'armée ennemie, gênait tous ses mouvements, coupait ses communications; mais il évitait avec soin toute action générale, parce que les confédérés étaient de beaucoup supérieurs en nombre. Ali, qu'on

avait nommé par acclamations général en chef, voulait entraîner Suleyman à un engagement sérieux ; puissamment secondé par l'habile Haïran , il parvint à le mettre dans une situation où une bataille devenait inévitable. Suleyman, qui n'était ni moins courageux ni moins habile que ses adversaires , se défendit avec tant de vigueur qu'il laissa la fortune indécise ; c'était plus qu'une victoire , car il conserva ses positions ; et la guerre , bien que poursuivie avec acharnement , se prolongea toute une année encore avec des succès divers ; mais craignant à la fin que des combats sans résultats décisifs et de trop longues fatigues n'amenassent le découragement parmi ses soldats, et que le découragement ne fût suivi de la défection , Suleyman résolut d'obtenir à tout prix cette victoire si longtemps disputée et qui lui devenait si nécessaire. Il demanda des secours à ses alliés , mais sous divers prétextes ils n'en donnèrent point ; il ordonna de nouvelles levées , et ses ordres furent mal exécutés. Ceux qu'il forçait à prendre les armes n'étaient pas plutôt arrivés dans son camp qu'ils saisissaient la première occasion de passer dans les rangs ennemis ; souvent même ces déserteurs entraînaient d'autres soldats. Ainsi son armée se trouvait réduite aux débris de la garde africaine et à quelques corps peu nombreux

d'Andaloux , tandis que ses ennemis avaient une armée qui chaque jour acquérait des forces nouvelles : Suleyman ne pouvait différer davantage à tenter le sort des batailles.

Ce fut dans les environs de Séville que l'engagement eut lieu ; la garde africaine déploya cette valeur sauvage qui ne connaît pas le danger ; mais tout à coup les Andaloux , qui formaient la meilleure partie de son armée , tournant contre lui leurs armes , lui firent perdre la victoire qu'il était au moment de saisir. Suleyman et son frère eurent leurs chevaux tués sous eux ; et malgré tous les efforts d'une valeur désespérée , enveloppés , pressés par les Alaméris , ils tombèrent vivants dans leurs mains , mais tout couverts de blessures. Les Africains sans chefs périrent presque tous. Les vainqueurs entrèrent dans Séville sans éprouver de résistance ; de là ils marchèrent sur Cordoue , dont les portes s'ouvrirent devant eux.

Ali fit amener devant lui ses deux prisonniers et leur père Alhakem.

« Qu'as-tu fait de ton roi ? s'écria-t-il en s'adressant à ce dernier.

— J'ignore ce qu'il est devenu , répondit Alhakem.

— Vous l'avez égorgé , tes enfants et toi , répartit Ali. Eh bien ! ajouta-t-il en tirant son glaive,

tombent vos têtes coupables pour expier le sang que vous avez répandu.

— Ne frappe que moi seul , s'écria pour lors Suleyman ; car ceux-ci sont innocents. »

Ces paroles ne firent point révoquer la sentence de mort ; Ali l'avait prononcée et lui-même l'exécuta ; les trois têtes tombèrent. On fit dans Cordoue les plus exactes perquisitions pour retrouver Hixêm ; mais toutes les recherches furent inutiles.



CHAPITRE VII.

Règne d'Ali-ben-Hamoud , et après lui de son frère Alcasim. —

Les Ommiâhs remontent sur le trône.—Yahic, troisième roi de la race des Alides. — Règne d'Hixem III. — Fin du califat d'Occident.

Le trône de Cordoue demeurait vacant ; Haïran, par son crédit , y fit monter Ali-ben-Hamoud , qui reçut le nom de *Motawakkel-Billah*, qui espère et confie en Dieu. Il écrivit aussitôt à tous les walis , en vertu de la désignation du roi Hixem. Les walis de Séville , de Mérida , de Tolède et de Saragosse ne répondirent pas à ses lettres , ce qui lui rendit suspects tous les Alaméris. De son côté , Haïran se plaignait de ne pas recevoir les récompenses qu'on lui avait promises ; il conspira contre celui qu'il avait fait élire ; plusieurs walis ou alcaydes en-

trèrent dans la ligue. On publia qu'il s'agissait de rendre le trône à la race d'Ommiâh. On renouvela la scène d'Almunécar, et tous les conjurés, réunis dans Guadix, jurèrent en face du peuple et de l'armée qu'ils ne déposeraient les armes qu'après le rétablissement de leurs princes. Telles étaient les intentions avouées; mais on prétend que, par des conventions secrètes, les conjurés avaient pourvu à leur intérêt personnel plus qu'à celui de la dynastie dépossédée, et qu'ils étaient décidés à s'assurer la propriété immuable de leurs gouvernements.

Ali, qu'on croyait à Cordoue, parut tout à coup devant Guadix avec une troupe d'élite, et il mit dans une déroute complète l'armée des confédérés. Haïran ne perdit point courage; il se retira à Jaën avec quelques bandes qu'il avait ralliées, et il fit saluer du titre de roi ou calife d'Espagne, sous le titre d'Abd-el-Rahman IV, le wali Almortadi, arrière-petit-fils d'Abd-el-Rahman-Anasir (1017-408). A ce nom chéri de la nation, l'affection que les Alaméris avaient eue pour leurs anciens rois se réveilla dans leurs cœurs, et leur parti se releva, nombreux et puissant. Tous les walis, tous les alcaydes de l'Andalousie, celui de Grenade excepté, reconnurent dans Almortadi le véritable héritier des Ommiâhs; et cet événement fut célébré

dans Jaën par de brillantes fêtes. Dénia , Xativa , Murcie , Valence , Tortose , Taragone , Saragosse se déclarèrent bientôt après pour Almortadi. Ali, de son côté, redoublait d'activité et de vigilance à mesure que le nombre de ses ennemis augmentait ; et tandis que son général Gilfeya portait la guerre jusque sous les murs de Jaën , il allait en personne assiéger Alméria qu'Hairan défendait. Ce dernier, malgré ses talents , son courage , les prompts ressources de son génie dans les situations les plus désespérées , ne put empêcher Alméria d'être emportée d'assaut. Percé de plusieurs coups de lance, il fut traîné tout mourant devant l'implacable Ali , qui fut lui-même son juge et son bourreau.

Ali reprit aussitôt le chemin de Cordoue , où il fit son entrée en triomphateur. Il se flattait que le parti des Alaméris ne survivrait pas à son chef Hairan ; mais ce parti, toujours subsistant après les défaites comme après les victoires , tantôt inaperçu , tantôt se montrant avec l'appareil de la force , constant dans ses haines comme dans ses affections ; ce parti s'agitait sourdement sous ses propres yeux , à Cordoue , dans les profondes retraites de son palais : il fut étouffé dans le bain par les Esclavons qui le servaient. On lui donna aussitôt pour successeur son frère Alcasim , qui arriva bientôt après à Algéziras avec une escorte de

quatre mille chevaux. Il ordonna des informations relativement à la mort d'Ali. Il fit appliquer à la question tous les Esclavons qui avaient approché de sa personne ; et ceux-ci , vaincus par les tourments , se déclarèrent coupables d'avoir servi la haine et le ressentiment des Alaméris. Toutefois ils n'en désignèrent aucun d'une manière particulière ; ce qui devint plus funeste aux Alaméris que s'ils en avaient nommé quelques-uns ; car Alcasim en fit périr un grand nombre , sur la simple supposition d'un motif ou d'un désir de vengeance qu'ils auraient pu avoir pour le supplice d'un ami ou d'un parent du temps d'Ali ; et comme ses soupçons tombaient de préférence sur les principaux habitants , beaucoup d'entre eux sortirent secrètement de Cordoue pour aller grossir les rangs d'Almortadi.

D'un autre côté , Yahic , fils d'Ali , à la nouvelle de la mort de son père , était parti de Ceuta avec un corps d'armée dont la principale force consistait en une troupe de cavaliers nègres de Sûz , à qui la férocité tenait lieu de courage ; plusieurs généraux maures ou arabes du désert s'étaient aussi unis à lui , jurant de mourir pour sa cause ou de placer sur son front la couronne. Alcasim , qui connaissait la valeur de son neveu et qui d'ailleurs ne pouvait se dissimuler que ses prétentions

étaient justes, se sentant d'ailleurs trop faible pour résister à la fois à son neveu et au roi de Jaën, prit avec le premier la voie des négociations, et il fut convenu que l'oncle et le neveu se partageraient le gouvernement ; que provisoirement Yahic occuperait Cordoue, Alcasim Malaga et Séville, et qu'après que la guerre contre Almortadi serait terminée, ils règneraient ensemble sur toute l'Espagne. Cela ainsi réglé, Alcasim partit pour Ceuta avec les restes de son frère, qu'il déposa dans une belle mosquée qu'Ali avait fait construire ; mais tandis qu'il remplissait ce pieux devoir, son neveu, qui recevait à Cordoue des marques d'affection d'autant plus vives que la haine pour Alcasim était plus fondée, fit publier par des proclamations que ce dernier n'avait aucun droit à la succession d'Ali. Les scheiks, les wasirs, les docteurs de la loi adhérèrent avec empressement à cette déclaration, et le peuple, qui passe toujours si rapidement d'un excès à l'autre, l'accueillit avec des transports de joie.

Alcasim, de retour à Malaga, se livra contre son neveu à un terrible accès de colère. Il manda aussitôt à Gilfeya, qui était encore du côté de Jaën, de marcher incontinent sur Cordoue, où il se rendait lui-même de Malaga. Yahic, qui dans ce moment n'avait auprès de lui qu'une partie de

sa cavalerie nègre, se rendit par des chemins détournés à Algéziras, pour y attendre les renforts qui devaient lui arriver d'Afrique. Alcasim entra dans Cordoue, où sa fureur s'accrut à la froide réception qu'on lui fit; il se vengea des partisans de son neveu par des rigueurs qui achevèrent de le rendre odieux; de sorte que, chacun craignant pour sa vie, et le péril commun rapprochant les esprits, une vaste conjuration se forma. Le peuple fut gagné; on distribua de l'argent et des armes (1021—412). On choisit le moment où Alcasim avait envoyé la plus grande partie de ses troupes à Gilfeya. On l'investit dans son palais, où il soutint un siège de cinquante jours; lorsqu'il eut épuisé ses provisions, il voulut tenter de se frayer un passage à travers la multitude; mais cette multitude était dirigée par des chefs habiles; presque tous ses soldats périrent, et lui-même aurait eu infailliblement le même sort, si quelques habitants qui le reconnurent ne l'eussent soustrait au danger et fait sortir ensuite secrètement de Cordoue.

Cependant Gilfeya, renforcé par les secours qu'il avait reçus, venait de prendre l'offensive. De leur côté, les Alaméris désiraient en venir aux mains afin de terminer une guerre qui durait depuis trois ans, sans que de part ni d'autre il y eût

aucun avantage. On se battit durant un jour entier avec beaucoup de résolution ; à la fin la fortune se déclara pour Almortadi ; mais au moment où l'ennemi en désordre abandonnait en fuyant le champ de bataille , une flèche , lancée au hasard , vint frapper le malheureux prince , qui tomba de cheval privé de sentiment et de vie. Cet accident , qu'il ne fut pas possible de cacher , sauva les débris de l'armée vaincue , parce qu'on ne songea pas à les poursuivre. Les habitants de Cordoue n'apprirent qu'avec douleur la fatale nouvelle de la mort du roi ; ils craignirent que le fils d'Ali , ramené par la vengeance , ne vint faire couler de nouveau des torrents de sang. Les Alaméris crurent avec raison qu'il ne fallait pas laisser le peuple livré à ses regrets , et ils lui présentèrent un nouveau souverain dans la personne d'Abd-el-Rahman-ben-Hixêm , frère de Muhamed II el-Modhi , et descendant comme Almortadi d'Abd-el-Rahman-Anasir.

Agé de vingt-deux ans , doué d'un extérieur agréable , plein de ces manières franches qui gagnent les cœurs , d'une physionomie ouverte qui annonçait une belle âme , de mœurs pures , d'un esprit cultivé , le jeune Abd-el-Rahman ne pouvait manquer de plaire à des hommes chez qui sa présence , rappelant les beaux jours d'Alhakem et d'al-

Manzor , laissait naître l'espoir d'un avenir plus calme et des jours plus prospères ; mais ces douces illusions passèrent comme une ombre fugitive : Abd-el-Rahman V ne parut un instant sur le trône que pour fournir une preuve éclatante de l'inconstance de la fortune, ou plutôt pour montrer qu'elle avait abandonné sans retour l'illustre et malheureuse dynastie qui avait porté le sceptre avec tant de gloire avant de le laisser tomber par tant de faiblesse. Abd-el-Rhaman avait un cousin nommé Muhamed , immensément riche et achetant la popularité par ses profusions ; il s'empara par les mêmes moyens de l'esprit des soldats ; ensuite il arma de poignards ses partisans. La garde esclavonne, attaquée à l'improviste , fut égorgée ; le roi , réveillé en sursaut (on avait choisi pour l'exécution le point du jour), n'eut pas le temps de se mettre en défense ; il fut percé de coups. Aussitôt les confédérés se répandirent dans les rues de Cordoue , proclamant Muhamed avec des cris de fureur. Ils entrèrent chez tous les scheiks dont ils craignaient l'opposition et les égorgèrent : les magistrats , témoins de ces excès , n'osèrent pas se présenter devant ces forcenés , et il ne se trouva pas dans cette ville immense un homme de cœur , généreux et fidèle , pour devenir le vengeur de l'attentat abominable qui privait de la vie un

prince magnanime, laissait l'État sans appui, ruinait les espérances des gens de bien et rouvrait l'abîme où déjà tant de têtes illustres étaient tombées. Abd-el-Rahman V périt après un règne de quarante-sept jours, au moment où les walis des provinces envoyaient leur soumission.

Pendant que ces événements se passaient à Cordoue, Yahic, qui s'était fortifié dans Algéziras, apprenant que son oncle Alcasim s'était réfugié à Xerès, craignant ce dangereux voisinage, fit investir cette place par un corps de cavalerie. Le wali de Xerès ne voulut pas soutenir une guerre ruineuse pour des intérêts étrangers; il se saisit d'Alcasim et le livra aux troupes de son neveu. Celui-ci lui laissa la vie, mais il l'enferma dans une étroite prison où il mourut au bout de quelques années. Quant à Muhamed, il prodigua ses trésors pour soutenir son usurpation, et il osa compter sur la fidélité des traîtres qui s'étaient vendus; croyant n'avoir rien à craindre, il alla s'endormir dans les délices du palais d'Azhara, qu'il fit restaurer. Les walis s'accommodèrent d'une administration sans vigueur, qui leur faisait espérer leur prochain affranchissement de l'autorité royale. Ils vivaient dans leurs gouvernements en véritables souverains, ne rendant aucun compte des revenus publics, refusant de concourir par aucun sacrifice

au bien de l'État, et s'unissant entre eux pour résister au pouvoir légitime qui aurait pu leur reprendre leur pouvoir usurpé. Les alcaýdes des villes et des forteresses imitaient ces walis, et le peuple, menacé de manquer de moyens de subsistance, parce que le trésor de l'État était vide et que la fortune du prince était épuisée par les profusions précédentes, désirait la discorde, les troubles, la guerre civile, comme occasions de fortune. Enfin ceux-là même qui, trahissant leurs devoirs, avaient placé Muhamed sur le trône, étaient devenus ses plus dangereux ennemis, et paraissaient disposés à détruire leur propre ouvrage. Muhamed n'osait pas séjourner dans Cordoue; il se tenait habituellement dans son palais d'Azhara : là même ses jours n'étaient pas en sûreté.

La révolte se manifesta d'abord par la résistance aux ordres des wasirs et des cadis. Une fois l'essor pris, on ne s'arrêta plus; la populace demanda plusieurs têtes, des changements, des destitutions; et comme sa fureur allait toujours croissant, elle finit par menacer le prince et ses ministres. Quelques officiers de la garde avertirent Muhamed du danger; il se sauva de nuit avec ses trésors et sa famille. Quelques cavaliers africains le suivirent d'abord; mais à peu de distance d'Azhara ils

l'abandonnèrent. Muhamed arriva presque seul dans la province de Tolède, et courut se cacher dans la forteresse d'Uclès, dont l'alcaïde parut l'accueillir avec les plus grandes marques de dévouement. Peu de jours après, on annonça la mort du prince fugitif. On dit qu'il avait été empoisonné. Son règne avait été de dix-sept mois (1025—416).

Yahic gouvernait toujours ses États d'Afrique et d'Espagne avec beaucoup de sagesse. Ses sujets, heureux par sa prudence, sa modération et son économie, lui étaient entièrement dévoués. Lorsqu'ils eurent connaissance de la fuite de Muhamed, de sa mort et de l'anarchie qui régnait à Cordoue, ils formèrent le projet de lui rendre un trône qu'il avait occupé, et, plus désireux de sa grandeur que de son repos, ils se présentèrent en foule devant lui, lui offrirent leurs biens et leurs bras pour le ramener à Cordoue, répétèrent qu'il était appelé par le choix d'Hixèm et plus encore par le vœu de la nation. Yahic céda non sans répugnance aux représentations de ses ambitieux courtisans, et il partit pour Cordoue. Les habitants se réjouirent de son arrivée, qui allait mettre fin à leurs dissensions, et ils sortirent de la ville en grand nombre pour le recevoir. Le peuple, suivant son usage d'applaudir à tout ce qui est nouveau, fit entendre

de vives acclamations. Ainsi l'ordre se rétablit, et tout semblait promettre un règne réparateur ; mais les walis des provinces refusèrent leur adhésion à l'élection d'Yahic. Ceux des provinces éloignées se contentèrent de répondre d'une manière évasive à l'invitation de se rendre à Cordoue pour y prêter serment de fidélité. Les plus voisins, et notamment celui de Séville, déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient pas pour leur souverain le chef d'un parti qu'ils méprisaient. Cette réponse arrogante était une véritable déclaration de guerre ; des deux côtés on s'y prépara. Les alcaydes de Xerès, de Malaga, de Sidonia et d'Arcos, reçurent ordre d'entrer sur les terres de Séville ; Yahic lui-même se joignit à eux avec la cavalerie de Cordoue. Il voulait, en punissant ce wali audacieux, forcer à la soumission ceux que son exemple aurait pu entraîner.

Ce wali, Muhamed-ben-Abed, d'abord cadi de Séville, devait son élévation à Alcasim ; il sortait d'une ancienne famille d'Emesse en Syrie, appartenante à la tribu de Lahoui. Son père Ismaël, soit avant, soit depuis les troubles de Cordoue, avait vécu splendidement à Séville, et ses grandes richesses, dont il usait noblement, lui avaient procuré un immense crédit. Tous ceux que, durant ces troubles, la terreur ou l'injustice exilaient de

Cordoue , trouvaient un asile dans ses terres. Politique profond , il savait cacher ses desseins sous un air apparent de candeur , et avait élevé son fils dans ses propres principes. Celui-ci avait mis ses leçons à profit , et il n'était pas moins courageux que capitaine habile. Quand il sut par ses éclaireurs qu'Yahic s'approchait de Séville , il l'attira très-adroitement dans une embuscade qu'il avait dressée aux environs de Ronda. Ce prince y perdit la vie ; ben-Abed lui fit couper la tête , et ce sanglant trophée , envoyé à Séville , y annonça la victoire.

A cette funeste nouvelle , le conseil des wasirs de Cordoue se réunit immédiatement , et , sur la proposition d'un de ses membres , on procéda sans désenparer à l'élection d'un souverain , afin de prévenir le retour de l'anarchie. Le choix tomba sur Hixém-ben-Muhamed , frère du roi Abd-el-Rahman-Almortadi , lequel , libre de soins et d'ambition , vivait depuis longtemps dans la retraite , cherchant ainsi à se sauver des écueils du monde. Il ne vit pas sans peine arriver les messagers de Cordoue ; il regrettait cette vie douce et tranquille où , à la place des soucis qui accompagnent les grandeurs de la terre , il recevait les consolations de la sagesse ; il opposa d'abord aux messagers une assez longue résistance , se montrant très-re-

connaissant de l'estime dont il recevait une si douce marque , mais se disant tout à fait hors d'état de supporter le fardeau des affaires publiques. Il eut ensuite à se défendre contre les pressantes instances des Alaméris. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours qu'il céda aux sollicitations dont on l'accablait ; mais comme il craignait l'inconstance du peuple , il ne voulut pas entrer dans Cordoue ; et prenant pour prétexte l'invasion des frontières par les chrétiens et la nécessité de les repousser , il se transporta immédiatement sur les lieux menacés et ordonna aux troupes de l'y venir joindre.

C'était vers la Castille que ses pas s'étaient dirigés. Le comte de cette contrée avait reculé ses limites vers le midi ; plusieurs villes du gouvernement de Tolède , Sepulvéda , Gormas , Pérafiel , Ohna , Montije , etc. , étaient tombées en son pouvoir. Le comte de Barcelone s'était aussi agrandi aux dépens de la province de Saragosse ; le roi de Léon , qui , jeune et plein de courage , brûlait de se signaler , était entré sur les terres des musulmans avec une puissante armée , et après avoir passé le Duero il avait conquis une partie de la Lusitanie. La mort , il est vrai , l'arrêta au commencement de sa carrière ; atteint d'une flèche au siège de Viscu , il ne survécut pas à sa blessure. Son fils , Bermude III , lui succéda ; mais , bien que le nouveau

roi fût encore enfant, la guerre se continuait avec la même vigueur.

Le roi Hixém avait repris sur les chrétiens une partie de leurs conquêtes ; mais, après un séjour d'environ trois ans sur la frontière, il ne put s'empêcher de se rendre à Cordoue ; on lui écrivit que le peuple se plaignait de n'avoir pas encore vu son souverain ; que ces murmures donnaient aux factieux l'occasion de fomenter la discorde et d'agiter les esprits ; que les walis de l'intérieur ne prenaient plus la peine de cacher l'intention où ils étaient tous de secouer toute espèce de joug ; qu'aucune rente des provinces n'entraît au trésor. Hixém III se rendit aux vœux des Cordouans, il entra dans la ville (1029-420) au milieu d'un peuple immense qui faisait retentir l'air de ses cris d'allégresse. Pour ajouter des bienfaits réels au plaisir que causait sa présence, le roi rechercha les abus pour les détruire, les maux pour les réparer ; il calma les inquiétudes, étouffa plusieurs germes de rébellion, améliora des établissements publics, prodigua des secours à la classe indigente, protégea les autres, porta la réforme dans l'administration de la justice, dans les collèges, dans les écoles publiques, et s'il ne put guérir les plaies de l'État, il y appliqua du moins quelque remède. Ensuite il essaya de réduire les walis par de sages

représentations ; l'union , leur disait-il , nous est nécessaire pour que nous puissions résister au pouvoir toujours croissant des chrétiens. les walis convenaient de la justesse du principe , mais ils en éludaient l'application. Hixêm résolut alors d'employer la force pour les contraindre à rentrer dans le devoir. Ses armes obtinrent d'abord quelques succès ; mais Obéid-Allah , son général , après avoir soumis plusieurs alcaydes rebelles , se révolta lui-même dans le gouvernement de Gibraltar , que le roi lui avait donné pour prix de ses services ; et comme les alcaydes s'étaient révoltés de nouveau , le roi se vit contraint de traiter avec les rebelles.

Le peuple de Cordoue , accusant le roi de faiblesse , poussa l'injustice jusqu'à lui imputer tous les malheurs de l'État , qu'il n'avait pas le pouvoir d'empêcher. Isolé au milieu de l'Espagne révoltée , le gouvernement n'était pas assez fort pour triompher , par les armes , de tous ses walis , dont la puissance égalait l'audace ; les vieilles coutumes des musulmans étaient restées sans force ; les mœurs s'étaient corrompues ; toutes les passions se déployaient sans contrainte ; tout marchait vers la dissolution avec la rapidité d'un torrent poussé par l'orage ; parmi les musulmans enfin les uns étaient inquiets , turbulents , indomptables ; les autres indolents ou timides , incapables de concourir au

bien général. Aussi le roi disait-il souvent que la génération de son temps ne pouvait ni gouverner ni être gouvernée.

Comme la disposition hostile des esprits ne pouvait être attribuée qu'à un besoin de discorde qui fermentait dans les cœurs, on conseilla au roi de se retirer à son palais d'Azhara, pour mettre sa personne à l'abri de toute insulte. Hixêm, qui n'avait fait ou voulu faire que le bien, et qui croyait régner sur un peuple reconnaissant qui lui rendait amour pour amour, eut beaucoup de peine à croire à l'utilité ou à la nécessité de cette mesure; tandis qu'il hésitait encore, l'événement lui prouva que ses serviteurs ne l'avaient point trompé. La populace, égarée par des factieux obscurs, poussés eux-mêmes par d'invisibles agents, se mit à parcourir les rues pendant la nuit, demandant à grands cris la déposition d'Hixêm. Aben-Gehwar, qui lui avait toujours donné des preuves d'attachement, accourut pour l'informer de ce qui se passait. Le roi ne montra pas la plus légère altération; il se félicita, au contraire, d'être rendu à la vie privée et à la liberté.

Dès le point du jour (1031—422), Hixêm sortit du palais avec sa famille, escorté d'une partie de la garde. Il se retira d'abord à une maison de campagne, où il passa la nuit; le jour suivant il partit pour le château d'Abixarix, qu'il avait fait

construire ; il y vécut tranquille et estimé jusqu'à sa mort , qui arriva six ans après . Le souvenir de ses vertus dura longtemps après lui ; on le plaignit d'être né dans des temps de troubles qui ne lui avaient pas permis de faire tout le bien qu'il méditait . Ce fut avec ce prince , digne d'un meilleur sort , que finit la noble dynastie des Ommiâhs d'Espagne , laquelle avait commencé l'an 138 de l'hégire et avait occupé le trône pendant près de trois siècles . L'interruption causée par les Alides à la succession des princes de cette race n'a été que momentanée . La domination des Ommiâhs a duré deux cent quatre-vingt-quatre ans .

On dit qu'après la déposition d'Hixêm un jeune homme de la famille royale eut la dangereuse prétention de lui succéder . Les membres du conseil lui représentèrent le péril auquel il allait s'exposer , la ruine de l'État qui paraissait inévitable , la fortune qui s'était déclarée contre tous ceux de sa race . « Élevez-moi sur le trône aujourd'hui , répliqua ce jeune homme , et que demain je périsse ; si tel est mon destin , je ne me plaindrai pas . » Les wasirs refusèrent de l'élire ; on ajoute qu'il disparut le même jour et qu'on n'en entendit plus parler .

Autant la nation avait fait voir autrefois d'amour et d'enthousiasme pour le dernier rejeton du sang

des califes, Abd-el-Rahman I^{er}, lorsque, transporté des rives africaines à celles de l'Andalousie, il vint tarir les sources de la discorde et laisser à ses descendants une riche succession de puissance et de gloire; autant elle avait maintenant un superstitieux éloignement pour les membres d'une famille que depuis vingt ans la fortune avait déshéritée de ses faveurs. En proscrivant à jamais des princes malheureux, les musulmans pensèrent qu'ils pourraient retarder la chute de l'empire; mais avec ces princes que le fanatisme politique condamnait à descendre du trône, devait s'éclipser pour toujours la gloire de cette ville célèbre où pendant près de trois siècles le pouvoir suprême avait brillé avec tant d'éclat. Cordoue, veuve de ses califes, devint la succursale de Séville; et si longtemps encore elle conserva quelque influence, elle le dut à sa grande mosquée, objet durable de la vénération des Arabes, seul titre qui lui restait à la suprématie.

La discorde avait jailli dans Cordoue du milieu de l'abîme où la fortune avait précipité la dynastie royale; dans ces dernières années, chaque usurpateur ne portait pas seulement sur le trône ses propres prétentions: lorsqu'il en était renversé, il laissait la carrière ouverte aux membres de sa famille qui lui voulaient succéder. En vain l'in-

flexible expérience était là pour les avertir du danger ; tous voulaient le braver, tous s'y précipitaient en aveugles, tous demandaient à régner, jusqu'à ce que le fer ou le poison eussent laissé le trône sans possesseur, ou en eussent frayé le périlleux chemin à de nouveaux prétendants. La race Ommiâh paraissait éteinte ; lors même qu'elle aurait pu montrer encore quelques derniers rejetons, le peuple aurait refusé des maîtres dont il n'attendait plus le bonheur. Les droits des Ommiâhs pouvaient avoir à ses yeux le mérite de la légitimité ; mais, abandonnés, proscrits par la fortune, ces princes étaient repoussés par les préjugés populaires ; et l'affection des Arabes, prix de deux siècles de conquêtes, avait pris un cours opposé.

D'autre part, les scheiks des tribus, les grands walis de l'État, les ambitieux de tous les partis entretenaient de toute leur influence les dispositions du peuple à l'exclusion absolue de cette race ; ils voulaient, sur les ruines de leur autorité, établir leur propre grandeur et leur indépendance ; et, quel que fût le prince qui monterait sur le trône de Cordoue, ils étaient bien résolus à ne reconnaître en lui ni souveraineté, ni prééminence, et à ne se dessaisir en sa faveur d'aucune portion d'autorité dans leur gouvernement. Il était facile

alors de prévoir que si Cordoue ne cessait pas sur-le-champ d'être la métropole de l'Espagne, les droits de son souverain, limités à l'enceinte de la ville, ne consisteraient à l'avenir qu'en un vain titre dont il ne recevrait aucune puissance réelle dans les provinces, qui, toutes, proclamèrent la révolte, sous le nom d'indépendance.

PREMIER APPENDICE.

Revue de plusieurs royaumes indépendants. — Conquête des
 provinces chrétiennes. — Prise de Cordoue. — Fin de tous les royaumes
 de l'Andalousie et de l'Algérie (de l'an 1012 — 494 à l'an
 1074 — 1071).



Après la déposition et le départ d'Hirém III, les wazirs de Cordoue et ses principaux habitants, craignant l'anarchie, eurent ordinaire d'un long interrègne, songèrent à se donner un chef autour duquel les partis pourraient perdre le souvenir des divisions passées. Ils jetèrent les yeux sur Gebwar-ben-Mohammed, homme sage, d'opinions modérées, et jouissant de l'estime publique. Ce choix fut généralement approuvé; mais Gebwar,

PREMIER APPENDICE.

Formation de plusieurs royaumes indépendants. — Conquêtes des princes chrétiens. — Prise de Tolède. — Fin de tous les royaumes de l'Andalousie et de l'Algarbe (de l'an 1033 — 424 à l'an 1094 — 487).

Après la déposition et le départ d'Hixém III, les wasirs de Cordoue et ses principaux habitants, craignant l'anarchie, suite ordinaire d'un long interrègne, songèrent à se donner un chef autour duquel les partis pourraient perdre le souvenir des divisions passées. Ils jetèrent les yeux sur Gebwar-ben-Muhamed, homme sage, d'opinions modérées, et jouissant de l'estime publique. Ce choix fut généralement approuvé; mais Gebwar,

éclairé par l'expérience , ne l'accepta qu'avec l'intention d'instituer une forme de gouvernement par laquelle il pût se soustraire à la responsabilité que le peuple ne manquait pas de faire tomber sur le souverain toutes les fois que l'événement ne répondait pas à son attente , ou lorsque les besoins de l'État l'obligeaient à créer quelque nouvelle charge. Il créa donc un conseil composé des principaux habitants de la ville , et il l'investit de toutes les prérogatives de la puissance souveraine ; il ne se réserva que la présidence du conseil. Quand on s'adressait à lui pour obtenir une grâce , il répondait qu'il ne pouvait rien par lui-même et qu'il n'avait dans le conseil qu'une voix. Gebwar s'occupa successivement de toutes les branches de l'administration, et partout il introduisit la réforme. En d'autres temps il aurait fait la prospérité de l'Espagne , malheureusement l'influence de ses institutions ne s'étendait pas au delà des murailles de Cordoue.

Muhamed-ben-Abed était alors wali de Séville ; il était monté au pouvoir à l'époque où le roi Alcasim avait été obligé d'y renoncer ; les wasirs, les scheiks de la province auraient pu combattre son usurpation ; mais , gagnés par ses largesses et par les promesses les plus séduisantes , ils étaient devenus ses plus zélés partisans. Ben-Abed tint

religieusement ce qu'il avait promis ; tous ses amis obtinrent des honneurs ou des emplois lucratifs suivant qu'ils avaient besoin d'illustration ou de fortune. Il ne lui manquait pour affermir sa puissance que l'éclat des victoires : en déclarant la guerre au roi Yahic , il trouva l'occasion de déployer des talents militaires ; et la bataille où ce prince perdit la vie mit le sceau à l'indépendance du vainqueur. Au moment où Gebwar fut élu à Cordoue , Ben-Abed tenait bloqué le wali de Carmone , auquel il prétendait faire une guerre à outrance , parce que , sur la foi de la prédiction d'un astrologue , il avait cru remarquer dans ce wali l'ennemi qui menaçait de renverser plus tard sa dynastie.

Malaga était au pouvoir d'un frère d'Yahic , nommé Edris-ben-Hamoud. Il résidait d'abord à Ceuta ; mais , sur la nouvelle de la mort de son frère , il passa en Espagne , où il fut proclamé émir Almu-manim. Ce prince avait la réputation d'être doux , juste et humain , aussi était-il béni et vénéré par son peuple.

Algéziras avait reconnu d'autres souverains : c'étaient Muhamed et Hacan , fils d'Alcasim-ben-Hamoud ; ils étaient parents du roi de Malaga. Comme ils étaient encore fort jeunes , leur gouverneur assembla les troupes , toutes composées

de Nègres, et leur présenta ses deux élèves comme leurs souverains. Les Nègres prêtèrent serment de fidélité.

Habous-ben-Balkin possédait Elvire et Grenade. L'Africain Zeïri, scheik de la tribu bérébère de Zanhaga, s'était emparé de ces villes sous le règne d'Abd-el-Rahman IV ; sept ans après, ses intérêts l'appelant en Afrique, il nomma pour lui succéder Habous, son ami. Celui-ci contracta une étroite alliance avec les walis ou rois de Malaga et de Carmone, contre les rois de Cordoue et de Séville.

Toute la partie orientale de l'Espagne, depuis Alméria jusqu'à Murviédro, était gouvernée par les Alaméris, qui la possédaient depuis l'hagib al-Manzor, et avaient fini par s'y rendre maîtres absolus. Il s'était formé plusieurs petits États, d'abord divisés, plus tard réunis sous la main du roi de Valence : celui d'Alméria, fondé par Zohaïr, parent d'Haïran ; celui de Dénia, dont le souverain Mugehid avait fait depuis peu la conquête des Baléares ; celui de Valence, formé par Abd-el-Azyz, fils du dernier hagib du roi Hixém II, et petit-fils d'al-Manzor. Les villes de Xativa et de Murviédro avaient des seigneurs particuliers, relevant du souverain de Valence.

Les provinces du nord étaient au pouvoir des

Alégibis, qui formaient parmi les Arabes une tribu puissante et considérée. Ben-Abed, Alégibi, s'était emparé de la ville de Huesca; il avait épousé une petite-fille d'al-Manzor, et cette alliance avec les Alaméris avait augmenté son crédit. Saragosse obéissait au wali des frontières, Al-mondhar-ben-Hoùd, surnommé al-Manzor, lequel, sous ce titre modeste, exerçait un pouvoir despotique.

L'Algarbe et la Lusitanie offraient, comme les provinces de l'orient, une espèce de confédération dont le roi de Badajoz était le chef. Celui-ci s'appelait Abdallah-ben-Alaftas. Jeune encore, il avait été attaché à la personne du Persan Sabour, ancien serviteur du roi Alhakem, qui l'avait nommé wali de l'Algarbe. Abdallah était devenu wali de Mérida, et après la mort de son protecteur il s'empara aisément de tout le pays et s'y rendit indépendant. Il transféra sa résidence à Badajoz. Il était allié des Alégibis d'Huesca, de Saragosse et de Tortose.

Ismail-ben-Dylnoun, surnommé Almoudhafar, était roi de Tolède. Issu d'une très-ancienne famille de l'Arabie, fier de cette origine, plein d'ambition et de courage, il aspirait à la souveraineté de l'Espagne entière, se prétendant supérieur aux rois de Cordoue et de Séville.

Ainsi l'Espagne musulmane comptait une foule

de petits souverains. Saragosse , Huesca , Valence , Tolède , Séville , Badajoz , Grenade , Algéziras , Malaga , Alméria , Déria , Carmone , avaient chacune un roi ; d'autres villes encore , en secouant le joug , avaient prétendu à l'indépendance. Gibraltar , Huelva , Ocsonoba , Lérida , Tudéla , Tortose , formaient autant d'États distincts qui , soutenus par leurs voisins , refusaient de reconnaître le roi de Cordoue.

Ben-Abed continuait toujours le siège de Carmone , qui durait depuis un an ; l'épuisement total des provisions rendant impossible une plus longue résistance , le wali Muhamed-el-Burcali sortit secrètement de la ville , qui se rendit aussitôt. Muhamed demanda le secours de ses alliés de Grenade et de Malaga ; ceux-ci lui fournirent des troupes. Ben-Abed fit marcher contre elles son fils Ismaïl avec une armée. Ismaïl obtint d'abord l'avantage , mais s'étant imprudemment engagé dans une position désavantageuse , il fut complètement battu ; il périt même en cherchant à rallier les fuyards. La perte de son armée et la mort de son fils affligèrent vivement Ben-Abed , qui craignit que Gebwar ne se joignît à ses ennemis pour l'accabler ; il eut recours à un stratagème qui lui réussit , et qui devait réussir parce qu'il se fondait sur la crédulité des Arabes et leur amour pour le





Alphonse prêta le serment qu'il n'était ni auteur, ni complice
du meurtre de Sanche.

merveilleux. Il fit publier dans Séville que le roi Hixêm, fils d'Alhakem, dont on ne parlait plus depuis plusieurs années, venait de paraître dans Calatrava, et que de là il s'était rendu à Séville pour réclamer le secours de ses armes. Quand cette nouvelle fut bien accréditée dans Séville, il l'écrivit à tous les walis d'Espagne et d'Afrique, et il sut y donner tant de vraisemblance qu'il réussit à faire des dupes, même parmi cette classe d'hommes intéressés à contester un fait dont l'existence devait renverser l'édifice de leur usurpation. Il faut dire au surplus que ceux qui adoptèrent ce conte se bornèrent à de stériles protestations. Ben-Abed retira pourtant un avantage réel des bruits qu'il avait répandus : ils causèrent assez de commotion dans Cordoue pour occuper le roi Gebwar ; et il profita habilement lui-même du repos qu'il avait acquis en donnant un nouveau cours à l'opinion, pour faire des armements considérables et se procurer les moyens de rentrer en campagne avec la probabilité du succès.

La discorde qui divisa les princes ligués contre lui le servit mieux que n'auraient pu le faire ses armes. Acharnés les uns contre les autres, ils s'affaiblirent au point que Ben-Abed, cessant de les craindre, crut inutile de faire plus longtemps usage du nom du roi Hixêm, et il fit publier qu'il

était mort en le désignant pour son successeur ; fiction grossière qu'accueillirent beaucoup d'Alaméris qui aimaient jusqu'aux illusions qui leur rappelaient ces princes dont ils ne prononçaient le nom qu'avec idolâtrie. Ben-Abed voulut faire servir à ses projets d'agrandissement cette disposition des esprits , et il rassembla une armée considérable pour agir contre Gebwar de Cordoue ; la mort le surprit au milieu de ces vastes préparatifs (1042—435). Il eut pour successeur son fils Muhamed-Almoateded , favorisé par la nature des dons extérieurs , mais non d'une âme noble et généreuse. On prétend qu'il avait dans son palais de Séville une collection de tasses garnies d'or et de pierres précieuses , formées des crânes des malheureux qui avaient péri de sa main ou de celle de son père ; et dans ses festins il se servait de ces horribles coupes. Gebwar avait suivi de près Ben - Abed dans la tombe , et il eut de même pour successeur son fils Muhamed , qui eut à soutenir une assez longue guerre contre Dylnoûn de Tolède.

Les princes chrétiens n'étaient pas plus unis entre eux que ne l'étaient les princes musulmans. Le roi de Navarre , Sanche-le-Grand , avait divisé ses États entre ses quatre enfants. La Castille et l'Aragon furent à cette occasion érigés en royaumes.

Le roi de Léon fit la guerre à celui de Castille et périt dans une bataille. La Castille et le Léon furent alors réunis sous la main de Ferdinand I^{er}, qui bientôt après s'empara de toute la Vieille-Castille (1044—437), tandis que le roi d'Aragon menaçait Saragosse.

Cependant le nouveau souverain de Séville avait repris les hostilités contre Muhamed de Carmone; celui de Tolède les reprit contre Muhamed de Cordoue. Celui-ci, craignant de ne pouvoir résister à cet ennemi acharné, et sachant que Dylnoûn avait conclu une trêve avec le roi de Castille et de Léon, fit de son côté un traité d'alliance offensive et défensive avec les rois de Séville et de Badajoz (1051—443). Les princes de Niébla, de Gibraltar et d'Ocsonoba furent portés dans ce traité; ils prétendirent d'abord y figurer comme souverains indépendants; mais le roi de Séville s'y opposa sur le motif qu'ils étaient ses vassaux, ne possédaient qu'à titre de fief non héréditaire, et qu'il entendait, à la mort des possesseurs, réunir leurs domaines à sa couronne.

Quand les trois princes eurent fait passer leurs troupes à Muhamed de Cordoue, le roi de Séville, qui, sous prétexte de la guerre qu'il faisait au souverain de Carmone, n'avait envoyé à Ben-Gebwar qu'un corps de cinq cents cavaliers, saisit

le moment où Gibraltar et Niébla se trouvaient sans défenseurs, et envoya son fils Muhamed s'emparer de ces places. Niébla se rendit sans résistance ; à Gibraltar il fallut un siège régulier. Au bout de quelque temps, le prince de cette ville, ne pouvant plus résister, se sauva dans une barque ; et, après avoir erré quelques jours dans les bois, il parvint à Carmone, d'où, par le secours de Muhamed-el-Burcali, il gagna Tolède. Le fils du prince déposé servait dans les rangs d'Almoateded, qui, en lui donnant le gouvernement de son père, lui dit : « Souviens-toi que je ne te donne pas ce gouvernement comme appartenant à ton père, car il n'appartient qu'à moi seul ; je te le donne pour que tu relèves de moi, et comme récompense de tes services. » La ville de Carmone ne tarda pas à suivre l'exemple de Gibraltar. Toute la partie méridionale de l'Andalousie se soumit au vainqueur.

Le roi de Tolède, Aben-Dylnoûn, n'avait pas moins d'ambition que celui de Séville ; il ne voyait en lui qu'un odieux rival qu'il devait abattre s'il ne voulait s'exposer à la nécessité de fléchir devant lui ; il fit, ou même, dit-on, il acheta la paix avec les princes chrétiens, obtint d'eux des secours, et recommença les hostilités qu'il avait été forcé d'interrompre pour défendre ses propres frontières contre ces mêmes princes, devenus ses

auxiliaires. La guerre dura plusieurs années, et les victoires d'Aben-Dylnoûn le mirent en état d'aller mettre le siège devant Cordoue. Cette ville avait peu de moyens de défense; elle fut bientôt réduite à l'extrémité. Par surcroît de mal, le roi Muhamed était dangereusement malade et ne pouvait agir. Son fils Abdelmélîk se rendit en toute hâte à Séville pour presser le départ de l'armée promise par Almoateded. Celui-ci reçut Abdelmélîk avec toutes les démonstrations de la plus franche cordialité; il avait été dans son enfance compagnon des jeux du prince de Cordoue; et, après lui avoir prodigué tous les égards qui lui étaient dus, il lui donna une escorte de cavalerie et fit partir aussitôt une armée nombreuse sous les ordres de son fils Muhamed et de son hagib Aben-Omar.

Les troupes du roi de Tolède furent complètement battues. Une sortie exécutée à propos par les assiégés acheva leur défaite. Le prince Abdelmélîk se mit à la poursuite des ennemis; ce fut ce moment qu'Aben-Omar choisit pour exécuter les ordres secrets de son maître; et, tandis que les Cordouans s'occupaient de piller le camp des Tolédans, il s'avança vers la ville, s'empara de ses portes, de ses remparts, parvint jusqu'au palais qu'il fit garder par une troupe sûre, et constitua

prisonnier le roi malade. Celui-ci ne put résister au chagrin de se voir aussi indignement trahi par son allié ; au bout de quelques jours il succomba. Quand le prince Abdelmélík fut revenu et qu'il eut appris la vérité, il se livra au plus violent accès de colère. Plein d'une juste mais impuissante indignation, il se présenta aux portes de la ville. Elles se fermèrent à son approche, et au même instant il fut entouré par une troupe de cavaliers de Séville, qui le sommèrent de se rendre. Ne consultant que son désespoir, Abdelmélík tenta de se défendre ; mais, accablé sous le nombre et tout couvert de blessures, il tomba vivant au pouvoir de ses ennemis. On l'enferma dans une tour de Cordoue, où la mort, qu'il n'avait pu trouver en combattant, ne tarda pas à terminer ses infortunes. Avant de mourir, disent ses historiens, il eut la douleur d'entendre de sa prison les cris de joie des Cordouans qui accueillaient avec de bruyantes acclamations le perfide Almoateded. On dit qu'Abdelmélík expirant pria Allah de le venger, et de réserver au fils de son ennemi un sort pareil au sien. Ce vœu, fruit amer d'un ressentiment légitime, fut en grande partie exaucé ; et le fils d'Almoateded, passant du trône à l'exil, se vit à son tour dépouillé par un trop puissant auxiliaire.

Le roi de Séville mit tout en usage pour conso-

lider sa conquête. N'ignorant pas que l'affection des sujets est le plus ferme appui du trône, il voulut gagner par des bienfaits le cœur des principaux habitants. Sa libéralité s'étendit ensuite aux classes inférieures; il institua en outre des jeux et des spectacles publics, où les Cordouans se portaient en foule et couraient oublier le roi Gebwar et ses descendants. Le général Haris garda seul sa fidélité; il se rendit à Tolède, où il reçut l'accueil dû à sa valeur et à son mérite. Ainsi tomba le royaume de Cordoue (1060—452); ainsi s'éclipsa pour toujours la splendeur de cette ville fameuse qui, après avoir dominé sur l'Espagne pendant plus de trois siècles, ne conserva pas même l'honneur d'avoir un souverain indépendant, à une époque où l'usurpation et la révolte avaient créé autant de royaumes qu'il y avait de provinces et de cité.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis la défaite d'Aben-Dylnoun sous les murs de Cordoue, et le désir de venger son injure vivait toujours, implacable et ardent, au fond de son cœur. Il était d'ailleurs excité à la guerre par le général Haris, qui ne pouvait pardonner au roi de Séville sa lâche trahison. Une trêve conclue avec la Castille lui permit enfin de tourner ses armes contre Almoateded. Pour avoir une armée nombreuse, il écrivit au roi de

Valence, Abd-el-Rahman, qui avait épousé une de ses filles, de lui envoyer toutes ses troupes. Abd-el-Rahman, conseillé par son hagib, fit une réponse évasive ; et le vindicatif Dylnoûn, sans faire part à personne de son projet, monte à cheval, emmène sa cavalerie, marche nuit et jour, arrive à l'improviste à Valence, s'empare de la ville et du château, se saisit de son gendre, le dépose, l'emprisonne, et se fait proclamer à sa place. L'hagib d'Abd-el-Rahman ne voulut point survivre au malheur que son conseil avait attiré sur son maître, et il se donna la mort (1065—457).

Vers le même temps, le roi du Léon et de la Castille, Ferdinand, partageant ses États entre ses enfants, assigna le Léon à Alphonse, la Castille à Sanche, la Galice et le Portugal à Garcie, des villes à ses filles : Zamore à Urrique, Toro à Elvire. La guerre ne tarda pas à éclater entre les trois frères, et la fortune favorisa le roi de Castille, qui s'empara d'abord du Léon, puis de la Galice, fit Alphonse prisonnier et l'enferma au cloître de Suhagor, força Garcie à se réfugier à Séville, et, dépouillant Elvire de sa ville de Toro, se disposa, pour ne pas laisser son entreprise imparfaite, à faire le siège de Zamore, où sa sœur Urrique s'était préparée à une défense opiniâtre. Ramire,

roi de Navarre, poussé du désir des conquêtes, avait dévasté une partie de la province de Saragosse; mais ayant livré bataille aux troupes de cette ville, et voulant forcer la victoire à se décider, en chargeant en personne à la tête de sa garde (1), il fut atteint d'un coup mortel (1068—460). L'année suivante, le roi de Séville, Almoateded, mourut de douleur, dit-on, d'avoir perdu sa fille Taïra, qu'il aimait tendrement. Il voulut assister à la cérémonie funèbre malgré tout ce qu'on put lui dire; le soir du même jour, il fut saisi par une fièvre si violente qu'il en perdit l'usage de ses sens; il ne les recouvra pas, et dès le lendemain il avait cessé d'exister (1069—461). Il fut vivement regretté, malgré sa mauvaise foi, parce qu'il avait des qualités brillantes, et que les longues guerres qu'il avait soutenues, les talents qu'il y avait déployés, l'accroissement de puissance qu'il avait fait prendre à l'État, l'avaient entouré de ces prestiges qui éblouissent les yeux du vulgaire, commandent l'admiration et flattent l'orgueil national, qui souvent se mesure sur la

(1) Plusieurs historiens prétendent que le fameux Rodrigue de Bivar, surnommé le Cid, immortalisé par Corneille, se trouvait dans l'armée du roi de Saragosse, à la tête d'un corps auxiliaire de cavaliers chrétiens. C'était à ce même Cid Rodrigue que le roi Sanche devait ses victoires sur ses deux frères.

fortune du prince. Son fils Muhamed fut proclamé le jour suivant. Le peuple lui décerna tous les noms que l'adulation donna jadis aux souverains de Cordoue. Almoateded avait toujours recommandé à son fils de se garder des Almoravides ou Lantanis, dont les rapides conquêtes menaçaient d'asservissement tout le pays d'Almagreb, et de ne rien négliger pour conserver Gibraltar et s'emparer d'Algéziras, les deux clefs de l'Andalousie.

Cependant, le roi Alphonse, trompant la vigilance des moines qui le gardaient, s'était sauvé du monastère où son frère l'avait jeté, et il était allé demander un asile au roi de Tolède, qui le lui accorda. Sanche se trouvait pour lors occupé au siège de Zamore; il paraît qu'un officier de la princesse, indigné des perfidies de Sanche, pour qui rien n'était sacré, se rendit secrètement à son camp, et qu'il offrit de lui livrer la porte de la ville dont la garde lui était confiée. Sanche donna dans le piège; il s'avança sous les murs de la ville avec une petite troupe, comme cela était convenu, et il tomba dans l'embuscade que cet officier avait préparée. Sanche fut tué en se défendant. Le Cid fit enlever son corps, et le siège fut incontinent levé. Dès que la nouvelle de la mort de Sanche fut parvenue à Tolède et à Séville, Alphonse et Garcie reprirent, chacun de son côté, le

chemin de leurs États, et loin d'éprouver des obstacles de la part de leurs hôtes, dont ils redevenaient les ennemis obligés, ils en reçurent toutes sortes de secours. Alphonse fut reçu à Léon avec enthousiasme ; sa sœur Urraque , qui lui était très-attachée , avait levé d'avance tous les obstacles en lui créant un parti puissant. Quant aux nobles castillans , qui peut-être aspiraient à l'indépendance , ils lui firent une assez froide réception ; ils exigèrent même de lui , dit-on , le serment qu'il n'était ni auteur, ni complice du meurtre de Sanche. On ajoute que lorsque Alphonse se présenta pour remplir la condition qu'on lui imposait , sa présence majestueuse produisit tant d'effet que nul n'osa lui parler du serment ; que le Cid Rodrigue prit alors la parole pour le sommer de prêter ce serment. Alphonse le prêta ; mais il ne pardonna jamais au Cid sa hardiesse ; il se servit de lui et de son épée , mais il ne lui montra en aucun temps ni confiance ni amitié. Peu de temps après , Alphonse dépouilla son frère Garcie de la Galice , de sorte qu'il recueillit tout l'héritage de Ferdinand I^{er}.

Muhamed de Séville , qui n'ignorait pas que le comte de Barcelone se montrait toujours disposé à louer , pour ainsi dire , ses troupes aux princes musulmans , fit avec lui un traité d'alliance par lequel le comte s'engageait à lui fournir, moyen-

nant une forte somme d'argent, dix mille cavaliers bien armés. Avec de tels auxiliaires, Muhamed crut pouvoir envoyer des secours au roi de Murcie, dont le roi de Tolède assiégeait la capitale. Aben-Dylnoûn avait aussi dans son armée un corps de cavaliers chrétiens qu'Alphonse lui avait envoyés. Il battit complètement l'armée de Séville; et profitant de la terreur que sa victoire avait inspirée, et de l'absence de Muhamed qui était du côté de Malaga, il se porta rapidement sur Cordoue, dont il se rendit maître, et de là sur Séville, où il n'éprouva pas plus de résistance. A cette nouvelle, le roi de Séville, altéré de vengeance, réunit toutes ses troupes, en leva de nouvelles, arma tout ce qui pouvait combattre, et revint à marches forcées mettre le siège devant Séville, où Aben-Dylnoûn se trouvait encore, retenu par une maladie aiguë. Dès que son armée eut pris quelque repos, Muhamed ordonna un assaut. Les soldats de Dylnoûn le repoussèrent; mais ce prince mourut le même jour, et la nouvelle de sa mort, répandue malgré les soins qu'on avait pris pour la cacher, jeta le découragement dans les rangs. Les généraux, qui craignaient d'autre part le soulèvement des habitants en faveur de leur roi Muhamed, formèrent le projet de se frayer un passage à travers l'armée des assiégeants et de

s'éloigner de la ville. Cette résolution désespérée leur réussit ; mais elle leur coûta la moitié de leurs soldats. Haris de Cordoue, l'instigateur de cette guerre, sortit heureusement de Séville ; mais il alla s'enfermer imprudemment à Cordoue, où il croyait avoir beaucoup de partisans. Muhamed ne s'arrêta dans Séville que quelques heures, et il partit immédiatement pour Cordoue, dont les habitants se déclarèrent hautement pour lui dès qu'il se présenta sous leurs murs. Haris sortit de Cordoue comme il avait fait de Séville ; mais cette fois Muhamed se mit à sa poursuite, car il avait juré de l'immoler aux mânes de son plus jeune fils, qu'il avait fait périr lorsqu'il était entré dans Cordoue avec Aben-Dylnoûn ; Haris était sorti de la ville avec sa troupe le dernier de tous ; afin que la retraite se fit avec plus d'ordre. Muhamed, qui montait un excellent cheval, se mit à sa poursuite, et réussit bientôt à l'atteindre. Haris, de son côté, pressait vivement son coursier. Alors Mahamed, prenant sa lance à deux mains comme un javelot, la lui lança avec tant de force et d'adresse qu'elle lui traversa le corps de part en part. Muhamed fit lier le cadavre d'Haris avec un chien mort, et le fit exposer sur le pont de Cordoue avec une inscription infamante.

Muhamed n'avait pas renoncé à la conquête de

Murcie ; les habitants obligèrent le gouverneur à capituler (1080—472). De retour à Séville, il fit un traité d'alliance avec le roi de Castille. On croit que ce traité contenait des articles secrets par lesquels Alphonse s'engageait à aider Muhamed dans ses projets d'agrandissement ; et de son côté, Muhamed laisserait Alphonse s'emparer de Tolède, sans s'y opposer. Après que ce traité eut été conclu, Muhamed alla prendre Algéziras et Baëza, et Alphonse envahit le royaume de Tolède, envoyant des partis jusque sous les murs de cette ville pour dévaster la campagne et ruiner les moissons.

Le roi de Tolède, Yahic, fils de Dylnoûn, était un prince faible, aimant le plaisir et ne s'occupant que de fêtes lorsqu'il fallait courir aux armes. Les Tolédans se soulevèrent contre leur souverain, qui, tremblant pour sa vie, se sauva dans un château fort, voisin de Valence. De là il écrivit aux rois de Saragosse, de Badajoz, et de Castille, pour leur demander du secours contre des sujets rebelles. Mais le roi de Saragosse était trop occupé à se défendre lui-même contre celui d'Aragon ; celui de Castille, oubliant l'hospitalité généreuse qu'Aben-Dylnoûn lui avait accordée, s'était uni par des traités à son ennemi Muhamed ; le roi de Badajoz seul répondit à l'appel, et ramena

Yahic dans sa capitale. Ce ne fut pas pour longtemps ; Alphonse , qui à son approche s'était retiré pour ne pas exposer l'immense butin qu'il avait fait , attendit que le roi de Badajoz fût entré dans ses États , et ne tarda pas à se présenter devant Tolède avec son armée , qu'il avait renforcée de troupes nouvelles. Le roi de Badajoz se hâta de revenir ; mais après un grand nombre d'engagements où les Castillans eurent presque toujours l'avantage , battu complètement par Alphonse , il fut obligé de se retirer à Mérida avec les débris de son armée.

Le siège , pressé avec plus de vigueur , devait se terminer par la prise de la place ; car les habitants manquaient de provisions , et la disette combattait au dedans pour Alphonse , tandis que de ses machines il battait les murailles et menaçait leurs défenseurs d'un prochain assaut. Yahic , poussé par ses sujets , envoya des parlementaires pour demander la paix ; Alphonse exigea pour première condition la remise immédiate de la ville. Les scheiks des tribus et quelques nobles musulmans voulaient se défendre et s'ensevelir sous les ruines plutôt que de se rendre ; mais la populace affamée se mutinait et demandait à grands cris qu'on ouvrit les portes de la ville. De nouveaux parlementaires se rendirent alors au camp d'Al-

phonse, qui accorda aux musulmans à peu près les mêmes conditions que leurs ancêtres avaient jadis accordées aux Goths : sûreté et protection pour les personnes et pour les biens, conservation des mosquées, liberté du culte, faculté de demeurer à Tolède ou d'en sortir, maintien de la juridiction du cadi pour les sujets musulmans. Ces conditions ayant été acceptées, Alphonse fut reçu dans la ville (1085—478). Le roi Yahic partit pour Valence, emportant ses trésors et suivi d'une partie de sa noblesse. Alphonse lui fournit une garde et des troupes pour qu'il pût s'établir tranquillement à Valence. Le royaume de Tolède avait eu trois cent soixante-douze ans d'existence. La possession de cette ville importante ouvrait aux chrétiens les routes de l'Andalousie, et en laissait entrevoir la conquête en des temps peu éloignés.

Alphonse ne se contenta pas de posséder Tolède ; il prit successivement Guadalaxara, Maquéda, Madrid (1), et plusieurs autres places du royaume. Muhamed, alarmé de tous ces envahissements, fit représenter à Alphonse qu'il outrepassait les conditions du traité. Alphonse non-

(1) C'est la première fois que les historiens arabes aient fait mention de cette capitale, qui n'était alors qu'une forteresse sur les bords du Mançanarès. On croit que c'est la *Mantua Carpentanorum* des Romains.

seulement ne tint aucun compte de ces observations , mais encore il lui demanda la remise de plusieurs places de la frontière. Dans le même temps il attaquait le roi de Saragosse qui ne lui résistait qu'avait peine , et il menaçait le roi de Badajoz qui n'avait pu encore réparer les pertes qu'il avait faites dans les campagnes précédentes , et qui , n'espérant aucun secours ni du roi de Grenade , que Muhamed avait dépouillé en partie de ses États , ni de celui d'Almería qui était trop éloigné , ni du faible Yahic qui ne régnait à Valence que par une concession d'Alphonse ; ne voyant partout qu'impuissance , indifférence ou inimitié , prit le parti d'envoyer une ambassade à Yousouf-ben-Taxfin , conquérant de l'Afrique , dont la renommée croissait tous les jours avec la puissance , et de l'inviter à passer en Espagne pour protéger les musulmans contre les chrétiens.

De son côté , Muhamed , sommé de nouveau par Alphonse de lui céder quelques places frontières , convoqua un congrès (1086-479) où se trouvèrent les rois de Grenade , d'Almería et de Badajoz. Le plénipotentiaire du roi d'Almería ouvrit l'avis de recourir à Yousouf-ben-Taxfin , et cet avis fut généralement approuvé ; le wali de Malaga , Abdalah-ben-Zagoût , osa seul s'élever contre l'opinion de ses collègues , et il la combattit par des

raisons pleines de force. « Vous voulez, leur dit-il, appeler à votre aide les Maures Almora-vides ! Vous ignorez donc que ces hommes féroces, nés au fond des déserts de l'Afrique, ont les mœurs du tigre qui vit avec eux sur les sables brûlants ? Ah ! ne souffrez pas qu'ils viennent dans les fertiles plaines de l'Andalousie, ni dans les beaux champs de Valence... Yousouf a subjugué toutes les cités d'Almagreb ; il a soumis les puissantes tribus de l'Orient et de l'Occident ; mais partout il a ôté aux peuples l'indépendance, substitué son despotisme à leur liberté ; tremblez d'éprouver le même sort. Voulez-vous résister à Alphonse, le vaincre et le battre ? Soyons unis... Nos discordes ont causé notre faiblesse ; notre force naîtra de notre union. » Le sage Zagoût ne fut point écouté.

Le prince Al-Raxid, fils de Muhamed, plein de sens et de talents, partageait l'avis de Zagoût ; comme son père l'avait depuis longtemps déclaré son successeur, il lui demanda son avis. « O mon père, lui répondit le prince, sois assuré que ce Ben-Taxfin, sorti d'un berceau inconnu, nous fera le même traitement qu'il a fait aux peuples d'Almagreb et de la Mauritanie : il nous chassera de notre patrie. — Vaut-il mieux, répliqua Muhamed, que notre Andalousie devienne la proie

des chrétiens ? Veux-tu que les musulmans me maudissent ? Ah ! simple gardien des chameaux de Yousouf, je serai moins à plaindre que roi tributaire des méprisables chrétiens. Mais j'espère en la bonté d'Allah ; c'est lui qui m'inspire en ce moment. — Eh bien ! répliqua le prince, qu'Allah veille sur toi et sur ton peuple ! »

Yousouf accueillit bien les envoyés du roi de Séville ; mais d'après le sage conseil d'un de ses serviteurs, il exigea, pour condition première du secours qu'on lui demandait, la cession de la place d'Algéziras. Cette demande trouva de l'opposition dans le conseil ; elle fut vive surtout de la part du prince Al-Raxid ; mais, entraîné par sa destinée, Muhamed devait être l'instrument de sa propre perte. L'acte de cession fut envoyé à Yousouf, et le wali d'Algéziras reçut l'ordre de sortir de la place aussitôt que les Maures de Yousouf, plus connus sous le nom d'Almoravides (1), se présenteraient pour en prendre possession. L'impatient Muhamed, informé à temps que Yousouf allait mettre à la voile, se rendit lui-même à Algéziras pour lui en faire la remise de ses propres mains.

Alphonse faisait en ce moment le siège de Saragosse, dont il comptait bientôt être maître ; il

(1) Ce mot signifie *hommes adonnés au service de Dieu*.

apprit sans s'effrayer l'arrivée des Almoravides, et il résolut de prévenir ces nouveaux ennemis ; il voulut du moins se mettre en état de leur résister avec avantage ; il convoqua toutes ses troupes , de la Galice , des Asturies , de la Biscaye , de la Castille ; il rappela le Cid qui faisait la guerre aux musulmans du côté de Valence ; il demanda du secours au roi de Navarre , qui faisait le siège de Tortose ; l'un et l'autre se rendirent à l'invitation d'Alphonse , qui prit sur-le-champ la route de l'Andalousie. Yousouf , qui attendait à Séville la réunion de tous les corps auxiliaires des musulmans d'Espagne , alla sur-le-champ au-devant de l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent dans les champs de Zalaca , à quatre lieues au-dessus de Badajoz (1). La bataille fut longue , acharnée , meurtrière , mais quand Yousouf s'aperçut que les chrétiens avaient partout l'avantage , il fit marcher sa réserve , composée de ses meilleurs guerriers et commandée par Syr-ben-Abi-Békir : en même temps Yousouf , à la tête de sa garde , attaqua le camp des chrétiens qui était mal gardé , pénétra jusqu'au pavillon royal , prit l'armée

(1) D'après tous les historiens arabes , la bataille de Zalaca fut livrée en 1086. Les chroniques espagnoles la placent l'an 1124. C'est que ces chroniques se sont servies de l'ère de César , antérieure de trente-huit ans à l'ère vulgaire.

d'Alphonse en flanc et par ses derrières, manœuvre hardie qui décida la victoire. Les musulmans passèrent la nuit sur le champ de bataille. Alphonse, avec les débris de l'armée, se réfugia dans Tolède.

Yousouf vainqueur repassa presque immédiatement en Afrique pour y faire de nouvelles levées de troupes : il avait déjà conçu en lui-même le projet de s'approprier le pays qui l'avait appelé, ce qui donna le temps à Alphonse de se fortifier dans Tolède et de réparer ses pertes. Le roi de Séville, croyant le trouver abattu, tenta une irruption sur ses terres ; le Cid marcha contre lui avec quelques troupes et le défit complètement (1087-480). L'année suivante, plusieurs princes français vinrent offrir leurs secours au roi de Castille. Yousouf, en partant, avait laissé le commandement à Syr-ben-Abi-Békir, et celui-ci avait dirigé sa marche vers la Galice par la Lusitanie. Muhamed blâmait ce plan de campagne, qui ne s'accordait nullement avec ses vues particulières ; il voulait abattre la puissance d'Alphonse, et pour cela prendre la direction des armées almoravides ; mais Yousouf avait donné à son général des instructions secrètes, et celui-ci, qui devinait les intentions de son maître, résistait aux instances de Muhamed, qu'il livrait à lui-même afin de le

trouver affaibli quand le moment de l'attaquer serait venu.

Yousouf, de retour, alla faire le siège de la forteresse d'Alid, située dans la province de Murcie. Alphonse y avait mis une garnison nombreuse de soldats d'élite, qui, par leurs fréquentes sorties, désolaient tout le pays d'alentour. Ce siège dura plusieurs mois; la division se mit parmi les musulmans. Yousouf voulait s'enfoncer dans le pays ennemi; les walis de Murcie et des villes voisines prétendaient au contraire qu'on ne pouvait sans danger laisser cette forteresse au pouvoir des chrétiens. Alphonse était trop habile pour ne point profiter de cette division; il partit pour Murcie avec une cavalerie nombreuse. Yousouf ne jugea pas à propos de l'attendre; il repartit pour l'Afrique. Tous les chefs andalous se séparèrent et retournèrent dans leurs États. Alphonse retourna dans les siens après avoir démantelé Alid (1190-483).

Peu de temps après, Yousouf revint en Espagne; mais cette fois il ne dissimula plus ses intentions, et après s'être traitreusement emparé de Grenade, il se rendit à Ceuta, d'où il envoya de nouvelles troupes à Syr-ben-Abi-Békir. Quand Muhamed eut appris l'usurpation de Grenade, et que bientôt après il reçut la nouvelle de la prise de Malaga,

il se repentit de la faute qu'il avait commise en appelant les Maures en Espagne ; mais ses regrets tardifs étaient superflus , et , ne doutant pas que Yousouf ne voulût le dépouiller lui-même , il fit réparer les fortifications de toutes ses places et principalement celles de Séville. « J'avais vu de loin venir cet orage , lui dit alors le prince Al-Raxid , et je te l'avais annoncé ; malheureusement tu ne voulus entendre ni la voix de ton fils , ni celle des hommes prudents qui , ainsi que moi , te montraient le danger. Mais c'était toi-même que le sort destinait à conduire par la main dans l'Andalousie ce perfide étranger qui nous chassera de nos palais et de notre beau pays. — Tu as raison , répondit Muhamed ; mais quelle puissance humaine peut empêcher les décrets éternels de s'accomplir ? — Un moyen peut-être nous reste , répliqua le prince , pour détourner les maux qui nous menacent : l'alliance d'Alphonse. — Ne me parle point d'Alphonse , reprit vivement Muhamed ; n'était-il point l'allié du roi de Tolède ? » Muhamed oubliait qu'Alphonse , quels que fussent ses torts envers le fils de Dylncouùn , n'avait agi qu'en vertu d'un traité fait avec lui-même.

Yousouf avait appris que de grands préparatifs de défense se faisaient en Andalousie ; il fit de son côté passer des troupes en Espagne , de sorte qu'il

pût y avoir quatre armées destinées contre le royaume de Séville et l'Algarbe, la ville de Cordoue, le royaume d'Almería, et la province de Ronda. Syr-ben-Abi-Békir avait le commandement en chef, et il était spécialement chargé de la première, qu'il conduisit sur les terres de Séville. Muhamed était fort crédule en matière de prédictions et d'horoscopes. Il avait de tristes sentiments; toutefois il ne parut pas ébranlé à l'aspect du danger. Au fond du cœur il désespérait de sa fortune, mais il ne voulut point justifier son inconstance par une conduite pusillanime ou indigne d'un guerrier; il marcha au combat comme il y allait au temps de sa gloire; et malgré la supériorité que les Almoravides avaient sur lui par le nombre, il compensa pendant longtemps ce désavantage par sa prudence et par ses talents. L'armée qui assiégeait Cordoue éprouva d'abord des revers, mais renforcée par Syr-ben-Abi-Békir, elle força la ville à capituler. Le général almoravide avait promis de respecter la vie des habitants; mais à peine fut-il entré dans Cordoue, qu'il fit égorger le fils de Muhamed qui l'avait défendue. De là il alla prendre la direction du siège de Ronda, qu'il força de même à se rendre; c'était encore un fils de Muhamed qui en était alcaÿde; le général le tua de sa propre main. Dans le même temps, Abi-

Békir s'emparait de Baëza, d'Ubéda, d'Almodovar et de plusieurs autres villes, de telle sorte qu'au bout de quelques mois il ne restait plus à Muhamed que sa capitale.

Ce fut alors que Muhamed tourna les yeux vers cet Alphonse contre lequel il avait excité l'horrible tempête dont il était lui-même le premier accablé. Il lui demanda du secours, mais il lui cacha sa position désespérée; aussi Alphonse se contenta d'envoyer un corps de vingt mille hommes qui furent battus après une lutte opiniâtre, où beaucoup d'Almoravides périrent. Muhamed, n'ayant plus d'espérance, et poussé par les habitants qui craignaient les suites de l'assaut qu'ils voyaient se préparer, fut obligé de capituler. Abi-Békir avait juré au nom de son maître que les personnes et les propriétés seraient respectées; le roi et sa famille étaient nommément compris dans cette disposition générale; mais à peine entré dans Séville, l'Almoravide perfide jeta Muhamed dans les fers; tous ses enfants, leurs femmes, ses filles, sa famille entière eurent le même sort.

Jamais peut-être Ben-Abed n'eut plus de véritable grandeur qu'au moment où, trahi par la fortune, il se voyait dépouillé de toutes les grandeurs de la terre. Son trône abattu, le sceptre brisé dans ses mains, le sceau de la captivité

effaçant l'empreinte du diadème, une prison obscure au lieu des palais somptueux, rien ne put ébranler sa constance. Toutefois il ne pouvait contenir l'explosion de sa douleur à l'aspect de son fils Al-Raxid, condamné par le malheur de son père à descendre du rang suprême; de ses autres enfants, qu'un prince sans foi allait livrer peut-être à la misère ou à la mort; de Zaïda-Coubra, son épouse, toute fondante en larmes en voyant les indignes fers qui chargeaient ses mains royales. Tous entouraient Muhamed; tous, la mort dans le cœur, semblaient s'occuper de lui seul; mais il lisait sur leurs visages les soucis, les regrets amers; et il leur donnait des consolations, il leur offrait l'espérance d'un avenir sur lequel il ne comptait pas.

Mais lorsque les vaisseaux commencèrent à s'éloigner de Séville et que les sommets dorés de ses tours, se confondant avec l'horizon, disparurent pour jamais à leurs regards inquiets, ces infortunés ne purent retenir leurs plaintes. De tous côtés en entendit des gémissements et des sanglots; on voyait que ces malheureux laissaient sur le rivage leurs plaisirs, leurs affections, leur âme entière. Muhamed seul ne donnait aucune marque de faiblesse « Mes enfants, mes amis, leur disait-il, sachons supporter notre sort. Nous ne possédons

rien ici-bas que pour le perdre, et Dieu ne nous donne les biens de la terre que pour les reprendre. La douceur et l'amertume se touchent, mais le cœur généreux est toujours au-dessus des caprices de la fortune. » Les nobles captifs furent conduits de Ceuta, où ils débarquèrent, à la ville d'Agmat; on les y enferma dans une prison, où Muhamed vécut encore quatre ans au sein des privations qui naissent de l'indigence. Yousouf, oubliant ou négligeant envers son prisonnier les plus simples devoirs que l'humanité impose, le laissa exposé à toutes les atteintes du besoin. Ses filles travaillaient nuit et jour pour se procurer leur subsistance et la sienne. Muhamed avait toujours eu le goût de la poésie; il calma souvent, en s'y livrant, les ennuis de la prison, et il composa sur ses propres disgrâces plusieurs romances qui furent soigneusement recueillies.

Après la terrible catastrophe qui terminait l'existence politique du roi de Séville, les autres princes de l'Andalousie devaient s'attendre à devenir à leur tour victimes de la déloyauté de l'Almoravide. Alméria, Xativa, Dénia, Valence, Badajoz tombèrent en son pouvoir. Le seul wali de Saragosse, par sa prompte soumission, obtint la conservation de ses États. C'était en quelque sorte une barrière que sa politique élevait entre les chrétiens

et lui. Le roi de Badajoz, Omar-ben-Alaftas, avait obtenu par capitulation d'aller cacher son infortune dans quelque retraite obscure avec sa famille et ses esclaves; mais à peine avait-il fait une ou deux lieues que, poursuivi et atteint par un détachement de cavaliers africains, il fut lâchement assassiné, ainsi que deux de ses fils (1094—487).

Ainsi finirent tous les petits souverains de l'Andalousie, après soixante ans environ d'une existence orageuse. La révolte et la guerre civile les avaient placés sur le trône; l'usurpation étrangère, aidée par leurs discordes, les en précipita. Oubliant pour leur avantage personnel le bien général de l'Espagne, détruisant au lieu de construire, renversant au lieu d'élever, divisant au lieu d'unir, ajoutant pour s'agrandir des débris à d'autres débris, ils avaient tout sacrifié au présent; mais le terrible avenir, qui tôt ou tard voit tomber les empires, s'avancant vers eux à grands pas, les avait tout à coup saisis, comme un jour sans aurore.



SECOND APPENDICE.

Dynasties des Almoravides et des Almohades. — Fondation du royaume de Grenade.

Yousouf-ben-Taxfin fut proclamé souverain de toute l'Espagne mahométane ; mais au moment même où ses armées semblaient n'avoir plus d'ennemis à combattre, quelques chefs arabes du pays de Valence appelèrent au milieu d'eux le Cid Rodrigue, qui se rendit à leur invitation ; après un siège rigoureux, où il se distingua par des exploits extraordinaires, il soumit cette ville et s'y établit. Tant qu'il vécut, les Almoravides, qui le redoutaient, le laissèrent régner en paix sur les

Valenciens sous le nom du wali qu'il avait désigné ; mais après sa mort , arrivée en 1099—492 , les Almoravides mirent le siège devant Valence. La fameuse Chimène , veuve du Cid , s'y défendit courageusement pendant plus de trois ans ; on eût dit que l'ombre du Cid protégeait encore les remparts de cette ville. Toutefois les chrétiens qui formaient la garnison , voyant qu'ils ne pouvaient plus s'y soutenir , résolurent de l'abandonner , ce qu'ils exécutèrent en bon ordre et sans que les Almoravides songeassent à troubler leur retraite (1102—495). Tous les petits princes voisins reconnurent alors la domination de Yousouf. L'année suivante le prince africain voulut visiter ses États d'Espagne. Il avait laissé à ses généraux l'odieux de la conquête , il voulait en retirer les profits . Il se rendit à Cordoue , y convoqua tous les walis et fit reconnaître son fils Ali en qualité de son successeur.

Alphonse avait donné sa fille Thérèse pour épouse au comte de Besançon , Henri ; c'était l'un des trois princes français que Philippe I^{er} avait envoyés à son secours après la désastreuse bataille de Zalaca ; Thérèse eut pour dot toute la partie de la Lusitanie déjà conquise sous le nom de comté de Portugal , et le jeune prince , soutenu par Alphonse , continua la guerre jusqu'au départ de Yousouf pour l'Afrique ; ce prince , presque cente-

naire, mourut très-peu de temps après son arrivée à Maroc. Son fils Ali fut aussitôt proclamé en Espagne et en Afrique. Son premier soin fut d'envoyer en Espagne un grand nombre de troupes. Alphonse, de son côté, rassembla une armée qu'il envoya du côté de Séville pour l'opposer à ces nouveaux ennemis. La rencontre eut lieu à Uclez (1108—501); les chrétiens furent mis en déroute. L'élite de la noblesse du Léon et de la Castille y périt. L'infant Sanche, âgé seulement de dix ans, fut tué, ainsi que son gouverneur. Fiers du succès qu'ils venaient d'obtenir, les Almoravides se portèrent sur Saragosse, qu'ils essayèrent de surprendre; mais le roi avait demandé du secours au comte de Barcelone, qui accourut et força les Almoravides à une retraite précipitée. Quelque temps après, la princesse Urraque, fille d'Alphonse, veuve du comte de Bourgogne, épousa Alphonse I^{er} roi d'Aragon et de Navarre. Alphonse de Castille mourut la même année, et sa fille Urraque lui succéda en vertu de son testament (1109—502).

Le mariage d'Urraque ne fut point heureux. Alphonse d'Aragon voulait, en qualité d'époux de la reine, avoir dans ses mains l'autorité royale, et la fière Urraque, soutenue par les grands du Léon et de la Castille, opposa une invincible résistance à ces prétentions. Les évêques avaient interposé

leurs bons offices ; un rapprochement avait eu lieu entre les deux époux ; mais une seconde rupture renversa très-peu de temps après l'ouvrage des évêques. Les partisans de la reine et ceux d'Alphonse prirent les armes. Ceux-ci furent vainqueurs ; Alphonse s'empara de la ville de Léon. Alors les Galiciens, qui avaient chez eux le fils d'Urraque et du comte de Bourgogne son premier mari, le proclamèrent roi de Galice sous le nom d'Alphonse-Raymond. Le roi d'Aragon fit alors la paix et se retira dans ses États (1113—507) ; Urraque fit déclarer nul son mariage. Ali-ben-Yousouf avait profité de toutes ces divisions pour faire une irruption dans le royaume de Tolède qu'il ravagea. Les nobles castillans s'étaient réunis pour repousser l'invasion, et, bien convaincus qu'une femme n'était pas capable de porter la couronne en face d'ennemis puissants, mécontents d'ailleurs de la faveur exclusive qu'elle accordait au comte Pierre de Lara, ils déposèrent Urraque d'une voix unanime et offrirent la couronne à son fils, Alphonse-Raymond, déjà roi de Galice.

Cependant le roi de Saragosse, menacé par les Almoravides, appela le roi d'Aragon à son aide. Alphonse accourut, battit complètement les Almoravides et en fit un grand carnage. Ali envoya une seconde armée pour venger la première et pour

punir le roi de Saragosse, qu'il traitait d'infidèle et de traître à cause de son alliance avec les chrétiens. Cette armée eut le sort de l'autre. Temim, qui la commandait, ne ramena pas plus de dix mille hommes à Valence; il en avait perdu trois fois autant. Alphonse d'Aragon nourrissait depuis longtemps au fond de son cœur le désir de s'emparer de Saragosse, comme son beau-père s'était emparé de Tolède. Il somma le roi de lui remettre sa capitale; et comme le roi ne répondit à la sommation qu'en se préparant à la défense, le roi d'Aragon investit la ville, et après un long siège, où il fit usage de tours mobiles traînées par des bœufs et du haut desquelles on dominait sur les remparts, il contraignit la ville à capituler. Il accorda aux habitants des conditions avantageuses; aussi presque tous restèrent; lui-même y établit le siège de son gouvernement (1118—512). Une troisième armée se présenta pour reconquérir Saragosse; comme les autres, elle fut mise en déroute. Calatayud et Daroca tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Ce fut vers ce temps (1122—516) que parut en Afrique un musulman fanatique qui parcourut les provinces du Maroc, prêchant partout la réforme et traînant à sa suite un grand nombre de disciples. Ali chargea les alfaquis ou docteurs de la

loi d'examiner les doctrines de cet homme, qui se faisait appeler *el Méhédi* (docteur de la loi). Les alfaquis le peignirent comme un homme très-dangereux. « Si on ne l'arrête pas aujourd'hui, dirent-ils au roi, demain il fera résonner les instruments de guerre. » L'hagib Othman, qui était présent, se moqua de ces terreurs, et le roi, rassuré, ne pensa plus au méhédi, qui continua de prêcher. Les prévisions des alfaquis étaient justes ; le méhédi arma ses disciples et manifesta clairement son intention de renverser les Almoravides ; il obtint d'abord de grands avantages, ce qui lui donna l'espérance que ses troupes pouvaient s'emparer de Maroc.

Alphonse d'Aragon, qui, tant qu'il vécut, fut toujours en guerre avec les musulmans, avait pénétré jusqu'aux environs de Valence, et il s'en retournait chargé de butin. Tous les walis de l'Andalousie, unissant leurs forces, formèrent une armée et se mirent à le poursuivre ; ils l'atteignirent près d'Alcaraz (1123—517) ; et comptant sur une victoire facile, ils lui livrèrent bataille. L'événement trompa leur attente. Alphonse n'était pas moins habile que courageux ; il remporta une victoire complète. Deux ans après, les *Muhahidins* ou Muzarabes de Grenade envoyèrent des députés à Alphonse pour l'inviter à se rendre en Andalousie, dont ils lui peignaient la conquête comme très-

facile. Alphonse savait que dans ce moment les Almohades, c'était le nom qu'avaient pris les disciples du méhédi, tenaient bloquée la ville de Maroc ; la circonstance lui parut favorable, et, cédant aux instances des Muzarabes, il partit à la tête d'un corps de cavalerie peu nombreux, mais tout composé d'hommes d'une valeur éprouvée.

Dans cette expédition plus qu'aventureuse et qu'on pourrait traiter de folle, Alphonse traversa toute l'Espagne du nord au midi, depuis Saragosse jusqu'à la mer ; il eut à soutenir plusieurs combats dont il sortit toujours victorieux, et reçut dans ses rangs un nombre infini de Muzarabes. Après avoir passé quelques jours devant Valence, il se porta sur Grenade, qui, lui avait-on dit, devait ouvrir ses portes ; mais les Almoravides, prévenus à temps, avaient mis dans Grenade une garnison nombreuse. Ne pouvant prendre Grenade, Alphonse continua sa route vers la mer, et surprit en passant quelques places sur lesquelles il leva de fortes contributions. Parvenu à la petite rivière de Motril, il la traversa dans un lieu où elle coule encaissée entre deux hautes chaînes de rochers. Lorsqu'il se vit au fond de ces gorges profondes, levant les yeux en haut, il ne put s'empêcher de dire : « Oh ! qu'il serait facile aux Almoravides de nous enterrer tous ici, si du haut de ces monta-

gnes ils jetaient de la terre sur nous ! » Parvenu au bord de la mer , il fit , dit-on , construire un bateau dont on se servit pour aller à la pêche. Du poisson qu'elle produisit , on composa pour lui un repas qu'il prit assis sur le rivage. Il avait fait vœu , disait-il en riant , de manger du poisson sur la plage de Grenade. Il remonta ensuite vers la ville , qui éprouva de nouveau de vives alarmes ; il assit son camp dans les environs , et y passa quelques jours afin de recueillir les taxes qu'il avait imposées ; il reprit ensuite le chemin de ses États , où il arriva suivi de tous les Muzarabes qui s'étaient réunis à lui dès son arrivée , et qui ne voulaient pas rester exposés après son départ au ressentiment des Almoravides. Ces Muzarabes emportaient leurs biens et emmenaient leurs familles. Alphonse s'en servit pour remplacer dans Saragosse les habitants qui en étaient sortis ; c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer le naturel un peu sauvage qu'ont encore les habitants de cette ville.

L'expédition d'Alphonse n'eut pas de grands résultats , puisqu'il n'en retira que peu de gloire et quelque butin ; mais elle prouva que la puissance des Arabes ne s'était pas augmentée par le mélange des Maures , et que les princes chrétiens en auraient facilement triomphé s'ils s'étaient entendus. On ne peut même douter que l'Andalousie n'eût été sub-

juguée par Alphonse s'il avait eu l'administration des royaumes qui formaient l'apanage d'Urraque. Celle-ci mourut sur ces entrefaites, et son fils Alphonse-Raymond fut proclamé roi de Léon, malgré les intrigues des seigneurs de Lara.

Ali ne pardonnait pas aux Muzarabes de Grenade l'incursion d'Alphonse qu'ils avaient appelé; au moment où ils s'y attendaient le moins, il les fit tous arrêter et transporter en Afrique. Il envoya ensuite une armée sous les ordres de son fils Taxfin. Les Castellans qui allèrent à sa rencontre furent battus; mais Taxfin ne sut point profiter de la victoire. Alphonse-Raymond n'avait pu donner son attention à cette guerre des frontières à cause de celle que lui faisait Alphonse d'Aragon; mais lorsque les contestations qui s'étaient élevées entre les deux princes furent terminées par accommodement, Alphonse d'Aragon poursuivit la conquête des États de Saragosse, et Alphonse-Raymond envahit l'Andalousie et alla camper à la vue de Cadix (1133—527). Cette expédition, faite à l'instar de celle d'Alphonse d'Aragon, n'eut aucun résultat, car les chrétiens ne firent aucune tentative ni contre Cordoue, ni contre Séville, ni contre les autres places situées sur leur route. L'année suivante le roi d'Aragon fut tué au siège de Fraga. Il avait été surnommé *le Batailleur*, parce qu'il

avait assisté à trente-trois batailles rangées. Sa mort entraîna la ruine de son armée ; heureusement Alphonse-Raymond, oubliant le mal que ce prince lui avait fait et voulu faire, courut au secours de ses sujets, et força les Almoravides à la retraite. Avant de reprendre le chemin de ses États, il rétablit la paix entre les deux successeurs d'Alphonse, l'un élu roi de Navarre par les Navarrais, l'autre élu roi d'Aragon par les Aragonais ; il sut les engager à se contenter chacun du lot qui lui était échu. Ce fut à cette occasion qu'Alphonse-Raymond reçut de tous les princes chrétiens de l'Espagne le titre d'empereur. Quelques années plus tard, le comte de Portugal reçut de son armée le titre de roi après la victoire signalée qu'il venait de remporter sur les cinq walis de l'Algarbe qui s'étaient ligués contre lui (1139—533). L'empereur, de son côté, battit les Almoravides en plusieurs rencontres, et prit sur eux les villes de Coria et de Mora (1143—538).

Ces forteresses ne firent qu'une faible résistance. Les Andalous, en ce moment, depuis Valence jusqu'à l'Océan, soulevés contre leurs oppresseurs almoravides, ne songeaient qu'aux moyens de briser le joug. La domination du roi de Maroc n'était pour eux, en effet, qu'une charge réelle, sans qu'ils en tirassent aucun avantage. Ces souverains

étrangers , hors d'état de les défendre contre les chrétiens , ne laissaient voir qu'ils régnaient que par la perception des impôts faite en leur nom. D'autre part , le désir de l'indépendance , comprimé depuis un demi-siècle , mais non encore éteint , vivait tout entier au fond des cœurs. Enfin les Almoravides avaient introduit en Espagne une foule de tribus africaines , qui différaient des tribus andalouses par les mœurs et les habitudes autant que par les croyances ; car , bien qu'ils fussent tous mahométans , ils appartenaient à des sectes diverses qui s'accusaient réciproquement de schisme et d'hérésie. De là étaient nées des préventions fâcheuses et des jalousies secrètes qui , gagnant peu à peu toutes les classes et dégénérant en haines nationales , avaient divisé tous les musulmans d'Espagne en deux grandes factions , les Andalous et les Africains. Les premiers , plus nombreux et plus forts , voulaient chasser les seconds ; quelques-uns parlaient même d'un massacre général ; d'autres , en petit nombre , inclinaient à devenir les vassaux d'Alphonse ; mais les deux premiers avis prévalurent , et de toutes parts les Andalous se soulevèrent dans l'Algarbe , et successivement à Valence , Alméria , Malaga , Cordoue , Séville.

Sur ces entrefaites , Ali-ben-Yousouf mourut à

Maroc (1144—439) ; il eut pour successeur Taxfin , son fils : ce prince ne pouvait monter sur le trône en des circonstances plus difficiles. Le méhédi , en mourant , avait désigné pour son successeur son disciple Abdel-Moumin , jeune , plein de courage et de talent , et mêlant au fanatisme religieux des vues profondes d'ambition et de politique. Il avait habilement profité du trouble qui avait suivi la mort d'Ali ; et Taxfin , après de faibles avantages , battu complètement en plusieurs rencontres , se disposait à passer en Espagne , déterminé à renoncer à son empire d'Afrique , qu'il ne pouvait plus défendre. Il avait dû s'enfermer dans Oran , et les Almohades l'y tenaient assiégé. Quand il vit les ressources de la ville épuisées et la nécessité d'une capitulation très - prochaine , il sortit à cheval de la ville au milieu de la nuit , pour gagner le port où un vaisseau l'attendait. Il paraît que son cheval , très-fougueux ou effrayé par le bruit des vagues , fit quelque écart et se précipita du haut d'un rocher avec son cavalier. Le lendemain matin on les trouva morts l'un et l'autre au pied de ce rocher sur le bord de la mer. Dès ce moment , Abdel-Moumin put achever sans obstacle la conquête de tous les États de Maroc , à l'exception de la capitale , qui tint encore quelques mois , et dont les habitants avaient élu pour leur roi le jeune

Ibrahim , fils de Taxfin. Ce fut pour le malheur de ce prince. Maroc ne put résister bien longtemps aux efforts des Almohades ; Abdel-Moumin y entra en vainqueur , s'y fit proclamer roi , et cimenta son triomphe avec le sang de l'infortuné Ibrahim (1146—541).

En Andalousie , les troubles se succédaient ; on vit dans un très-court intervalle une foule de petits souverains s'élever , tomber , reparaître , se faisant une guerre cruelle , qu'Alphonse excitait ou entretenait par sa politique , parce qu'elle diminuait le nombre de ses ennemis. Aben-Gania , général almoravide , se soutint quelque temps à Cordoue et à Séville ; partout ailleurs les Almoravides furent expulsés ou exterminés ; Muhamed-ben-Sâd forma un nouveau royaume à Valence. Mais tandis que de toutes parts les Andalous travaillaient à établir leur indépendance , l'Andalou Aben-Cosaï , qui avait conquis tout le pays d'Algarbe , travaillait à perdre la sienne. Dès qu'il apprit l'intronisation d'Abdel-Moumin à Maroc , il lui envoya des députés pour l'engager à se rendre en Espagne. Abdel-Moumin , agréablement surpris de cette proposition , y fit immédiatement passer des troupes qu'Algéziras reçut dans ses murs. Aben-Cosaï le fit proclamer dans l'Algarbe. Dans le même temps (1147-542), l'empereur Alphonse s'emparait d'Alméria , et

le roi de Portugal prenait Lisbonne , dont il fit sa capitale.

A l'avènement d'Abdel-Moumin, les Almoravides ne possédaient plus dans l'Andalousie que l'Alcazaba ou château de Grenade ; ils ne purent le conserver , et l'Alcazaba fut abandonné lorsque le successeur d'Aben-Gania , convaincu que la puissance des Almoravides était à jamais abattue , prit le parti de s'embarquer pour les Baléares avec le reste des troupes. Il en fut à peu près de même d'Almería, dont les Almohades entreprirent le siège, et que l'empereur donna ordre d'abandonner au bout de cinq ou six ans. Abdel-Moumin fit passer en Espagne une troisième armée , sous les ordres de son fils Cid-Yousouf. Elle se dirigea du côté de Tolède. L'empereur ne tarda pas à se présenter pour lui disputer le passage. Une bataille sanglante eut lieu (1157—552) ; chaque parti s'attribua la victoire. Alphonse , se sentant malade , reprit dès le lendemain le chemin de ses États ; il mourut avant d'arriver à Tolède. Ferdinand II lui succéda dans le Léon ; la Castille reconnut Sanche III , second fils d'Alphonse, et, après la mort de Sanche, arrivée l'année suivante , Alphonse , âgé seulement de deux ou trois ans , qu'on mit sous la tutelle de son oncle Ferdinand II.

La guerre continuait toujours entre les chrétiens

et les Maures avec des succès variés; les Portugais s'agrandissaient; Abdel-Moumin, après avoir soumis toute l'Afrique, se rendit à Gibraltar; il crut sa présence nécessaire en Espagne; et il obtint en effet quelque avantage sur les Portugais d'un côté, sur Muhamed-ben-Sâd de l'autre; mais non moins ambitieux que les premiers conquérants de l'Espagne, il voulait la soumettre tout entière à sa domination; il repartit pour l'Afrique, où il donna immédiatement des ordres pour la réunion d'une armée formidable. La mort le surprit au milieu de ses préparatifs (1165—558). Yousouf-abou-Jacoûb, son fils, fut proclamé roi de Maroc et d'Espagne. Muhamed-ben-Sâd continua de soutenir la guerre; mais ce que n'avait pu faire la force des armes, la trahison l'exécuta: une des portes de Valence fut livrée aux Almohades; au milieu du désordre causé par cette perfidie, Muhamed n'eut que le temps de se jeter dans un bâtiment qui le transporta aux îles Baléares. Abou-Jacoûb était alors maître de toute l'Espagne musulmane; il aspirait, comme son père, à subjuguier l'Espagne chrétienne, et il porta ses armes à la fois dans l'Aragon et dans la Castille. Tarragone ouvrit ses portes, Tolède vit ses campagnes dévastées. L'année suivante, il marcha en personne contre les Portugais; mais des

révoltes dans ses États d'Afrique l'obligèrent à remettre à un autre temps l'exécution de ses grands projets.

Ce ne fut que cinq ou six ans plus tard qu'il revint en Espagne avec une armée considérable, composée d'abord des tribus bérébères les plus belliqueuses, Zénéta, Mazmuda, Zanhaga et plusieurs autres, en second lieu des Almohades proprement dits ; avec sa nombreuse garde il formait le corps de réserve. Après quelques jours passés à Séville, il marcha en personne sur Santarem, dont le siège commença aussitôt. Yousouf, voulant affaiblir les Portugais en les divisant, donna l'ordre à une division de l'armée de partir au milieu de la nuit pour s'avancer du côté de Lisbonne. On dit que celui qui portait l'ordre, au lieu de *Lisbonne* dit *Séville*, de sorte que le bruit s'étant répandu dans l'armée qu'on allait partir pour Séville, tous crurent qu'on levait le siège ; et quand l'heure du départ arriva, ce ne fut pas seulement une division qui partit, mais toute l'armée. Le roi, enseveli pour lors dans un profond sommeil, ne put remédier à cette fatale méprise. Le matin, du haut de leurs murailles, les chrétiens, voyant le camp désert, s'y portèrent en foule pour le piller ; ils allèrent d'abord à la tente royale, massacrèrent les gardes qui s'y trouvaient, et le

roi lui-même , percé de coups , fut laissé pour mort étendu sur le sol et baigné dans son sang. Le roi avait fait partir des messagers pour ramener l'armée , lorsque le matin il avait reconnu la méprise qui avait eu lieu ; mais , quelque diligence qu'elle pût faire , elle arriva trop tard pour le défendre ; elle ne put que le venger. Santarem fut enlevé d'assaut et livré au pillage , à l'incendie et au meurtre.

Jacoûb-ben-Yousouf, surnommé al-Manzor, succéda sans opposition à son père ; il apaisa d'abord quelques troubles en Afrique, remporta plusieurs avantages sur les Portugais, qui, à leur tour, défirent les Almohades ; mais lorsque Jacoûb, qu'une maladie grave avait retenu à Maroc, eut rétabli sa santé par le repos et les soins du fameux Abenzoor, son médecin, il prépara une expédition formidable contre les chrétiens (1195—591). Le roi de Castille, Alphonse VIII, demanda du secours aux rois de Léon et de Navarre ; mais impatient de combattre, voulant peut-être n'avoir à partager avec personne la gloire du triomphe, rencontrant les Almohades dans les champs d'Alarcon, au lieu d'éviter tout engagement avant l'arrivée de ses alliés qui s'avançaient à marches forcées, il livra bataille aux ennemis, et malgré tous ses efforts de bravoure son armée fut mise dans une déroute

complète. Jacoùb, vainqueur, fit construire à Séville une mosquée et la tour attenante, connue sous le nom de *Giralda*, pour perpétuer le souvenir de cette grande victoire, à la suite de laquelle il ravagea sans obstacle la Castille et le Portugal. Jacoùb, de retour à Maroc, tomba de nouveau malade, mais cette fois l'art impuissant ne put le sauver de la mort (1199—595). Il eut pour successeur son fils Muhamed.

Plusieurs années se passèrent sans aucun événement remarquable. Ce ne fut que vers l'an 1210—607 que des députés andalous vinrent le conjurer de passer en Espagne pour arrêter les progrès des chrétiens, qui, dirent-ils, inondaient de soldats les champs de Séville et de Cordoue. Muhamed leur promit vengeance, et pour accélérer la levée des troupes il ouvrit ses trésors. Une armée innombrable se rassembla autour de Maroc ; elle couvrait les montagnes, les vallons et la plaine, dit l'historien arabe. Muhamed ne put se défendre d'un mouvement d'orgueil lorsque, reposant ses regards sur tous ces milliers d'hommes, il songeait que d'un mot il faisait mouvoir leurs masses énormes, qu'il tenait dans ses mains leur vie ou leur mort, que son pouvoir sur eux n'avait point de limites, qu'ils n'existaient que pour lui. Quelle puissance sur la terre pourrait lui résister ? il dépendait de

lui d'être le maître du monde. Rêves trompeurs de l'ambition ! De tout cet appareil de grandeur et de force il ne devait lui rester qu'un souvenir amer, un regret impuissant. Cette armée avait mis un an à se réunir, et le seul passage de Tanger à Algéziras dura deux mois.

La nouvelle de l'arrivée des Maures se répandit promptement en Espagne, et comme la renommée exagère toujours, on dit que l'Afrique tout entière répandait sur l'Espagne les flots de sa population. Les princes chrétiens, alarmés, se repentirent de leurs longues querelles où leurs forces s'étaient épuisées. Craignant de ne pouvoir résister même en s'unissant, ils demandèrent du secours à tous les princes de l'Europe ; le pape Innocent III fit publier une croisade. De tous côtés on courut aux armes, en Italie, en France, en Allemagne, et plus de soixante mille croisés passèrent les Pyrénées. Le roi de Maroc ouvrit la campagne par le siège de Salvatierra, forteresse bâtie sur les rochers à huit ou dix lieues au nord de Xerez, et presque inexpugnable par sa position. Ce siège, qui dura une grande partie de l'année, paralysa toutes les opérations de l'armée africaine, et donna aux chrétiens le temps de préparer leur défense, de rassembler et d'exercer leurs troupes, et de recevoir les

soldats et les chevaliers que la croisade leur amenait.

Salvatierra n'avait pu recevoir de secours , de sorte que la garnison , épuisée de fatigue et sans provisions , fut obligée de capituler. Après cette inutile conquête , l'armée de Muhamed alla camper entre Jaën et Baëza , d'où elle s'étendait jusqu'à la Sierra-Morena. Ce fut alors que le roi de Castille et ses alliés se décidèrent à marcher contre Muhamed. La haute chaîne des montagnes séparait les deux armées , mais les Almohades s'étaient saisis de tous les passages ; il semblait impossible de les forcer sur aucun point , car on voyait toutes les hauteurs couronnées de soldats. Il fut question de retourner en arrière. Un berger , dit-on , habitant de ces lieux sauvages , offrit de guider l'armée par des sentiers inconnus ; il la conduisit en effet jusqu'au sommet des montagnes par un lieu qui prit , dès ce moment , le nom de *Puerto-Real* , nom qu'il conserve encore. L'armée chrétienne y trouva un vaste plateau sur lequel ses bataillons s'étendirent et se retranchèrent pour se mettre à l'abri d'une surprise ; le signal du combat ne fut donné que le troisième jour.

Muhamed avait formé de toute sa garde et de l'élite des troupes un corps de réserve. Au milieu de ce corps s'élevait le pavillon de Muhamed , qui

s'y tenait assis sur un bouclier , le Coran d'une main , l'épée nue de l'autre , comme pour témoigner que les musulmans doivent au prix de leur vie défendre la foi de leurs pères. Les rois de Léon et de Navarre commandaient les deux ailes de l'armée chrétienne , et au bout d'un combat opiniâtre ils culbutèrent les corps qui leur étaient opposés. Alphonse de Castille s'était réservé le centre , comme le poste le plus dangereux. Ce fut là surtout que la bataille fut meurtrière ; on assure qu'Arnould , archevêque de Narbonne , et Rodrigue , archevêque de Tolède , tenant chacun une croix dans leurs mains , montraient aux chrétiens ce signe révééré de leur culte. « C'est pour vos autels , c'est pour la patrie , leur criaient-ils , que vous combattez. Invoquez votre Dieu , le Dieu des armées ; il doublera vos forces , il réduira vos ennemis en poussière. » Les Castillans , les Navarrais , les Aragonais , les étrangers , rivalisèrent d'audace , d'efforts et de bravoure. Les nègres et les soldats de la garde tombèrent par milliers ; et les chrétiens n'arrivèrent au pavillon de Muhamed qu'en marchant sur des monceaux de cadavres. Muhamed était toujours dans la même attitude , et voyant la déroute générale des siens , il redisait ce verset du Coran : *Dieu seul est juste et puissant , le démon est faux et*

perfide. Alors un soldat s'approcha de lui , conduisant de la main une jument vigoureuse. « Jusques à quand , lui dit-il , ô prince des fidèles , veux-tu rester en ce lieu ? Ne vois-tu pas tes musulmans en fuite ? C'est le jugement de Dieu qui s'accomplit. Monte sur cette jument , plus rapide à la course que l'oiseau dans son vol , que le trait qui frappe l'oiseau ; elle n'a jamais trompé l'espoir de son cavalier. Monte , hâte-toi ; car de ton salut dépend le salut de tous ceux qui vivent encore. » Muhamed monta sur la jument du soldat , et celui-ci sur le cheval du prince , et ils eurent bientôt devancé la foule des fuyards. Les chrétiens s'étaient mis à leur poursuite , mais la nuit , prêtant aux vaincus ses ombres propices , sauva les restes de cette armée , si formidable la veille. Victorieuse , elle aurait abattu l'Espagne entière , et le sceau de la servitude , imprimé sur le front des Espagnols , serait peut-être encore aujourd'hui la preuve vivante de son triomphe. Vaincue , elle laissa tomber sans appui l'empire almohade , et prépara la ruine de l'islamisme , qui depuis si longtemps pesait sur le peuple espagnol (1) (1212 — 609).

(1) Cette bataille , que les Arabes appellent d'*Alacâb* , porte dans toutes les chroniques espagnoles le nom de *las navas de Tolosa*. Le mot *nava* signifie plaine ou plateau.

TROISIÈME APPENDICE.

Formation de nouveaux États après la chute des Almohades. —
Formation du royaume de Grenade. — Expulsion définitive des
Maures sous Philippe III. — Les *Gitanos* descendants des Mau-
risques.

I.

La bataille de Tolosa avait abattu en Espagne la puissance des Almohades, et le trône élevé par Abdel-Moumin, chancelant sur ses bases, menaçait de couvrir de ses débris le faible successeur d'Anasir. C'était un jeune prince sans talents, sans énergie et sans armée. Ses penchants, plus que singuliers, le tenaient éloigné des affaires; tout le temps qu'il ne passait pas dans son harem, il

l'employait à conduire des troupeaux dans le vaste parc de son jardin. Il mourut à la fleur de ses ans sans laisser d'héritier. Sa mort devint le signal de discordes d'une extrémité à l'autre de l'empire.

En Espagne, les oncles du roi défunt avaient cherché à se rendre indépendants dans leurs gouvernements. Valence, Murcie, Cordoue, Grenade, Malaga, Séville, obéissaient à ces princes. Almamûn possédait cette dernière ville ; il ne manquait ni d'activité ni de talent ; il se fit élire par les scheiks de Maroc, après que son frère Aladel eut péri de la main même de ceux qui l'avaient porté sur le trône. Retenu en Espagne par le besoin d'y consolider son pouvoir, il apprit au bout de peu de temps que les scheiks de Maroc, mécontents de quelques innovations qu'il avait voulu faire, venaient de le déposer solennellement, et qu'ils avaient élu à sa place un fils d'Anasir, nommé Yahic, auquel ils fournissaient même des troupes pour venir l'attaquer à Séville. Almamûn ne perdit point courage, et quoiqu'il eût sur les bras le roi de Portugal, celui de Léon, celui d'Aragon, et principalement Ferdinand III de Castille qui avait ravagé une moitié de l'Andalousie, il marcha audacieusement à la rencontre d'Yahic, qu'après plusieurs rencontres meurtrières il défit complètement.

Les désirs de la vengeance se rallumant alors dans son cœur, il partit pour l'Afrique avec la seule cavalerie nègre et andalouse de sa garde ; sa marche eut lieu avec tant de secret et de diligence, qu'il se présenta devant Maroc à l'improviste. Tous les membres des deux conseils furent décapités ; des ordres très-rigoureux furent envoyés partout où se trouvaient les scheiks alors absents de la ville ; un grand nombre de têtes arrivèrent en peu de jours à Maroc, et, réunies à celles qui étaient déjà tombées, elles furent suspendues aux remparts de la ville. Comme en ce moment les chaleurs étaient très-fortes, il s'exhala de ces têtes des émanations infectes dont les habitants se plaignirent. « Ces têtes, dit Almamûn à ceux qui hasardèrent quelques représentations, sont les gardiennes de ces remparts ; leur odeur doit être agréable à ceux qui me sont fidèles. Allez, je sais bien ce qu'il faut pour la santé publique. »

Il y avait alors en Andalousie un scheik d'origine arabe, se prétendant issu des derniers rois de Saragosse. On l'appelait Muhamed-Aben-Houd. Il profita de l'absence d'Almamûn pour se faire un parti. Il y réussit. Ses amis le proclamèrent roi des musulmans d'Espagne, publiant de toutes parts qu'ils ne prenaient les armes que pour briser

le joug des Almohades et rendre la liberté à leur patrie. D'un autre côté, Yahic reparaissait avec des troupes dans les montagnes d'Almougnécar, et les princes chrétiens, chacun sur ses frontières, menaçaient Valence et l'Andalousie. Almamûn se hâta de repasser en Espagne. Il commença par demander au roi Ferdinand une trêve qu'il obtint à force de présents ; il fit ensuite le siège de Baëza, dont les habitants ouvrirent leurs portes. Encouragé par ce succès, il conduisit son armée à Tarifa, où se trouvait Aben-Houd. La fortune trahit ses espérances. Une sanglante bataille, où de part et d'autre on vit se déployer la plus grande bravoure, se livra non loin de Tarifa (1229—626). Presque tous les Almohades périrent. Almamûn y perdit ses meilleurs officiers et il fut obligé de repasser en Afrique. Aben-Houd, qui avait acheté la victoire par de grands sacrifices, ne troubla point la retraite du roi de Maroc ; mais il profita de l'éclat de ce succès important pour étendre et consolider ses conquêtes.

L'Espagne mahométane se trouvait alors dans une situation à peu près semblable à celle où elle s'était trouvée au déclin de la puissance des Almoravides. De toutes parts surgissaient des prétendants aux lambeaux de l'empire : les uns alléguaient des droits oubliés, les autres ne les

fondaient que sur leur épée. Dans le royaume de Valence, Aben-Zeyan s'empara de la capitale et successivement de toute la contrée. Le roi d'Aragon ne vit dans les troubles qui déchiraient ce royaume qu'une occasion que lui offrait la fortune de s'en rendre maître pour son propre compte. Ce fut à peu près vers ce temps (1230—627) que, par la mort d'Alphonse IX, les États de Léon s'unirent irrévocablement à ceux de Castille sur la tête de Ferdinand III, prince entreprenant et sage, qui prépara pour ses successeurs un avenir de puissance et de prospérité qu'un autre Ferdinand devait encore augmenter des dernières dépouilles des Maures.

Cependant Aben-Houd s'était mis en possession de Grenade (1231—628). L'année suivante il se fit proclamer dans Séville et dans Mérida, et l'Andalousie presque entière subit le joug. A la même époque le roi Jacques se rendit maître des îles Baléares. Almamûn était alors à Maroc; il ne put résister au chagrin que lui causèrent tant de désastres: il mourut, et avec lui tombèrent les dernières espérances des Almohades. L'Espagne s'était peu à peu affranchie de leurs chaînes, et elle entra en grande partie au pouvoir des chrétiens; mais elle vit sous les monts Alpuxarras s'élever un nouveau royaume, dernier asile des musulmans.

II.

Yahic, compétiteur toujours malheureux d'Al-mamûn, n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de sa mort, qu'il voulut faire revivre ses droits. Il échoua d'abord en Afrique; il se rejeta alors sur l'Espagne; mais, craignant la fortune d'Aben-Houd, il donna le commandement de ses troupes à son neveu Muhamed-Abou-Adallah, plus connu sous le nom d'Aben-Alhamar. C'était un jeune homme plein de talent, de courage et d'activité, joignant les plus beaux dehors aux qualités solides par lesquelles il rappelait aux Arabes et aux Andalous ce fameux Muhamed-al-Manzor, appui du trône, honneur de la nation, terreur de ses ennemis. Brûlant de se signaler, Aben-Alhamar alla surprendre Jaën qu'il emporta d'assaut. Les soldats le proclamèrent spontanément roi de Jaën. Ainsi les provinces encore soumises aux Arabes maures reconnaissaient trois souverains : Aben-Zeyan à Valence, Aben-Alhamar dans Jaën, Aben-Houd à Murcie, Grenade, Cordoue, Séville et Mérida. Aben-Alhamar était le moins puissant, mais son activité suppléait à ce qui lui manquait du côté des forces réelles, et il est très-probable que l'An-

alousie entière aurait subi ses lois si les chrétiens, conduits par deux princes belliqueux et favorisés par la fortune, n'eussent opposé à ses progrès un obstacle insurmontable. Ferdinand envahit l'Andalousie. Jacques, son émule de gloire, entra dans les terres de Valence.

Alvar Perez, à la tête d'un corps castillan, pénétra jusqu'à Cordoue, se chargea de butin, descendit ensuite vers Séville, traversa le fleuve, et s'avança vers Xerès, portant partout l'épouvante. Aben-Houd leva des troupes et les conduisit à l'ennemi. Trois fois plus nombreux que les Castillans, les Andalous les enveloppèrent. Perez, réunissant alors tous les siens en peloton serré : « Castillans, s'écria-t-il, souvenez-vous de vos pères massacrés en ce lieu ; leurs ombres vous environnent et crient vengeance. » Empruntant ensuite à Taric les mots qu'il avait adressés aux Arabes effrayés à l'aspect de l'armée de Rodrigue, il ajouta : « La mer est derrière vous, l'ennemi est devant. Invoquons le Dieu des armées, et, s'il faut mourir, ne mourons pas sans gloire. » Aussitôt, fondant sur les Maures avec ses plus braves guerriers, il enfonça les rangs pressés de leur infanterie et se fraya un sanglant passage jusqu'à un bois d'oliviers où la cavalerie ennemie ne put pénétrer. De là Perez reprit le chemin de

Tolède ; les Maures ne le poursuivirent pas. Du côté de Valence on ne se battit pas avec moins d'acharnement ; Jacques se montrait déterminé à ne déposer l'épée qu'après avoir renversé le trône d'Aben-Zeyan.

Aben-Alhamar profitait habilement, pour agrandir ses domaines, de l'embarras que les chrétiens donnaient à ses deux ennemis. Ferdinand venait de se rendre maître d'Ubéda, et le gouverneur qu'il y avait laissé, informé que la garnison de Cordoue était peu nombreuse, forma le projet de surprendre cette ville importante. Il communiqua son dessein au commandant d'Andujar, qui, non moins courageux, voulut partager les dangers et l'honneur de l'entreprise. Ils parvinrent à s'emparer d'une tour, et ils s'y retranchèrent tandis que Ferdinand, averti par des exprès, s'avancait en toute hâte avec les troupes qu'il avait pu réunir. Aben-Houd, informé à son tour des dangers que courait Cordoue, voulait partir sans délai pour lui porter du secours ; mais au moment où il allait se mettre en marche, des envoyés d'Aben-Zeyan, que Jacques pressait vivement, vinrent lui offrir au nom de leur maître la souveraineté de Valence. Flatté de l'espoir de régner dans cette ville, et comptant que la résistance des Cordouans se prolongerait assez pour obliger les Castillans à battre

en retraite, il prit un parti qui devait être funeste pour lui-même et désastreux pour les Maures. Afin d'arriver plus tôt à Valence, il se rendit avec son armée du côté d'Almería, dans l'intention de s'y embarquer. L'alcaïde d'Almería le reçut dans son palais et lui prodigua toutes les marques du dévouement et du zèle ; mais, partisan secret d'Aben-Alhamar, il fit étouffer son hôte dans son lit par des esclaves qu'il introduisit dans sa chambre au milieu de la nuit. On publia qu'il était mort d'apoplexie, et chacun le crut. L'alcaïde, qui ne voulait pas avoir commis un crime inutile, porta les habitants à choisir Alhamar pour leur souverain. En même temps les amis que ce prince avait à Grenade, excitant à propos les passions de la multitude, gagnant les affections par des largesses et les ambitions par de brillantes offres, parvinrent à lui ouvrir sans violence les portes de cette ville célèbre que la nature a douée du sol le plus riche, du ciel le plus pur, du climat le plus doux, et que la fortune destinait à hériter des débris de tous les trônes mahométans de l'Espagne, pour en former un nouvel empire qui ne devait s'anéantir à son tour qu'après avoir jeté pendant deux siècles le plus vif éclat.

Cependant les Cordouans n'avaient pas plutôt appris qu'au lieu de leur apporter des secours,

Aben-Houd avait pris le chemin d'Almería, qu'ils avaient commencé à perdre courage. Ils se trouvaient d'ailleurs tellement pressés dans leur ville, qu'ils furent bientôt réduits aux plus cruelles extrémités. Ils demandèrent à capituler; les Castillans ne voulurent leur accorder que la vie, avec la faculté de sortir de Cordoue. Presque tous profitèrent de la liberté qui leur était laissée, et se retirèrent à Grenade, Malaga, Guadix, etc.

La chute de Cordoue a été pour les Andalous une source abondante de cuisants regrets; ils ne pouvaient oublier qu'elle avait été le siège d'un grand empire. A ses tours, à ses remparts, à ses édifices s'attachaient de profonds et touchants souvenirs. Il leur sembla que l'islamisme venait de perdre son plus ferme appui. Cette grande mosquée, objet de leur vénération depuis quatre siècles, profanée à leurs yeux par les signes du christianisme, ne s'offrait plus que comme un vaste monument de ruines, signe permanent d'infortune. Plusieurs villes voisines tombèrent après Cordoue : Baëza, Estepa, Ecija, Almodovar; mais comme les habitants n'avaient pas attendu d'être réduits à toute extrémité pour capituler, ils obtinrent des conditions avantageuses.

Peu de temps après cet événement (1238—635), Aben-Alhamar entra dans Grenade aux acclama-

tions générales ; il se montra digne du choix de la nation par le zèle qu'il ne cessa de déployer pour sa prospérité. Ce fut dans cette ville qu'il établit sa résidence , et Grenade devint la capitale de ses États , qui s'étendaient tout le long de la côte , depuis Algéziras jusqu'au-dessus d'Almería , et dans l'intérieur des terres jusqu'à Loxa , Jaën et Huescar. Aben-Zeyan tenait encore dans Valence , mais son pouvoir ne s'étendait pas au delà des murs de la ville. Murcie , Alicante , Lorca , Orihuala , etc. , avaient des walis qui ne voulaient reconnaître aucune autorité supérieure , et qui entre eux étaient ennemis. Il en était de même dans l'Algarbe : les walis s'y prétendaient indépendants. Quant aux Almohades , proscrits , poursuivis partout , ils s'étaient réfugiés à Séville , à Carmone et à Xerès , où des descendants de Jacoub-al-Manzor s'étaient saisis du pouvoir. Il était d'ailleurs aisé de prévoir qu'ils n'y demeureraient pas longtemps tranquilles. Telle était à peu près la situation des Arabes maures en Espagne lorsque Aben-Alhamar jeta les fondements du royaume de Grenade.

Nous ne dirons rien ici de ce royaume , où l'esprit chevaleresque des Maures se déploya dans toute sa magnifique énergie , et qui , après avoir lutté pendant plus de deux siècles contre la puis-

sance des chrétiens, souvent avec bonheur, toujours avec gloire, ne succomba que sous les longs efforts de Ferdinand et d'Isabelle, qui, par leur mariage, avaient réuni sous leur sceptre toutes les provinces chrétiennes de l'Espagne, depuis les Pyrénées et le golfe de Gascogne, jusqu'au-dessous de Séville et de Cordoue, et depuis le Portugal jusqu'à la Méditerranée. L'histoire de ce royaume est d'ailleurs si intéressante que ce serait la défigurer que de vouloir en offrir l'analyse. Nous préférons terminer cet appendice par le récit très-succinct des événements qui suivirent la prise de Grenade jusqu'à l'expulsion définitive des Maures.

III.

Ferdinand et Isabelle passèrent quelques mois à Grenade, afin d'accoutumer à leur domination les Maures qui étaient restés dans la ville. Mais le décret que du haut de l'Alhambra ils lancèrent contre les Juifs, fit sur les Maures une impression profonde et chagrine. Une terreur secrète se glissa dans leur âme, et ils tremblèrent pour les concessions qu'ils avaient obtenues. L'événement vint bientôt justifier leurs craintes : on viola plu-

sieurs articles de la capitulation ; ce furent d'abord des altérations légères, des modifications d'une importance progressive, puis des interprétations arbitraires, enfin des violations manifestes. Cette conduite peu loyale des Castillans remplit les Maures d'un ressentiment qui, surtout chez les montagnards, se manifesta par des plaintes amères.

Le gouvernement espagnol conçut des inquiétudes, et, pour prévenir un soulèvement dans Grenade, on prit le parti d'appliquer aux Maurisques le décret d'expulsion précédemment rendu contre les Juifs (1499). Ce décret aurait excité le peuple à la révolte, s'il avait eu des armes ; mais il fut contraint de plier devant la force ; et l'attachement au sol natal, la peur de la misère, l'intérêt d'une famille à nourrir, firent des tièdes musulmans bien des mauvais chrétiens. Le mélange des causes terrestres de leur conversion avec les pratiques d'une religion sainte, les précipita souvent dans une carrière de persécutions qui commençaient par des mesures rigoureuses, et finissaient par la confiscation des biens et les supplices.

Les habitants des Alpuxarras, protégés par leurs montagnes, opposèrent la force aux décrets du roi. L'offre de cinquante mille ducats qu'ils firent à ce prince leur valut une transaction ; mais

comme en recevant l'argent des Maurisques il laissait subsister les causes des troubles, les mêmes effets se firent bientôt sentir. Les troupes laissées chez les montagnards étaient insuffisantes; la soumission des habitants ne s'étendait pas au delà du rayon qu'elles occupaient. Informés qu'on allait envoyer d'autres troupes, ils demandèrent qu'il leur fût permis de passer en Afrique. On répondit à cette demande par un second décret qui leur enjoignait de recevoir dans trois mois le baptême, sous peine de sortir de l'Espagne en y laissant leurs biens.

La mort d'Isabelle, la courte administration de Philippe époux de Jeanne la Folle, la régence de Ferdinand après le décès de l'archiduc, ses incursions en Afrique n'améliorèrent pas le sort des Maures d'Espagne; mais ils jouirent par intervalles de quelque repos. La minorité de Charles-Quint s'annonça par des troubles. Les Castillans ne voyaient en lui que le fils d'un étranger. Contenus par des mesures sévères, ils se vengèrent sur les Maurisques (on appelait ainsi les nouveaux convertis). Ceux-ci crurent pouvoir fonder quelque espérance sur la justice du roi; ils lui présentèrent leurs réclamations. Le roi ordonna qu'on nommât une commission pour les examiner; mais cette disposition ne produisit aucun résultat, et les Mau-

risques se trouvèrent de nouveau placés dans l'alternative de quitter l'Espagne dans un délai très-court, ou de feindre le christianisme au péril de leur vie. L'année suivante, un troisième décret condamna les Maurisques à changer sans délai de coutumes, d'habillements et de langage. On crut sans doute qu'une révolution forcée dans les pratiques extérieures, et que la substitution violente d'habitudes nouvelles aux anciennes habitudes, amèneraient l'abandon des préjugés de l'enfance et des opinions de la vie entière. Huit cent mille ducats payés à Charles-Quint valurent aux Maurisques quelque adoucissement à l'exécution du règlement. Ceux de Valence obtinrent aussi un délai. On dit qu'on voulut profiter de ce délai pour les convertir; on ajoute qu'ils reçurent fort mal les missionnaires qu'on leur envoya, ce qui entraîna des scènes de désordres où beaucoup de Maurisques périrent.

De nouvelles charges imposées aux Maurisques dans les premières années du règne de Philippe II, les poussèrent au désespoir, et la révolte éclata dans le royaume de Grenade. Philippe fit publier qu'ils entretenaient des correspondances avec les Algériens, et il envoya plusieurs régiments qui les désarmèrent et qui rivèrent leurs chaînes. Il leur fut ordonné de ne parler que la langue espa-

gnole , de renoncer à l'usage des bains , et à leurs femmes de ne plus porter de voile. Les Maurisques, désespérés, firent des réclamations ; on ne les écouta pas ; et comme ils alléguaient qu'il n'était pas possible que des hommes qui avaient parlé arabe toute leur vie et ne savaient pas d'autre langue , apprissent dans un jour le castillan , on leur prit leurs enfants des deux sexes âgés de cinq ans , et on les entassa dans les écoles publiques. Cette dernière mesure augmenta les ressentiments des Maurisques au point que tous , Grenadiens , habitants de la plaine et montagnards , formèrent une vaste conjuration.

Le marquis de Mondéjar , gouverneur de Grenade , intercepta des lettres ; le plan fut découvert , et la conspiration échoua. Cependant les principaux conjurés , s'étant réunis dans un lieu peu éloigné de Grenade , élurent un chef auquel ils donnèrent le nom de roi. C'était un homme courageux et entreprenant qui avait été baptisé sous le nom de Ferdinand de Valor , et qui reprit son nom de Muhamed. Les conjurés gagnèrent aussitôt les montagnes , et ce ne fut qu'après plus de vingt combats meurtriers que Mondéjar parvint à y pénétrer (1569). Il remporta enfin sur les rebelles une victoire qui épouvanta plusieurs villes des Alpuxarras. Elles se hâtèrent de rentrer dans

le devoir ; mais après les premiers moments de terreur, les Maurisques reprirent courage ; quelques secours leur vinrent d'Afrique , et plusieurs forteresses furent reprises sur les Castellans.

Le danger parut assez pressant pour qu'on crût devoir charger de la conduite de cette guerre le fameux don Juan d'Autriche. Sur ces entrefaites , le roi Muhamed , accusé de trahir son parti , fut égorgé inhumainement par les siens. Muley-Abdallah , élu immédiatement après, déploya d'abord d'assez grands talents militaires , et la guerre dura près de deux ans avec des succès variés. Don Juan crut alors devoir négocier. Il publia une amnistie générale , promit de grands avantages à ceux dont la soumission ne se ferait pas attendre ; il menaça de traiter avec la plus grande rigueur ceux qui persisteraient dans la révolte. Plusieurs chefs maures , fatigués de la guerre , se ménagèrent un accommodement ; quelques-uns , se fiant peu aux promesses qu'on leur faisait au nom du roi , passèrent en Afrique , et leur exemple fut suivi par un grand nombre d'habitants de la plaine , envers qui les conventions antérieures avaient été violées. Toutes ces défections affaiblirent le parti de Muley-Abdallah , qui , pressé par les siens et craignant d'être livré par eux aux Castellans , finit par traiter avec don Juan.

Il fut réglé par une des clauses du traité que tous les Maurisques sortiraient des Alpuxarras , et qu'ils seraient répartis dans les diverses provinces de l'Espagne. Cette mesure éprouva de grandes difficultés dans l'exécution. Muley , qui n'avait cédé qu'à la nécessité , et qui , au fond du cœur , détestait le joug qu'il s'était imposé , tenta de réveiller dans le cœur des Maurisques l'amour de l'indépendance ; il parcourut les montagnes , excitant partout le peuple à prendre les armes , promettant les secours de l'Afrique et de Constantinople. Philippe , informé de la conduite de Muley , envoya l'ordre précis de le poursuivre , lui et sa bande , et de les avoir tous morts ou vifs. Il ordonna de plus de transporter sans délai tous les Maures hors du royaume de Grenade. Muley , poursuivi et traqué comme une bête féroce , fut tué par ses propres soldats , qui achetèrent ainsi leur salut. Son corps fut exposé sur le grand chemin de Grenade (1570).

Malgré la rigueur qu'on mit dans l'exécution des édits d'exil et de translation , beaucoup de Maurisques étaient restés dans les provinces de Valence et de Murcie. On fit naître le soupçon dans le cœur de Philippe III , prince faible et timide. Il craignit des hommes qui , depuis quarante ans , portaient le joug sans murmurer , et les per-

sécutions recommencèrent. Depuis longtemps on parlait de vols et de crimes commis par les Maures ; on supposait qu'ils entretenaient des intelligences coupables avec la France , l'Angleterre , la Turquie et l'Afrique ; on prétendait que leurs députés , dans tous ces pays , offraient deux cent mille hommes pour coopérer avec l'étranger. Tous ces bruits étaient absurdes , mais on les faisait circuler comme annonçant des faits réels.

L'expulsion définitive avait déjà été ordonnée en 1582 ; mais on fit tant de réclamations en leur faveur , que l'exécution de l'arrêté demeura suspendue. Ces réclamations venaient principalement des seigneurs qui avaient des Maures pour vassaux ; ils ne voyaient dans l'expulsion de ces malheureux que leur propre ruine. Le pape lui-même intervint dans cette affaire ; de nouvelles mesures furent proposées pour hâter et améliorer l'instruction des Maures. Toutefois , quelques soins que l'on prit pour arriver à un heureux résultat , ils restèrent mahométans dans le cœur , et il était bien rare d'en trouver un qui se fût converti de bonne foi. On ne tarda même pas à découvrir leurs mauvais desseins , soit par les aveux de quelques-uns d'entre eux , soit par les révélations obtenues par l'inquisition de Saragosse. Mais ce qui donna le plus de lumières à ce sujet , ce fut

le moyen employé par don Jérôme Burtamante , juge de l'officialité de Flandre , lequel fut retenu à Baëza par une longue maladie. Il se dit de la famille de Vénégad , et descendant des rois de Grenade. A ce nom révééré des Maurisques , il reçut d'eux toutes sortes de marques de bienveillance et d'estime : ils allèrent même jusqu'à lui confier leurs projets de révolte. Les renseignements fournis à Burtamante furent confirmés par don Laurent Herrera , qui était en mission à Maroc. On reçut même , dit-on , des avis secrets de Paris , de Londres et de Constantinople.

Le conseil d'État se réunit plusieurs fois : il s'agissait de prévenir le mal. On ne voulait pas exterminer les Maurisques , bien que leurs complots , s'ils étaient prouvés , méritassent la mort. Outre l'horreur qu'inspirait généralement un parti aussi violent , on aurait pu envelopper des innocents dans la proscription générale ; d'ailleurs , réduits au désespoir , les Maurisques , encore nombreux , auraient pu mettre l'Espagne en péril. Il fut donc question d'une mesure plus conforme à l'esprit du christianisme , et l'on s'arrêta au projet de les transporter hors du royaume. Cet avis éprouva même de fortes contradictions. Les défenseurs des Maures attribuaient leur tiédeur pour la religion catholique au peu d'instruction

qu'ils recevaient, et surtout aux règlements qui, sous prétexte de conserver la pureté du sang et des races, les privaient de la faculté de contracter des alliances avec les Espagnols, et les repoussaient de tous les emplois publics. Ils soutenaient que rien n'était moins prouvé que leurs prétendues correspondances avec les étrangers, et qu'une nation abattue et désarmée, d'ailleurs peu nombreuse en comparaison de la population chrétienne de l'Espagne, ne pouvait inspirer aucune crainte sérieuse au gouvernement. Ils alléguaient surtout avec beaucoup de force que l'expulsion des Maurisques allait priver l'Espagne d'une foule d'artisans industriels et de cultivateurs utiles. Ils ajoutaient beaucoup d'autres raisonnements; mais leurs efforts furent infructueux, et la majorité, regardant comme prouvés tous les faits imputés aux Maurisques, persista dans l'avis qu'elle avait d'abord émis. Le cardinal-archevêque de Tolède faisait partie de la majorité, et son ascendant sur l'esprit de son neveu, le duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, obtint l'adoption de toutes les mesures qu'on proposa.

En conséquence on fit venir dix-sept galères de Naples, commandées par le marquis de Santa-Cruz; seize de Gênes, sous les ordres du marquis de Las Torrès; et neuf de Sicile, conduites par

don Octave d'Aragon. L'équipage de toutes ces galères se composait de troupes italiennes. On y ajouta les galères d'Espagne et quatre galères portugaises, commandées par le marquis de Villafrauca. Le commandement général de la flotte fut donné à don Louis Faxardo. On fit ensuite venir de Flandre don Augustin Mercia, élevé à l'école du duc d'Albe; et ce fut lui qu'on chargea de faire exécuter l'arrêt d'expulsion.

Quand tout fut prêt, on publia l'ordre à tous les Maurisques de s'embarquer sur-le-champ avec leurs enfants et leurs femmes. On leur permit d'emporter tous les effets dont ils pourraient se charger; mais il leur fut défendu de prendre plus d'or ou d'argent que la somme nécessaire pour le voyage. Ils purent toutefois extraire en marchandises ou denrées du pays la valeur des biens qu'ils laisseraient ou qu'ils vendraient. On leur permit même d'emporter en nature la moitié de leurs bijoux et effets précieux, l'autre moitié demeurant acquise au trésor royal. Les enfants de quatre ans et au-dessous pouvaient rester en Espagne, si leur famille y consentait. Les femmes maures mariées avec des chrétiens et leurs enfants au-dessous de six ans avaient aussi la faculté de rester, de même que les enfants de cet âge issus du mariage d'un Maure avec une chrétienne. On fit une dernière

exception en faveur des Maurisques qui , depuis deux ans au moins , vivaient avec les chrétiens , et de ceux qui justifieraient avoir reçu la communion des mains de leurs pasteurs ; mais il y eut fort peu de Maurisques de ces deux dernières classes qui voulussent rester.

Le premier embarquement réussit fort bien ; mais ensuite beaucoup de ceux qui devaient partir se soulevèrent. Ils se retirèrent dans les montagnes et s'y retranchèrent ; il fallut avoir recours à la force pour les réduire. Plus de cent cinquante mille Maurisques furent transportés aux rivages de l'Afrique. La compassion qu'inspirait le sort des enfants en fit cacher un grand nombre ; l'intérêt fit rendre le même service à beaucoup d'hommes et de femmes ; mais à la longue ils furent tous découverts et expulsés. Ceux qui habitaient les provinces de l'intérieur réussirent à se soustraire aux recherches pendant quelques années ; mais ils eurent le sort des autres , et deux cent mille Maurisques , sans biens et sans patrie , déplorable reste d'une nation industrieuse et puissante , traversèrent la France pour aller s'embarquer dans les ports de la Guienne et du Languedoc.

L'expulsion des Maurisques dépeupla le royaume de Valence ; et comme on ne trouva , parmi les Espagnols , personne qui voulût ou qui pût se

charger des fortes rentes auxquelles les Maures étaient assujettis, leurs habitations et leurs terres restèrent abandonnées, et le défaut de paiement de ces rentes appauvrit une infinité de familles (1609).

IV.

Les Gitanos descendants des Maurisques.

Malgré la rigueur avec laquelle on exécuta les ordonnances rendues jusqu'à cette époque, et celles qui le furent dans la suite; malgré l'activité qu'on mit dans les recherches, un assez grand nombre d'entre eux, favorisés par les chrétiens du pays, gagnèrent les montagnes, et y cherchèrent un asile dans les lieux les plus sauvages. C'est à peu près à dater de ce temps qu'on a reconnu en Espagne et même dans les départements limitrophes de la France une race nomade, dont l'origine inconnue a souvent exercé la sagacité des savants, mais que, selon toute apparence, on a mal à propos confondue avec celle des Bohémiens qui, depuis quatre siècles, infestent les diverses contrées de l'Europe, principalement la Hongrie et l'Allemagne. Nous nous hâtons de dire que les Bohémiens et les Gitanos de l'Espagne ont entre eux divers traits de ressemblance dans les mœurs,

les usages, la langue même ; mais nous sommes persuadé que leur origine est très-différente , ainsi que nous croyons pouvoir le démontrer.

Nous ne doutons pas que les Gitanos , qu'on a désignés sous les noms différents de Zingari , de Gypsies et de Bohémiens , ne soient un reste abâtardi de ces Arabes si fiers , qui , dans le VIII^e siècle , après avoir subjugué la Péninsule , traversèrent les Pyrénées et menacèrent la liberté de l'Europe. Éblouis par l'éclat de leurs faciles conquêtes , occupés de tournois , de fêtes et de plaisirs , les rois d'Espagne dédaignèrent de soumettre quelques fugitifs qui s'étaient réfugiés parmi les rochers des Asturies ; et c'est de ce point , alors inaperçu , qu'est sortie cette puissance qui , semblable à un torrent qui entraîne tout sur son passage , a fini par renverser les trônes qu'ils avaient fondés. Les Maurisques à leur tour , au temps de l'adversité , s'établirent dans les montagnes.

Les anciennes ordonnances dont nous avons fait mention donnent toujours aux Maurisques le nom d'Égyptiens, *Egyptianos*, mot qui se retrouve dans celui de *Gypsies* , et qui évidemment a formé , par de légères altérations , celui de *Gyptianos* , et successivement celui de *Gitanos*.

Quelques écrivains , à la tête desquels on place Collman , David Richardson et Marsden , consi-

dèrent ces hommes comme sortis de l'Inde à l'époque de l'invasion de Tamerlan (Timur Leng). Les Schoudras et les Parias, nous dit-on, épouvantés par les Mongols, durent abandonner le pays, car les pauvres n'ont pas de patrie. Mais c'est justement parce que les pauvres n'ont point de patrie, qu'ils prennent moins de part aux événements. Ils n'ont rien à perdre, par conséquent rien à craindre; et les Mongols qui emportèrent de l'Inde d'immenses richesses, ne les demandèrent pas aux hommes de la dernière caste, moins encore aux Parias, qui n'ont point de caste; ils s'adressèrent aux Brahmines et à la classe des nobles. L'invasion des Mongols dura d'ailleurs trop peu de temps pour qu'une partie de la population songeât à émigrer. Au reste Collman n'a fait que l'histoire des Bohémiens et non celle des Gitanos ou Égyptiens, nom que les anciennes ordonnances ont toujours donné aux Maurisques. Quelquefois, il est vrai, dans les provinces du nord, telles que la Catalogne et l'Aragon, on ajoutait au nom de Gitanos celui de Bohémiens; mais ce dernier mot avait été emprunté aux Français, qui eux-mêmes l'avaient tiré, d'après l'étymologiste Borel, de la vieille langue romane, où *boem* signifiait ensorcelé, vagabond.

Si maintenant on demande pourquoi les Espa-

gnols donnaient à leurs anciens vainqueurs le nom d'Égyptiens, au lieu de les appeler Syriens, Arabes ou Maures, il est aisé de répondre avec l'histoire ; les premiers conquérants de l'Espagne étaient Syriens ou Arabes, mais ils sortaient tous de l'Égypte ; et plus tard, quand les Maures, appelés par les petits princes qui avaient démembre le califat, vinrent en Espagne et y formèrent de nouveaux établissemens, l'habitude d'appeler Égyptiens les Arabes fit donner aux Maures le même nom.

La première pragmatique de Ferdinand et Isabelle de l'an 1499, porte diverses peines (le fouet, les oreilles coupées, le bannissement) *contre tous les Égyptiens* qui ne sont au service d'aucun maître, n'exercent aucun métier, et sont rencontrés errants et vagabonds. En 1512, une constitution de Catalogne condamne aux galères et à d'autres peines tous ceux qu'on appelle vulgairement Bohémiens, et qui, sous ce nom ou celui d'Égyptiens, vont vagabondant dans la principauté de Catalogne et les comtés de Roussillon et de Cerdagne. Ces deux comtés dépendaient alors de la Catalogne.

Un synode, convoqué en 1526, ordonne aux Maurisques de vivre suivant les préceptes du christianisme, et leur défend de se servir de la langue

arabe. C'est à dater de cette époque que les Égyptiens ou Gitanos adoptèrent le jargon particulier qu'ils parlent encore; et ce jargon, que plusieurs savants ont tenté d'analyser, et dans lequel ils ont cru trouver de l'hébreu, du grec et du sanscrit, n'est absolument qu'un arabe dénaturé par des contractions ou des terminaisons.

Nous ne rappellerons pas ici toutes les ordonnances des deux premiers successeurs de Charles-Quint, jusqu'à l'édit d'expulsion promulgué sous Philippe III; mesure désastreuse pour l'Espagne, qui perdit à cette époque un million au moins d'individus composant la partie industrielle de sa population. Un édit de Philippe IV, daté de Barcelone, en 1702, renouvelle les anciennes ordonnances rendues contre les *Bohémiens* ou Gitanos. C'est pour la première fois que ces deux noms se trouvent accolés, ce qui établit un rapport d'identité non équivoque avec celui d'Égyptiens précédemment appliqué aux Maurisques. En 1716 et 1717, Philippe V remit de plus fort en vigueur les édits précédemment rendus contre les Gitanos des deux sexes. Ces rigueurs ne s'adoucirent qu'en 1783, où parut une ordonnance de Charles III qui, plus humain que tous ses prédécesseurs, relève les Gitanos de l'espèce d'ilotisme où la haine des Espagnols les tenait plongés

depuis tant d'années, à la seule condition de se rendre utiles par leur travail à la société qui les rappelait en son sein. Ce prince commence par déclarer que ceux qui se disent Gitanos ne proviennent d'aucune race corrompue. Il défend de les désigner par ce nom ni aucun autre équivalent; il renouvelle aussi la défense de porter l'ancien costume et de parler l'ancien idiome des Égyptiens ou Gitanos. Cette ordonnance ne produisit pas d'abord tout l'effet qu'on devait en attendre; il n'était pas facile de détruire en un jour des opinions enracinées depuis trois cents ans; mais à la longue on perdit l'habitude de traiter les Gitanos comme des bêtes fauves, et on prit celle de les regarder comme des hommes.

Beaucoup d'entre eux se sont établis au milieu des habitants de la campagne, et les paysans ne font plus aucune difficulté de contracter avec eux des alliances. Les uns travaillent à la terre, les autres exercent des métiers mécaniques, et paient la contribution personnelle. Quelques-uns, il est vrai, conservent encore la vie nomade, et par suite toutes les habitudes de leurs prédécesseurs, principalement dans les provinces méridionales. On peut, à quelques exceptions près, leur appliquer le portrait qu'en a fait Cervantès dans sa nouvelle intitulée *la Gitanilla*.

Les moyens d'industrie les plus ordinaires des Gitanos non encore domiciliés, consistent, aujourd'hui comme autrefois, à tondre les chiens et les bêtes de somme, à trafiquer des montures avec une habileté qui mettrait en défaut celle du plus rusé maquignon, à vendre ou à brocanter toutes sortes d'objets; mais il est bien difficile de traiter avec eux et de ne pas être dupe. Les femmes, dans la Catalogne et ailleurs, disent la bonne aventure. En Andalousie, les vieilles seules font le métier de sorcières, les jeunes parcourent les rues en dansant au son des castagnettes. En Catalogne, elles ne s'appliquent qu'à voler, ce qu'elles font avec une dextérité singulière; ces Gitanos vagabonds ont pour patron saint Antoine, qu'ils prennent toujours pour témoin de leur bonne foi. On les voit d'ordinaire réunis par bandes, bivouaquant pêle-mêle sous l'arche d'un pont où il ne passe point d'eau, dans une grotte, dans quelque masure abandonnée, et le plus souvent dans la campagne, quelque temps qu'il fasse.

Au fond, s'il est permis de les accuser de vol et de fraude, on ne saurait leur imputer des crimes capitaux. Ce sont encore chez eux les mœurs des Bédouins ou des Arabes du désert. Hospitaliers envers les voyageurs, ils les trompent s'ils le peuvent en trafiquant, mais il n'y a pas

d'exemple qu'ils leur aient jamais fait aucun mal ;
jamais surtout on ne les a vus traduits devant les
tribunaux sous le poids d'une accusation d'assas-
sinat.

TABLE.

FIN.

TABLE.



CHAPITRE I.

État de l'Espagne au temps de la conquête. — Des émirs qui gouvernèrent au nom des califes de Damas. — Fondation du royaume des Asturies par Pélage. — Troubles. 1

CHAPITRE II.

Abd-el-Rahman , dernier prince de la race d'Ommiâh , sauvé de la rage des meurtriers. — Ses aventures. — Il vient en Espagne , est proclamé roi ou calife de Cordoue. — Guerres qu'il doit soutenir. — Révoltes des fils de Jousouf. — Aventures de Mohamed , l'un d'eux. — Fondation de la mosquée de Cordoue. — Mort d'Abd-el-Rahman 1^{er} 48

CHAPITRE III.

Hixèm monte sur le trône. — Ses frères lui font la guerre. — Il les force à se soumettre. — Il termine la mosquée de Cordoue. — Ses conseils à son fils Alhakem qui lui succède. — Conspiration. — Révolte des Cordouans. — Massacre. — Mort d'Alhakem. — Il a pour successeur Abd-el-Rahman II. — Règne de ce bon prince. — Sa mort. 80

CHAPITRE IV.

Muhamed, fils d'Abd-el-Rahman, proclamé sans opposition.
 — Ses guerres. — Son goût pour la poésie. — Son fils Al-Moundbir lui succède. — Supplice de l'hagib Hakem. — Il est tué dans une bataille contre le rebelle Casim. — Son frère Abdallah lui succède. — Règne de celui-ci. — Commencements d'Abd-el-Rahman dit le Grand. — Mort d'Abdallah 102

CHAPITRE V.

Abd-el-Rahman III, dit *le Grand*. — Aventure de Sobaïb. — Mort de Kaleb. — Révolte des montagnards d'Elvire. — Guerre d'Afrique. — Le palais d'Azbara. — Guerre contre le roi de Léon. — Bataille de Zamore. — Révolte du fils aîné du roi. — Guerres nouvelles. — Prévisions du roi sur sa mort prochaine. — Il meurt après un règne de cinquante ans. — Il a pour successeur son fils Albakem. — Qualités de ce prince, ami des lettres. — Expédition en Galice. — Longue paix. — Sage administration d'Alhakem. — Anecdotes. — Sa mort 128

CHAPITRE VI.

Règne d'Hixèm. — Son caractère. — Son hagib Muhamed-al-Manzor ennemi implacable des chrétiens. — Il envahit tous les ans les États chrétiens. — Combat singulier. — Anecdote. — Bataille de Calat-Anosor. — Pertes et retraite des Arabes. — Mort d'al-Manzor. — Il est remplacé par son fils Abdelmélîk, qui meurt au bout de six ans. — Son frère Abd-el-Rahman. — Sa faveur, cause de sa perte. — Usurpation de Muhamed. — On publie la mort d'Hixèm. — Usurpation de Suleyman. — Les Alides d'Afrique appelés en Espagne 165

CHAPITRE VII.

Règne d'Ali-ben-Hamoud, et après lui de son frère Alcasim.

— Les Ommiâhs remontent sur le trône. — Yahic, troisième roi de la race des Alides. — Règne d'Hixém III. — Fin du califat d'Occident.	197
---	-----

PREMIER APPENDICE.

Formation de plusieurs royaumes indépendants. — Conquêtes des princes chrétiens. — Prise de Tolède. — Fin de tous les royaumes de l'Andalousie et de l'Algarbe (de l'an 1033-424 à l'an 1094 — 487)	219
---	-----

DEUXIÈME APPENDICE.

Dynasties des Almoravides et des Almohades. — Fondation du royaume de Grenade	253
---	-----

TROISIÈME APPENDICE.

Formation de nouveaux États après la chute des Almohades. — Formation du royaume de Grenade. — Expulsion définitive des Maures sous Philippe III. — Les <i>Gitanos</i> descendants des Maurisques	275
---	-----

FIN DE LA TABLE.

